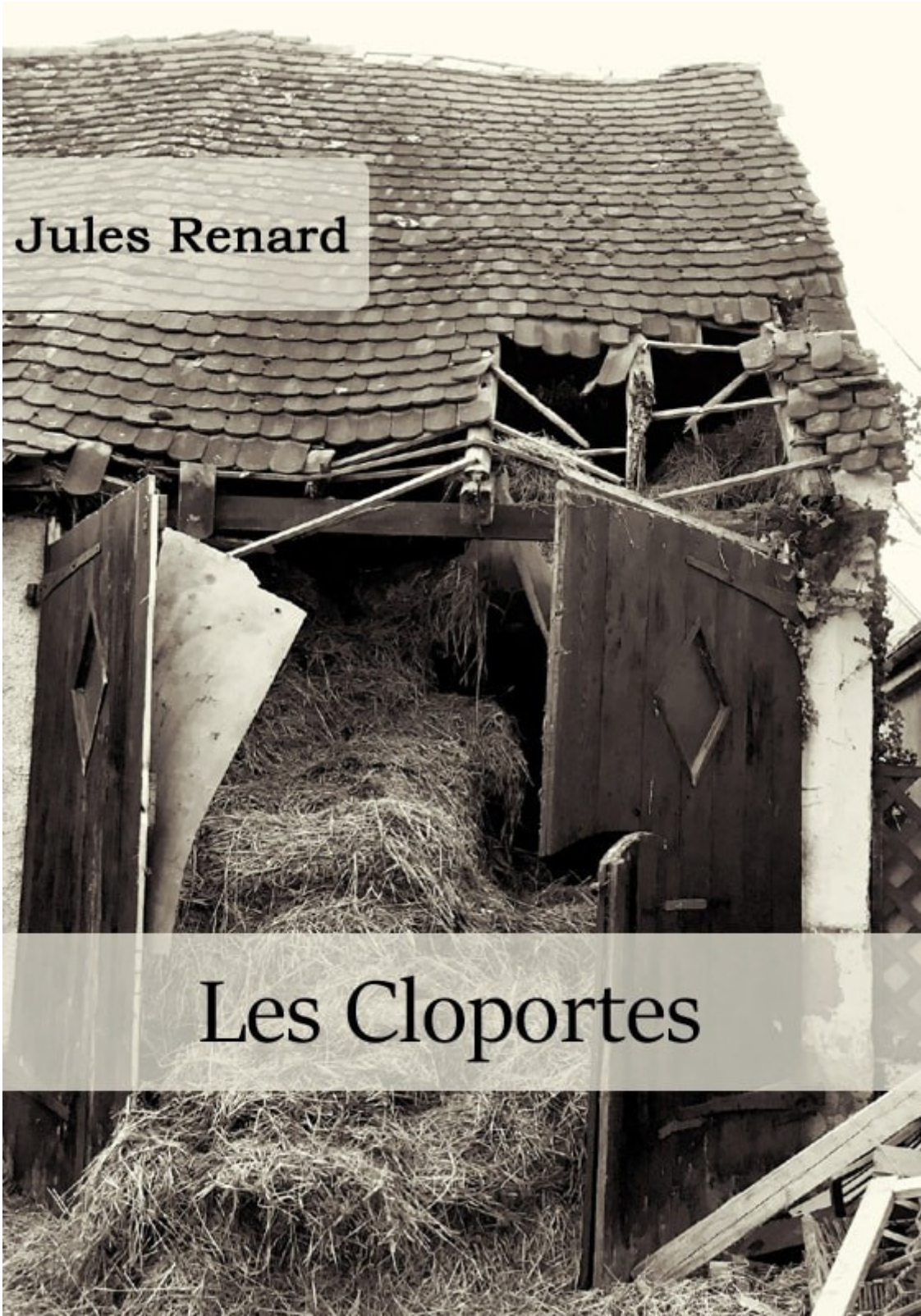




Jules Renard

Les Cloportes

LES OEUVRES COMPLÈTES

de

Jules Renard

(1864-1910)

Les Cloportes

Table des matières

Les Cloportes.....	5
Première partie.....	5
Deuxième partie.....	75
 Préface des Cloportes.....	 131
 Notes.....	 139
Bibliographie.....	139
Les Cloportes et la critique.....	139

Avertissement

Le texte de ce livre électronique est la reproduction exacte de l'édition du tome 3.1 des Œuvres complètes de Jules Renard publiées par Henri Bachelin.

J'ai simplement déplacé la préface à la fin, parce qu'il me semble qu'il est plus intéressant de la lire après avoir lu le livre.

Les Cloportes

Première partie

I

– Madame, faut-il ouvrir ?

– Non, Honorine, pas encore cette fois.

Le petit village de Titly s’agitait depuis l’aube. Les vieilles habitudes s’éveillaient au fond des cœurs ; le moment était venu de s’attendrir, de sourire à la nouvelle année, de lui parler d’une manière flatteuse sur un ton gai, comme pour l’apprivoiser, en ayant l’air ne de point se rappeler les méchancetés de sa sœur aînée qui s’en allait.

Il permettait, le jour de l’an, aux pauvres, de tendre la main sans façon.

Une douce émotion pénétrait les plus indifférents ; c’était l’instant « ou jamais » de se montrer fraternel, d’oublier, jusqu’au lendemain, les haines, les envies sourdes et les petites jalousies de porte à porte, de donner et de recevoir, à compte égal, les phrases complimenteuses, lourdes comme si elles eussent été en plomb, les “gouttes” chez l’aubergiste Suzanne, et les baisers qui font beaucoup de bruit, un sur chaque joue, « une, deusse » : pas plus, pas moins.

Essoufflée, giflant sa servante boiteuse qui ne s’efforçait même pas de marcher comme tout le monde un pareil jour, allant d’une table à l’autre, des petits verres plein les mains, un litre d’eau-de-vie sous le bras, jurant, trinquant, les embrassant tous, les vieux pères et les plus petits, sans distinction, ceux qui payaient, ceux qui se faisaient offrir, ceux de son cœur et ceux qu’elle « attrapait » encore la veille au soir, toute joie, poisseuse, à bout de forces et parfois presque échouée sur une table couverte de bouteilles et de cuillers d’étain, maman Suzanne rayonnait.

Mais l’épicière Ledru rayonnait autant qu’elle. Elle avait installé, sur une serviette blanche comme une nappe d’autel, tout un peuple en sucre de soldats raides, de chats, de lapins, de petits Jésus, bleus et blancs ; ceux-ci dans des collerettes de papier découpé, ceux-là dans des boîtes en carton où on pouvait lire : *laine mousse*,

fil au tambour, coton à la croix ; et elle en vendait !

Cependant les gamins, au saut de la paillasse, après les souhaits de bonne année, de beaucoup de jours et de paradis à la fin de ces jours, expédiés au grand-père, à la mère, au père, à toute la famille qui ne donnait rien, couraient aux maisons des riches.

Il s'agissait d'arriver le premier.

Aussi, M^{me} Lérin, prudemment, avait verrouillé les deux portes : celle de la cour et celle du jardin.

– Faut-il l'ouvrir, cette fois ?

M^{me} Lérin venait à la croisée, se penchait au-dessus du fourneau, levée sur la pointe des pieds, et regardait dans la cour, le cou un peu tourné pour mieux voir ce qui se passait sur les marches de l'escalier.

Puis elle disait simplement :

– Non, Honorine, pas encore cette fois.

Elle retournait à ses affaires d'où la même question, fréquemment répétée, la distrayait à chaque instant.

Elle variait sa réponse :

– Non, pas pour celle-là, une mendiante.

– Non, pas pour ceux-là, des on ne sait quoi.

Elle finit même par s'impatienter :

– D'ailleurs, Honorine, vous les connaissez bien, ceux qu'on laisse entrer : regardez vous-même.

Dans la cour, continuellement, des pas frappaient les marches de pierre qui, sous leur croûte de verglas, sonnaient comme des plaques de métal.

On poussait sur le loquet ; on le secouait pour se faire entendre ; on attendait ; des coups de pieds réservés heurtaient même le bas de la porte ; puis, comme rien ne venait, les pas redescendaient les marches, s'attardaient encore, tandis qu'un regard en dessous montait à la croisée. Est-ce que bien vraiment on dormait à cette heure, chez les Lérin ?

Enfin le bruit des sabots ferrés se perdait sur la route du village.

M^{me} Lérin n'ouvrait que quand « ça lui disait », et cela lui disait le plus rarement possible ; elle avait ses préférés, ceux que strictement elle ne pouvait pas faire autrement que de recevoir.

Quand l'un d'eux apparaissait, elle disait à la servante :

– Tout de même, Honorine.

Honorine allait ouvrir, un gamin entra : c'était petit Pierre.

Il posait ses sabots sur le seuil du corridor et se présentait en chaussons, levant les talons pour ne pas « marquer » sur les carreaux luisants. Cependant, il avait des sabots neufs et, par ce temps sec, très propres. Mais, cette précaution, c'était une marque de sa politesse, un signe du respect qu'il partageait entre la famille Lérin, leur grand jardin et leur maison, la plus belle du village après le château et avant l'école pourtant depuis peu bâtie. Il devait cet égard. M. Lérin lui-même l'eût en vain prié de ne pas faire de cérémonies : l'entêtement de Pierre résistait à des paroles engageantes, comme à une claque, comme à un coup de pied.

Tout ce qu'il pouvait accorder, mais seulement à l'occasion d'une visite très courte, quand il ne faisait qu'entrer et sortir, c'était de garder ses sabots dans ses mains et de les tenir ainsi, les bras écartés, durant tout l'entretien, pour ne les remettre que dehors, sur l'escalier, en prenant congé.

– Bonjour, petit Pierre.

– Bonjour, Madame ; je vous souhaite une bonne année, une bonne santé, et le paradis à la fin de vos jours.

Pierre pouvait se tromper, s'arrêter, oublier la fin ou commencer par elle, cela importait peu ; M^{me} Lérin répondait toujours :

– Et toi, pareillement mon garçon.

Pierre attendait.

Il avait douze ans. La servante Honorine était sa grand'mère. Depuis dix années déjà il connaissait la maison.

Un petit poêle brillant de mine de plomb, bien frotté, chauffait la grande cuisine. Pierre, sa casquette entre les jambes, approchait ses doigts « gobs » du tuyau, regardait M. Lérin lire son journal, la haute horloge, et tout à coup devenait rose.

C'était le coup de théâtre.

M^{me} Lérin ouvrait le buffet, de sa profondeur tirait une belle pipe en sucre rouge, le refermait, tournait la clef et donnait la pipe à Pierre avec un sou.

– Tiens, mon petit, voilà pour toi, sauve-toi.

– Merci, Madame.

Et Pierre se sauvait en ajoutant :

– Bonjour, la compagnie. Ma sœur Françoise va venir tout à l'heure.

Derrière lui Honorine tirait le verrou.

Il en venait ainsi d'un peu partout. Les élus posaient leurs sabots en entrant,

prévenus par Pierre que c'était une façon de montrer sa bonne éducation et de ne pas se conduire comme de petits libertins. Chacun avait sa pipe et son sou, le plus petit même qui ne disait rien, qui montrait sur ses joues de grandes barres noires indiquant que bien certainement sa mère avait voulu le débarbouiller, qui suçait goulûment le sucre sans remercier et s'en allait en tenant le sou serré dans son poing, avec précaution, le bras horizontal.

M. Lérin avait également ses favoris ; entre autres, un aveugle, le père Messier, auquel il donnait dix sous.

Le père Messier s'asseyait assez loin du poêle ; tout de suite il parlait politique, d'abord timidement, puis avec complaisance. Il frappait le carreau de son bâton ferré quand les mots ne lui venaient pas, quand sa phrase avait des trous où il ne savait plus trop quoi mettre.

M. Lérin lisait son journal et hochait la tête.

– Sans doute, papa Messier, sans doute, mais êtes-vous bien sûr ?

– Si j'en suis sûr, monsieur Lérin ! Ah ! ça, par exemple, c'est un petit peu fort. Tenez, moi, mon bon Monsieur Lérin, je suis aveugle.

À ce moment les yeux de papa Messier s'emplissaient de larmes, il s'avavançait un peu vers le poêle ; sa main cherchait vaguement quelque chose à toucher. Le tuyau lui brûlait les doigts : il soufflait dessus et, lentement, racontait son accident.

M^{me} Lérin le regardait :

– Vous verrez qu'il ne s'en ira plus.

En effet, papa Messier se trouvait bien. La chaleur étirait ses membres, le sang se remettait à couler en lui comme si, ça et là, de petits glaçons eussent fondu dans ses veines. C'était la vérité : il se dégelait et, à ce point de béatitude, il ne « démarrait » point facilement. Personne ne lui répondait. M. Lérin continuait de lire son journal ; Madame Lérin tournait autour du poêle et donnait à papa Messier des coups de genoux dans les jambes, le faisait reculer, changer de place, finissant par le loger dans un coin où la chaleur ne rayonnait pas. Papa Messier tendait les bras, cherchait le tuyau, s'étonnait, était dérouté ; le froid le reprenait, mais il parlait toujours.

Honorine faisait dans sa terrine d'eau grasse un grand bruit d'assiettes pour couvrir sa voix ; il aurait bien dû se taire et s'en aller.

Il continuait :

– Oui, mon bon Monsieur Lérin, c'était fini, pu d'zieux, pu ren ; noir comme dans un four.

Son bâton lui échappait des mains ; M^{me} Lérin le lui ramassait et, cette fois, en le pinçant un peu, le poussait dans le corridor, puis dans la cour, avec sollicitude.

– Ah ! mon pauvre papa Messier, c’est pourtant vrai, oui, tout ce que vous nous dites là ! Chacun ses peines et Dieu pour tous.

Et elle tirait encore le verrou.

Enfin il était parti ; mais ses sabots avaient laissé des traces.

– Tous malpropres, ces aveugles !

Et puis, était-ce bien certain ? Était-il réellement aveugle, papa Messier ? On ne sait jamais !

– S’il était aveugle, il ne marcherait pas droitement ainsi, dans les rues.

– Mais puisque je vous dis, ajoutait Honorine, que je l’ai vu, moi qui vous parle, se mettre à y voir, des fois, quand il voyait qu’on ne le voyait pas.

– On ne sait jamais ni qui meurt, ni qui vit, dit tout à coup M^{me} Lérin. Aujourd’hui, vous voyez ; demain, vous ne voyez plus.

– Ça, c’est vrai, dit la servante.

Elle reprit ses assiettes, en les frottant cette fois avec précaution, en les caressant presque de son torchon, doucement, pour ne pas troubler M. Lérin qui somnolait sur sa lecture et, de temps en temps, par, un saut brusque, rattrapait son journal tombé de ses genoux.

– Tout ça, dit M^{me} Lérin après un long silence pendant lequel elle compta ce qu’il lui restait encore de pipes en sucre au buffet et fit sonner ses sous dans la poche de son tablier à petits carreaux bleus, tout ça, voyez-vous, Honorine, on a beau dire et beau faire, ça ne veut pas dire charrette.

II

Honorine Fré à soixante ans passés se tenait droite comme une pointe et travaillait encore, par habitude, et sans fatigue, l’été, autant que le soleil éclairait, l’hiver, depuis le chant des coqs jusqu’au coucher des poules. Elle ne se souvenait pas d’avoir été malade ou d’avoir vu la maladie habiter chez elle. Dans sa famille on ne s’arrêtait que pour mourir. Elle marchait comme d’autres courent, toujours pressée d’arriver, de faire vite et de repartir. La mort la surprendrait elle aussi à l’ouvrage. Un jour, en revenant de la rivière, une hotte de linge sur son dos, une brouette de torchons devant elle, elle soufflerait plus vite que d’ordinaire. La hotte pèserait sur ses reins, la brouette tendrait ses bras à les casser, et elle se coucherait sur la route sans rien dire. Ses mains s’étaient cuites à l’eau glacée, à l’eau de vaisselle, et sa figure à la buée des lessives, sur les marmites bouillantes, aux flambées de tolles de bois. Toute sa face s’était collée à ses os, plissée comme une

bourse dont on a resserré les cordons. Ses doigts s'étaient noués au feu comme des morceaux de prunellières. Par les grands vents ses jupes de laine semblaient claquer sur du cuir.

Elle gagnait dix sous par jour, nourrie.

On se rappelait l'avoir vue pleurer deux fois, au mariage de son fils Louis, et à la nouvelle de sa mort quand on le lui avait tué, soldat. En deux fois elle avait versé toutes ses larmes. Elle ne pensait pas pouvoir pleurer encore, non parce qu'elle manquait de coeur, mais parce que c'était trop sec en elle, roussi, brûlé ; rien n'aurait coulé, elle le sentait bien.

Quand M^{me} Lérin la prit comme servante, elle eut une vraie joie. Depuis longtemps elle voulait servir chez des gens riches, et pour elle les Lérin étaient bien riches. Elle en avait assez, d'aller en journée chez les uns chez les autres, d'attendre les moissons, les lessives, les vendanges, tous les travaux qui demandent des bras en plus, les grosses besognes annuelles pour lesquelles une ferme vide un village et le disperse dans ses terres.

Maintenant sa vie était fixée ; elle n'avait plus à compter au jour le jour, elle se promettait bien de mourir chez les Lérin. Elle allait être tranquille, mener une existence très douce, c'est-à-dire venir tous les matins du bas du village, avant le jour, et, la porte ouverte, allumer le feu, tirer des seaux d'eau, soigner les chiens, les lapins, les poules, cirer les souliers, aller aux commissions à la ville distante de trois kilomètres à peine, sans se presser, (un plaisir), éplucher les légumes, bien goûter, laver la vaisselle, descendre à la rivière, y rester quatre heures à battre les culottes de chasse, revenir pour le souper, éplucher d'autres légumes, laver une autre vaisselle, dire bonsoir, fermer les poules, et s'en aller la nuit tombante, sans lanterne, enviée de toutes elle l'aurait parié, et sûre qu'avec d'honnêtes gens comme Mesdames et Messieurs Lérin elle n'aurait point d'ennuis, jamais rien à craindre pour la durée de son bonheur.

C'était vrai. La suite le prouva bien.

Pendant dix ans, elle se laissa vivre ainsi dans la paix d'un intérieur qui paraissait toujours calme. M. Lérin ne lui parlait pas, mais M^{me} Lérin lui disait tout. M. Émile, très souvent absent, s'occupait rarement d'elle, mais M^{lle} Eugénie montrait à son égard une grande douceur et une bonté continue.

Jamais elle n'avait vu la maison s'animer comme d'autres, prendre un air de fête et se réjouir de quelque chose. L'existence s'y passait silencieuse. Les quelques personnes qu'on invitait, à certaines dates de l'année, y gardaient une attitude gênée et ne semblaient à leur aise qu'au moment de s'en aller.

Mais Honorine n'avait ni le temps de s'en étonner, ni la curiosité de se l'expliquer. Elle était attachée à la famille en bloc, sans distinction ; elle l'aimait

malgré la froideur des deux hommes, par gratitude et pour les soins qu'elle leur donnait. Elle l'aimait d'une manière jalouse, mais sans démonstrations. Tout cela restait au fond d'elle-même, pour elle-même. Ce qui se passait autour d'elle ne la regardait nullement, et elle trouvait naturel d'être privée de paroles affectueuses quand, de son côté, elle ne marquait jamais aucun attendrissement.

Pourtant, elle les aimait bien.

On est comme on est.

Soudain, tout se gâta. Ses yeux lui jouèrent un mauvais tour. Pouvait-on prévoir un tel malheur ? Son regard se voila. Elle eut beau faire, se débattre, passer la main sur ses yeux pour en enlever les toiles : elle y voyait trouble, ou double, et quelquefois rouge quand elle s'était trop frotté les paupières. Déjà M^{lle} Eugénie avait observé que les assiettes gardaient des traces, et si souvent qu'on ne pouvait plus s'en prendre aux torchons. Un autre jour les verres avaient si bien conservé l'empreinte de ses doigts que M^{me} Lérin le lui fit remarquer. M. Lérin ne dit rien, mais il se passa de boire.

C'étaient là des signes fâcheux.

Mais la marmite la perdit.

Été comme hiver, il y avait toujours un beau feu dans la large cheminée de la cuisine, et une marmite pleine d'eau pendait à la crémaillère. La vaisselle lavée, cette marmite ne servait plus à rien, mais elle restait au feu. Honorine la remplissait encore. C'était inutile, mais elle l'avait toujours vue là et n'était pas servante à changer une habitude. La marmite chantait sur un ton monotone et ininterrompu. On n'aurait pas pu se passer de ce bruit-là. L'eau s'évaporait, Honorine en remettait. Dès que sa vue faiblit, elle écouta la chanson pour se guider. L'eau bruissant, tout allait bien. Mais, si la plainte se calmait un peu, c'était le moment où il fallait de l'eau.

Une fois un nuage de cendre l'enveloppa, des étincelles sautèrent sur sa jupe, jusque sur son caraco. Elle faillit être asphyxiée.

– Châcre, dit-elle, suis-je folle ?

Elle avait jeté l'eau dans le feu. La marmite n'y était pas. M^{me} Lérin venait de l'enlever. Elle accourut.

– Vous comprenez, ma pauvre Honorine, que cela ne peut plus durer ; je suis forcée de vous remplacer.

Honorine ne répondit rien. Mais un gros chagrin l'étouffait. Selon son habitude, elle n'en fit rien voir. C'était donc fini, la bonne vie ! Elle sortit se secouer au jardin. M^{me} Lérin lui avait dit cela d'un ton sec. Il n'y avait pas à résister. D'ailleurs elle se rendait bien compte qu'elle n'était plus bonne à rien. On ne peut pas garder éternellement des gens qui deviennent inutiles : elle n'avait plus qu'à quitter cette

maison paisible.

– Ce n'est peut-être rien, dit M^{me} Lérin qui avait des accès de pitié ; on pourra peut-être vous guérir et je vous reprendrai.

Guérir à soixante ans, Honorine n'y comptait pas. Mais cette promesse lui fit du bien. Elle n'en était certes pas au même point que le père Messier mais les ouvrages de finesse n'étaient plus son affaire. Ce qui lui faisait de la peine, c'était qu'une autre allait prendre sa place.

– Si vous vouliez ma Françoise, dit-elle à M^{me} Lérin, elle s'habituerait bien à vous... Et puis... Elle hésita.

– Et puis quoi ? demanda M^{me} Lérin.

– Je n'ose pas vous le dire, vous allez me trouver niaute, mais, voyez-vous, ça ne sortirait pas de la famille.

À l'instant, ce fut conclu. Honorine demanda à rester ses huit jours complets. Françoise commencerait l'année.

– C'est pas par intention de vous taquiner que je veux faire mes huit jours. Mais j'aime autant ne pas vous quitter si vite.

En disant cela elle se penchait sur les souliers qu'elle faisait reluire, le nez presque dans le cirage, et ce n'était pas seulement pour y voir plus clair.

III

De nouveau le loquet dansa dans la serrure.

– Faut-il ouvrir ? dit Honorine.

– Vous bêtifiez, je crois, ma parole, dit M^{me} Lérin. C'est le facteur.

Le facteur remit le journal, une lettre pour M. Lérin, et déposa sur la table un pain de cinq livres et une petite couronne pour Mademoiselle Lérin qui n'était pas encore levée.

– On s'embrasse, hein ? dit le facteur.

– Je vous crois, Fabrice ! dit M^{me} Lérin.

Fabrice Pétry embrassa M^{me} Lérin, embrassa Honorine, et serra les doigts que lui tendait mollement M. Lérin. M. Lérin relisait attentivement sa lettre.

– Tenez, choisissez, dit Fabrice ; et il montra aux deux femmes, dans sa poche de cuir, une collection de calendriers illustrés. M^{me} Lérin prit un château-fort, choix qui prouvait son goût sévère, et Honorine, une armée ennemie en déroute, en souvenir de

son fils mort à la guerre. M^{me} Lérin laissa tomber discrètement une pièce de quarante sous dans la poche de cuir et dit :

– Une goutte, ça ne fait pas de mal.

– Deux si vous voulez, dit Fabrice, mais vite. Je suis pressé, j'en ai à distribuer, aujourd'hui !

– Ça ne vous arrive pas si souvent.

– Non, par ma foi. À la vôtre, Messieurs dames.

M. Lérin fit un petit signe de tête : il relisait sa lettre pour la troisième fois.

Non, cela ne lui arrivait pas souvent, il l'avouait bien ainsi, Fabrice. En temps ordinaire, pour les cinq villages compris dans sa tournée, le nombre des lettres à distribuer dépassait rarement la demi-douzaine. Certains jours, sans les levées, Fabrice aurait pu rester chez lui. Il faisait sa tournée quand même, mais vexé au fond d'être aussi peu utilisé. Il s'imaginait perdre son temps et voler son argent. Il avait une petite voiture à âne pour sa longue course, mais, du moment qu'ils ne servaient qu'à le traîner, sa voiture et son âne ne lui semblaient pas bons à grand'chose. Un jour, il proposa nettement aux gens de faire leurs commissions en ville : il ne demandait rien pour commencer. Plus tard on verrait, s'ils étaient contents.

Ce fut une idée. Sa petite voiture s'emplit de pains, de paquets, de colis qu'il prenait à la ville et portait aux campagnes. Il y trouva tout de suite son compte. C'était là un commerce bien imaginé. Son âne soufflait, s'éreintait, sa voiture pliait sous la charge, lui-même allait à pied, poussant à la roue et portant encore des paquets sur ses épaules. De cette façon il se trouvait un peu plus tranquille avec lui-même ; son service maintenant le préoccupait peu : il était facteur à ses moments perdus. D'abord les pains, puis les lettres quand il avait le temps : il faut manger avant tout. D'ailleurs les lettres continuaient encore d'être très rares, bonne raison pour ne pas se gêner avec elles. Enfin il travaillait donc un peu, et c'était là l'important pour qu'il fût content de lui. Mais ce n'était rien encore. Sa journée ne commençait réellement que le soir, après le dépôt de ses levées au bureau de poste, quand il était libre.

Alors seulement il pouvait en prendre à son aise, s'occuper sérieusement, se vanter de ne pas être un propre à rien. À la place de sa voiture il mettait une charrette et repartait, avec son âne, dans ses propriétés à lui, dans ses quatre champs qu'il avait eu la veine d'acheter très loin les uns des autres. Et il se passait rarement une journée qu'il n'eût à faire aux quatre à la fois. Par tendresse pour son âne il marchait toujours à ses côtés, l'aidant d'un coup d'épaule, lui parlant comme à un ami, l'appelant Eusèbe comme une grande personne.

Il coupait ses foin, son blé, arrachait des pommes de terre, piochait sa vigne, chargeait sa charrette, le soleil déjà couché : il enrageait de n'y plus voir goutte, il

aurait travaillé à la terre avec une bougie, aux étoiles. Enfin il fallait rentrer. C'était la nuit, tout le monde dormait. Eusèbe tirait dans la rue, disparaissait sous sa meule de foin dont les brins lui couvraient la tête et lui piquaient les oreilles. Parfois, du fond d'une cour, des chiens de ferme aboyaient, mais Eusèbe ne s'en effrayait pas, sachant bien que tous les chiens étaient maintenant renfermés et qu'il fallait être âne comme lui pour courir les rues si tardivement. De temps en temps il s'arrêtait, mangeant un peu de ce qui pendait sur lui ; mais amicalement Fabrice le prenait par la bride et, pour l'encourager, lui chantait une petite chanson. Eusèbe donnait un coup de collier. Fabrice s'épaulait aux roues et tous les deux rentraient harassés, perclus. Eusèbe dormait encore le premier. Au clair de lune Fabrice lui faisait son lit, le soignait, lui disait bonsoir et allait se coucher pour cinq heures de sommeil, bien heureux.

– Alors un pain de cinq livres pour demain, dit-il, et une couronne.

– Comme de juste, répondit M^{me} Lérin.

M. Lérin repliait sa lettre, la posait sur la table et reprenait son journal.

M^{me} Lérin avait suivi tous ses mouvements. Le moindre geste de M. Lérin l'intéressait grandement. En effet, quand une lettre n'était que pour lui, M. Lérin, après l'avoir lue, la serrait dans sa poche. Si, au contraire, elle s'adressait un peu à toute la famille, il la déposait sur la table, sans un mot. On pouvait la lire et se mettre au courant des nouvelles ; on, c'est-à-dire n'importe qui, y compris M^{me} Lérin.

M^{me} Lérin prit la lettre, lut les cinq lignes que M. Lérin avait si longuement observées, aussitôt pleura, cria plutôt qu'elle ne dit : Émile arrive ce soir ! et parla sans s'arrêter.

– Pauvre gros, c'est donc vrai, c'est donc vrai !

– Tant mieux, allons, tant mieux ! disait Honorine le nez dans sa vaisselle.

Mais le loquet de fer fit un grand bruit.

– C'est ma petite-fille Françoise, dit Honorine ; je vais ouvrir.

– Le pauvre gros ! dit M^{me} Lérin toujours en larmes. Allons-nous tous être contents !

Et, rapidement, s'essuyant les yeux du coin de son tablier :

– Vite, Honorine, un poulet, un lapin, de la crème, des œufs frais, du lait, tout ce que vous trouverez ! Françoise va vous aider, et, si ça le reprend, le loquet, laissez-le ; plus personne, n'est-ce pas ? que mon fils.

Émile était une victime d'ambitions de famille. De là, son air constamment navré et somnolent.

Il n'avait eu que des ennuis depuis l'âge de raison.

D'abord ses études, ternes, sans une lueur d'intelligence qui l'eût fait, pour un moment et par hasard, le temps de signer un bulletin, traiter « d'élève distingué » par son proviseur.

Puis l'obligation de se faire bachelier et, ce tour de force réussi, de prendre un emploi.

Mais là, carrément, il se révolta en dedans.

– Ah ! non. En voilà assez. On se moque de moi, à la fin !

En effet, Émile, expédié au lycée à neuf ans, ne comptait pas sur un exil de cette durée ; il se montra même passable la première année, prenant son parti avec juste assez d'amour-propre pour comprendre qu'il ne pouvait échapper à une instruction élémentaire.

Après ce sacrifice, on le rappellerait d'une manière définitive. Pas du tout : il fut pris à sa ruse. M. Lérin, trompé sur ses aptitudes, le poussa, le harcela, s'obstina, et Émile, comme le premier venu, dut aller jusqu'au bout.

Cette fois c'était la fin.

Il mit son diplôme sous une pile de linge et s'installa à Titly, dans la bonne maison de famille, avec un soin, une science des aises, une détente de tout son corps long et maigre, une sécurité, qui prouvaient son intention ferme de mourir lentement où on l'avait fait naître.

– Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? lui dit son père.

Émile le regarda abasourdi, consterné.

– Comment ! Encore ?

Dans un coin sa mère avait les larmes aux yeux.

M. Lérin, qui n'aimait pas à s'expliquer devant sa femme, emmena Émile au jardin et lui dit :

– J'ai dépensé beaucoup pour toi, je n'ai pas à te rendre de comptes ; mais mon avis est que tu dois le plus tôt possible te mettre au travail. Ta sœur va probablement se marier un jour ou l'autre ; il me faudra me décider à de nouveaux sacrifices. Tu n'as plus à compter que sur toi-même.

Cela dit, M. Lérin s'en alla à ses poires qu'il comptait tous les jours.

M^{me} Lérin qui avait tout entendu, grâce à son innocente habitude d'écouter aux portes et de regarder aux fenêtres, accourut, pleurante.

– Mon pauvre chéri, comme on te torture !

Émile, en effet, semblait accablé. Il connaissait son père. M. Lérin avait parlé posément ; il ne reviendrait jamais sur ce sujet. Émile pouvait décider à sa guise ce que bon lui semblerait. Il était libre ; sa volonté pouvait également agir dans un sens ou dans l'autre : le visage de M. Lérin resterait le même.

Son observation une fois faite clairement, le père se réfugiait dans le silence pour n'en plus sortir, également avare du blâme et de paroles engageantes.

Une fois de plus Émile se trouvait entre plusieurs chemins et pénibles à suivre, quand il lui eût été si doux de n'en prendre aucun.

Il se laissa tenter.

Pourquoi ne pas faire comme si on ne lui avait rien dit ? Un mécontentement inexprimé ne compte pas ; il feindrait de ne pas s'en apercevoir.

Sa timidité toutefois s'alarma : le mutisme de son père pouvait éclater quelque jour sous la poussée d'une violente colère.

Il fit le choix d'un moyen terme, céda en apparence, tandis qu'en lui se précisait l'idée de réaliser à tout prix son rêve de vie sédentaire de paysan qui n'a rien à faire.

– Tu as raison, dit-il à son père. Je vais chercher.

Il commença par gagner du temps.

Il ne suffit pas d'allonger le bras pour trouver un emploi. Par les temps qui courent, les certificats sont difficiles à obtenir. La signature d'un médecin ne se donne qu'à l'intrigue, et Émile dédaignait de solliciter. Les administrations regorgent de monde. Ajoutez qu'on n'y est pas trop bien payé. Qui en doute ?

Habilement, Émile musarda. Il mit huit mois à trouver un emploi. Il passa ce temps à se bien convaincre que le mal du pays serait son mal obsesseur, et que, dès le lendemain de son départ, un dépérissement dont lui seul connaîtrait la cause commencerait lentement de l'envahir.

Sa mère était pour lui pleine de pitié ; quand elle le bordait le soir, émue et tendre, relevant son oreiller, donnant de petits coups de poings dans son édredon pour le faire bouffer, lui ramenant les draps sous le menton, elle laissait échapper des exclamations, des mots à double entente, des phrases traîtresses à l'adresse de M. Lérin, qu'elle n'osait cependant pas nommer, et Émile l'écoutait, d'autant plus triste qu'il voyait sa peine partagée. Il s'endormait la main dans la main de sa mère qu'il sentait sincèrement hostile à M. Lérin.

Cette vie de paresse, il la goûtait déjà pleinement. Il s'était presque fait un programme qu'il suivait sans scrupule. Il avait adopté une façon compliquée de s'occuper à ne rien faire.

Il était bien fils de paysan ; il ne s'expliquait pas quelle bizarrerie avait autrefois poussé son père à chercher son bonheur loin de Titly, fort aise de n'avoir pas hérité de cette humeur voyageuse, flatté d'être plus de sa race que son père et digne de pousser la charrue, les bœufs rous, les vaches au pis lourd, de pointer l'aiguillon de frêne, certain qu'il était d'ailleurs de pouvoir s'en dispenser et conserver ses mains blanches.

Pourtant il lui fallut partir. On l'appelait à Paris malgré lui ; grâce aux agissements perfides de M. Lérin, une société lui offrit un rond de cuir dans ses bureaux, des boîtes pleines de timbres à coller, et des colonnes de chiffres à supporter une voûte.

Il fallut enfermer à clef M^{me} Lérin. Émile crut remarquer dans les adieux de son père quelque chose qui ressemblait à un remerciement.

Deux mois, Émile se montra vaillant. Le soixante-deuxième jour il revint à l'improviste passer huit jours à Titly. Il y resta six mois.

Il repartit, revint encore, reprit d'autres emplois, mais à chaque retour son congé s'allongeait, dépassait le précédent, de sorte que ses absences ne parurent bientôt plus que de petits congés qu'il se donnait pour prendre un autre air, changer de climat, couper la béate existence qu'il aimait mener à Titly.

D'ailleurs, il variait ses procédés. Un jour, de Paris, il annonça un grand voyage à l'étranger, presque un exil. C'était grave. Mais il passa par Titly le temps d'embrasser tout le monde et oublia le voyage.

– Il finira par ne plus s'en aller, pensait M. Lérin.

Et Émile le pensait comme lui.

Quand Françoise remplaça Honorine chez les Lérin, Émile avait vingt-six ans, et cela durait depuis une huitaine d'années.

V

Tandis que toute la famille Lérin allait à la rencontre d'Émile, Françoise, de la cave au grenier, de la cuisine à la grange et au toit des poules, courait dans la maison.

Honorine la suivait, la mettait au courant, lui donnant des conseils avec beaucoup de prudence. Mais elle l'empêchait de toucher à quoi que ce fût. Ses huit jours ne finiraient que ce soir, bien tard ; elle voulait rester jusqu'au bout la seule servante. De temps en temps, entre deux courses, Françoise réfléchissait. Elle avait les joues rouges, la tête nue, la peau fraîche et des yeux très doux ; elle riait d'un bon rire qui déformait sa bouche : elle ne pouvait pas sourire. Éclater lui allait mieux. Elle

marchait mal et préférait courir, le haut du corps en avant, avec un grand bruit de sabots. Âgée seulement de seize ans, elle en paraissait vingt. Peu de poitrine, mais de fortes épaules et des hanches déjà larges ; trop grasse et trop rouge, surtout aux mains. Toujours en mouvement et toujours en feu, elle était tourmentée d'agir, de parler, d'aimer.

– L'es-tu babillarde, l'es-tu ! lui dit sa grand' mère qui ajouta : Sois tranquille ! On va te la calmer, ici, ta jacasserie !

– C'est drôle tout de même ! dit Françoise. Ces deux hommes qui ne causent pas... Attends un peu que je m'y mette !

Mais grave, sévère, Honorine la réprimanda.

– Mêlé-toi un peu de ce qui te regarde, ma fille ! Qu'ils soient comme ci ou comme ça, ce ne sont point tes affaires et tu n'es pas du monde comme eux. Il n'y a que les effrontés pour bavarder quand on ne leur demande rien.

Honorine parlait lentement ; les mots sortaient péniblement de sa bouche ; elle montrait avec regret la sagesse de sa longue vie de soumission, le secret de sa bonne entente avec tous : rester à sa place et ne jamais se plaindre.

– Ce qui arrive arrive, et, si c'est le mal qui vient, on peut toujours se dire : c'est ma faute, et j'ai été le chercher.

Ce n'était même pas de la résignation de sa part ; elle mettait une sorte d'entêtement à croire que chacun a ce qu'il mérite et que, dans sa pauvre vie à elle, tout s'était passé selon la justice.

– Bon, grand'mère ! dit Françoise. On se retiendra ; mais c'est tout de même drôle.

Avec la force de sa belle jeunesse, elle s'arrêtait à se demander :

– Comment fait-on pour être aussi morts que ça ?

Honorine frottait ses chandeliers avec un linge trempé dans du tripoli délayé, passait en revue la batterie de cuisine, les couteaux, les carreaux, les meubles, les plus petits coins, retrouvant un moment ses bons yeux pour dénicher les poussières, pour transmettre tout bien propre et ne pas accorder à sa petite-fille une minute des huit jours qui lui revenaient de droit. Françoise se croisait les bras et regardait autour d'elle.

La cuisine qui servait de salle à manger était immense, froide, nue, d'une sonorité triste, avec une cheminée énorme. Deux fusils étaient suspendus au-dessus du chambranle. Des poutres rayaient le plafond. À chaque instant une mince rondelle de plâtre jaune se décollait, voltigeait dans l'air, s'émiettait, tombait en poussière. Par le trou de l'évier le vent sifflait doucement. Dans un coin, souvenir de famille, une horloge peinte en rouge, au tic-tac hésitant, laissait voir, derrière son verre sans

tache, le va-et-vient de son balancier de cuivre, ses plombs, ses chaînes, tout l'intérieur de son ventre. Les deux fenêtres, dont l'une donnait sur la cour et l'autre sur la vieille route, avaient de forts barreaux. Au moindre coup de vent les volets battaient contre le mur avec un son fêlé.

– Dis donc, grand'mère, ça ne doit pas être très gai, quand on est muet, dans cette grande affaire ?

Elle fit même la moue à la pauvreté des murs, à leur plâtre fumé. Du monde comme la famille Lérin ne doit pourtant pas manquer de portraits à exposer dans de beaux cadres, d'images de colporteurs, de cartes d'atlas pour les suspendre à des clous. Tout cela sans doute était dans des coffres, et couvert de poussière. Qui ne les connaîtrait pas prendrait les Lérin pour des malheureux.

Mais Honorine lui faisait un signe. Elles entrèrent dans la grande chambre de ces messieurs.

Honorine ouvrit les deux battants d'un haut placard creusé dans le mur de droite. Haute, le bras levé, le regard clair cette fois, tant c'était beau, elle semblait fière comme si toute cette richesse eût été la sienne.

Françoise resta coite, la bouche, les yeux grands ouverts.

– Ah ! ça, par exemple, ça me dépasse.

On eût dit un échafaudage de neige. Les rayons larges, profonds, étaient pleins jusqu'au bord. Les piles de linge étaient si serrées qu'on aurait eu toutes les peines du monde à y mettre un doigt, si blanches qu'elles faisaient mal aux yeux. Des draps, des serviettes, des mouchoirs, des chemises, s'échappait une odeur de bergamote, de chapelets d'iris, de sachets parfumés. D'un joli mouvement, Françoise approcha sa tête d'un rayon et se frotta le nez à un beau gâteau de draps neufs qui la rafraîchissaient et la grisaient comme une herbe tendre, un peu humide.

– On s'y baignerait, dans ce placard ! dit-elle.

– Les voilà, dit tout à coup Françoise.

En effet, Émile arrivait. M^{me} Lérin lui donnait le bras, les yeux rouges d'avoir tant pleuré, d'abord un quart d'heure avant l'arrivée du train à cause des déraillements possibles, puis en serrant Émile dans ses bras, avec des sanglots, enfin par tout le village, au salut d'un paysan, au bonjour de la fermière sur sa porte, à chaque parole d'Émile quand il s'inquiétait de ses malles et quand il disait :

– J'ai faim.

Il entra. Honorine lui prit son pardessus, son chapeau, sa canne. Il répondit à sa bienvenue avec un sourire de malade.

– Ça vous va-t-il, monsieur Émile ? Mon Dieu, êtes-vous grandi !

Pour Honorine, à chacun de ses retours à la campagne, Émile, malgré ses vingt-six ans, avait toujours grandi d'une manière étonnante.

– Merci ma bonne vieille, merci ! C'est la mauvaise herbe, allez !

Françoise ouvrait les yeux franchement. Il lui dit sans la regarder :

Bonjour, Mademoiselle, ou : Françoise.

Elle ne sut jamais.

Elle répondit d'une voix claire :

– Bonjour, monsieur Émile. Ça vous va bien ?

« Ça vous va bien ? » était de trop. Elle n'obtint aucun renseignement.

Il était pourtant chez lui, M. Émile, mais il lui sembla qu'il baissait les paupières et qu'il répondait même à sa sœur, timidement. Françoise le regardait toujours avec ses grands yeux limpides, presque gênants.

On s'était mis à table. Honorine servait. Françoise cherchait à se rendre utile, à passer une assiette ; mais Honorine courait, se démenait et lui arrachait l'assiette avec brusquerie. Décidément, il n'y en avait que pour elle, aujourd'hui.

Dès le potage, Françoise remarqua en effet qu'on ne parlait pas beaucoup. Elle pensa que tous avaient faim. M. Lérin, courbé sur son assiette, absorbé comme d'habitude, ne faisait aucun geste qu'on pût prendre pour une expression de joie. M^{lle} Eugénie, sa bouche mince souriante, tournait avec attendrissement son profil délicat vers son frère. Mais M^{me} Lérin ne le quittait pas du regard. Elle s'oubliait ; sa cuiller retombait sans aller jusqu'à ses lèvres. Elle joignait les mains, s'avavançait, se reculait, tenait mal en place, puis se recueillait tout entière au plus petit geste que faisait son fils.

Tout à coup elle eut un bout de crise, presque rien, un petit tremblement aussitôt réprimé : mais de grosses larmes commencèrent à couler.

– Mon pauvre chéri, es-tu pâle !... Mais tu te mourais, dans ce Paris !... Regardez donc ses chères pommettes !...

Tout le monde regarda les chères pommettes, M. Lérin comme les autres. En effet, elles menaçaient de percer la peau. Émile n'avait pas la moindre joue ; son teint tournait à l'ivoire. Françoise trouva que M^{me} Lérin avait grandement raison. Elle dit aussitôt :

– Ah ! C'est moi qui vas vous soigner, monsieur Émile. Qu'est-ce qu'on vous donnait donc à manger là-bas ?

M. Lérin leva la tête. M^{me} Lérin, mère jusqu'à être heureuse de se rencontrer avec Françoise, hocha la sienne amicalement, et M^{lle} Eugénie se tourna de trois quarts du côté de son frère. Tous attendaient quelque chose. Seule, Honorine regardait

durement Françoise. Mais M. Émile étonné leva les yeux, des yeux très froids, sur Françoise, fit effort pour les maintenir un instant fixes, puis les baissa et, comme son assiette était vide, la repoussa d'un geste indifférent. Tous se sentaient gênés. M^{me} Lérin pensa avoir une crise, une vraie. Honorine reçut comme un coup en plein orgueil. Mais après tout, c'était toujours bien fait ! Fallait pas s'y frotter.

Quant à Françoise, elle perdait de sa confiance.

Comme Honorine lui enlevait encore une serviette des mains, prenant son parti de ne rien faire, elle se retira dans un coin de la cheminée et s'assit sur la brique. Sa grand'mère avait bien raison. Elle dut en convenir et se dire à elle-même :

– Ça ne sera pas commode.

VI

Ce qu'il faut de force, de patience, d'ambition pour changer un fils de paysan en un père de « Monsieur et Mademoiselle », M. Lérin l'avait eu. Mais, malgré ce dégrossissement, il avait gardé des aspects abrupts. Il exigeait des autres une droiture absolue, n'admettant aucune faiblesse, offrant aux mensonges indispensables aussi peu de prise qu'un rocher à pic à des ongles d'enfant. Il allait à la justice par le plus court, aussi par le plus étroit. Condamnant également le péché mignon et la faute grave, il raisonnait sans indulgence. Naturellement sensible, il considérait la douceur comme une faute et le pardon comme une lâcheté : état d'âme dont il souffrait le premier.

Dans le petit village de Titly, son père avait vécu comme un patriarche d'utile conseil, consulté parce qu'il était bon, écouté parce qu'il était honnête et pauvre.

M. Lérin se rappelait sa belle tête rasée, ses longs cheveux, blancs, son regard bienveillant, sa vie toute de travail mais sans âpreté. Il avait hérité de lui la rectitude du jugement, la volonté d'être avant tout homme de bien. À partir de là, les deux natures prenaient chacune de son côté. Où son père aurait souri, M. Lérin montrait un visage sévère, affectant d'être insensible et s'arrangeant de manière, quand malgré lui la pitié lui venait, à ne s'émouvoir qu'avec dureté.

En outre, les événements l'avaient aigri. Sobre de paroles et réfléchi, il avait épousé une femme étourdie et bavarde. Économe, il avait choisi une dépensière. Toujours replié sur lui-même, ennemi des attendrissements faciles et des protestations exagérées, il avait aimé longtemps, avec l'espoir de la transformer, une femme tout en dehors, importune, bruyante, de conscience élastique, aimante par boutades, mauvaise plus régulièrement, aussi peu mélancolique que possible, indiscreète, explosive, d'une sympathie ouverte à n'importe qui, insupportable et

évidemment créée pour un autre que lui. Il éprouva cette fatigue qui fait dire de quelqu'un qu'on en a « plein le dos ».

Il y eut lutte et rupture.

Il la prit en haine et, avec elle, une bonne partie du genre humain, logique jusqu'au bout, incapable d'écouter la voix du bon sens. Enfin, dégoûté, avide de repos, M. Lérin céda, laissa là raisonnements dont vingt-neuf longues années lui avaient démontré l'inutilité, observations à propos de petites dettes qui surgissent tout à coup, d'emprunts faits à n'importe qui, même à la servante, d'éternels petits mensonges renouvelés, et prit le parti de ne plus rien dire.

M^{me} Lérin ne se découragea pas. On ne lui répondait plus, mais on l'écoutait ; dans le bruit des verres qui s'entrechoquent, le flac des assiettes trempées dans l'eau grasse, elle posait une question, attendait un peu, en refaisait une autre, racontait de petites histoires, tâchait de provoquer un signe d'assentiment, de refus, d'impatience. Rien. Le père ne disait rien et ne dépensait que la quantité d'énergie nécessaire pour allonger le bras et se servir, s'adressait du regard à la servante et, si elle ne comprenait pas, se décidait à murmurer des mots incompréhensibles.

À chaque repas c'était un nouvel assaut que livrait M^{me} Lérin avec ses façons agaçantes d'insister, ses réticences têtues, toutes les roueries d'un bavardage inutile mais qu'il fallait bien que l'on entendît.

Tantôt, forte d'une longue intimité, elle usait sa malice à contrarier son mari dans ses habitudes et dans ses manies. Tantôt, elle le flattait en termes si affectueux, elle avait pour lui de telles prévenances qu'aux yeux de tous, y compris la servante, il était le mari gâté et elle, une pauvre martyre.

Et ces scènes entre une bavarde et un muet se terminaient par des phrases générales qui sont pour tout le monde et qui assassinent quelqu'un. Et M. Lérin en arrivait à se demander, en souhaitant que cela se produisît : « Quel amant me délivrera d'elle ? »

VII

Mais dans ce ménage lamentable l'adultère n'avait jamais pénétré. L'éloignement de M. et M^{me} Lérin n'était le résultat que de petites rancunes.

Ils avaient commencé par s'envier l'un à l'autre, la mère surtout, l'affection de leurs enfants. Avec le goût qu'elle avait pour les mesquineries, avec le plaisir qu'elle éprouvait à harceler les gens, elle mit tout en œuvre pour détourner ses enfants de leur père. Mais il arriva qu'à son affection trop démonstrative, et qu'il jugeait encombrante, Émile ne répondit que par de la froideur, et même par un peu de

mépris inavoué.

À la longue elle eut plus de prise sur sa fille.

M. Lérin avait voulu reporter sur Eugénie ce qu'il avait de tendresse inemployée.

Il s'abandonnait à ce sentiment, heureux de se mettre à l'aise avec cette innocence, tout plein de cette affection où la sévérité sourit, où les gros yeux regardent avec douceur. Père d'Eugénie, il n'était plus misanthrope : l'enfant lui faisait oublier les hommes.

Mais, à mesure que sa fille grandissait, M. Lérin se reprenait ; sa tendresse eut des pudeurs. Il redevint froid. Il compta avec elle, l'embrassa moins souvent et fut gêné. Quand il la vit, déjà sérieuse, prendre peu à peu le parti de sa mère autant par crainte que par esprit de solidarité naturelle, sans se rendre compte qu'il l'y avait poussée lui-même, il dit :

– Cela ne m'étonne pas, elle devient femme.

Il eut plus tard une autre déception. Seul, avec le secours de quelques livres, à l'âge de vingt ans il s'était instruit fort convenablement. Il s'exprimait lentement mais d'une manière correcte ; il avait toujours gardé le goût de la lecture, pensait beaucoup, s'était abonné à un journal grave et voyait dans l'instruction une grande force. Il voulut que, grâce à elle, Émile devînt quelqu'un.

Mais Émile, nostalgique, maladif et sans ambition, ne tenait de sa race que par le dédain des villes. Il dépensa le peu d'énergie qu'il avait à résister au désir de son père. Rien ne put avoir raison de son inertie. Mais de tels essais « coûtent gros », comme on dit. M. Lérin avait fait sans résultat de grands sacrifices. Il avait gagné une soixantaine de mille francs en diverses entreprises. C'est assez pour être considéré à la campagne comme un riche. Or, cette petite fortune avait diminué rapidement ; il ne restait plus aux Lérin qu'une médiocre aisance, voisine de la gêne. Toutes ses illusions détruites, M. Lérin s'isola, sentant bien que tout se désagrégeait autour de lui, se mit lui-même de côté, ne s'intéressa plus qu'à sa tranquillité, trancha net tout ce qui pouvait s'appeler préoccupation ou devoir, et se retira de toute espèce d'affection comme on se retire des affaires après y avoir fait fortune ou s'y être ruiné.

– Mon père ne savait pas lire et mon fils est bachelier, se disait-il.

Le progrès est une belle chose.

Sans doute, c'étaient là des malheurs comme il en arrive à tout le monde. Mais chacun a sa façon de comprendre la vie. Il ne souriait plus qu'aux tout petits enfants en maillot.

VIII

Il devint inaccessible. S'agissait-il d'un mariage ? Eugénie attendait vainement, mendiant du regard une approbation, un blâme, quelque chose qui pût l'y décider ou l'en détourner, n'importe quoi par où le père aurait prouvé qu'il prenait un intérêt quelconque à ce détail : le mariage de sa fille. S'il était question d'une situation pour le fils, même inertie.

La fille avait peur, le fils n'osait plus. Et tous ces êtres continuaient de vivre, côte à côte, muets, indécis, apathiques, inutiles, incapables.

Cependant l'un des enfants, parfois, après une de ces nuits d'agitation où l'on retourne sur l'oreiller sa tête et dans son esprit un dessein extravagant dont il faut faire la reconnaissance minutieuse, qu'il faut observer sur toutes ses faces, prenait son courage comme pour en finir, et héroïquement abordait son père. Il en tirait ceci :

– Te marier ? Il faut vingt-cinq ans et plus d'une étroite intimité pour connaître un homme. D'ailleurs, je m'explique mal : on ne le connaît jamais.

– Ta position ? Fais ce que tu veux. Mon expérience ne m'a servi de rien ; comment te servirait-elle ?

Et la vie recommençait, morne. Un silence lourd de toutes les craintes qu'on peut avoir de parler pesait sur cette famille ; elle était, pour les étrangers, pour les amis vagues, pour les intimes, un petit monde dont ils ne parlaient qu'avec étonnement, presque avec stupeur.

Et l'apathie n'était pas que morale. Les corps s'empêtaient comme l'esprit. Émile dormait des nuits de quatorze heures, se levait et redormait encore, en été à l'ombre d'un noisetier, en hiver à cheval sur le poêle, déjeunait, dormait de nouveau et ne se réveillait que pour dîner et se rendormir. C'était bien une vie de cloportes, de calfeutrés, chez qui le sang avait cessé de couler et s'arrêtait à fleur de peau, changé en humeurs, gonflé en furoncles.

Comme exercice, on se fait les ongles ; comme récréation on lit, avec des chutes dans le sommeil. Les annonces du journal, le feuilleton, les faits divers, l'attention met tout cela sur le même plan et s'émeut aussi peu d'un enfant écrasé que de la découverte d'une nouvelle pommade.

Les chiens y dorment plus que d'autres chiens : les personnes ont la paresse de déranger les chats, et tous les êtres occupent la quantité de place strictement nécessaire, s'inquiètent du moindre effort, se sauvent du bruit, et ce sont, avant le plus petit mouvement, d'interminables rêveries sur la façon de le faire le plus économiquement possible.

IX

– Une jolie vie ! se dit Françoise après quelques jours d’observation.

Avec sa gaîté, avec son tempérament sanguin, elle fit l’effet d’une pierre crevant les vitraux d’une sacristie. Les fidèles redressèrent la tête, pris de frayeur. Seule, M^{me} Lérin se réjouit. Françoise lui donnait la réplique ; à elles deux elles allaient singulièrement gêner les dormeurs.

– Il faut que ça change ! songea Françoise, par gaminerie sans doute, pour se donner un rôle amusant : taquiner, émoustiller, faire la mouche et promener le bourdonnement de sa jeunesse dans cette ruche qui semblait abandonnée. Elle n’avait pas d’autre but que celui de plaire à tous. On laisse faire une jolie servante de seize ans, on l’écoute, elle égaie, on se déride, on la trouve drôle, elle distrait, cela étonne d’abord, on s’y habitue ensuite, on la remercie, on l’aime un peu, et Françoise ne demandait pas autre chose.

Ce qu’elle ne considérait que comme un jeu, M^{me} Lérin le prit au sérieux. Toujours prête à faire flèche de tout bois, elle vit dans Françoise une alliée et dans sa jeunesse un moyen. Par Françoise, elle allait ressaisir son fils qui se retirait d’elle avec ennui, et, par Émile, peut-être arriverait-elle jusqu’à M. Lérin qui maintenant s’occupait d’elle à peu près comme si elle n’eût pas existé, le regard perdu, l’esprit ailleurs, machinal comme un homme qui ne s’intéresse plus à rien de ce qui se passe autour de lui.

Quant à M^{lle} Eugénie, la bonne humeur de Françoise lui fit l’effet d’une journée de printemps en décembre. Elle se laissa amuser, puis captiver. Elle n’eut à faire le sacrifice d’aucune morgue. Naturellement Françoise lui devint une sorte d’amie qu’elle mit au courant des petits détails du service avec la bienveillance, l’autorité délicate d’une sœur aînée qui fait l’éducation de sa cadette.

Instinctivement, Françoise se défia de M^{me} Lérin, de ses plaintes, de ses confidences, de ses bavardages par où peu à peu elle connut les dessous du ménage, les querelles antérieures, les édifiantes scènes de famille ; elle se mit encore en garde contre ses dénigrement, ses médisances, ses petits contes faits à plaisir sur le village entier. Mais elle pénétra sans crainte dans la sympathie de la jeune fille dont les accès de tristesse lui faisaient mal et dont la nature jamais capricieuse ; l’attirait comme une caresse.

M^{lle} Eugénie refit son éducation ; elle lui apprit qu’il fallait toujours frapper avant d’entrer dans la chambre de ces messieurs, ce qui ne voulait pas dire qu’elle devait donner dans la porte de grands coups de poings à la défoncer.

La conquête des deux femmes fut rapide ; mais MM. Lérin père et fils, la curiosité avec laquelle ils accueillirent le nouveau visage une fois satisfaite, rentrèrent en eux-mêmes, repris d’indifférence ; et, bien qu’encouragée par l’attitude

de ces dames, Françoise mit, comme on dit, un certain temps à s'y faire.

Comme à ses visites précédentes, Émile, dès le premier jour, reprit en même temps que ses vieux effets de campagne certaines habitudes par quoi il indiquait nettement qu'il ne pensait pas repartir de sitôt. Naïvement, avec un sourire narquois, un étonnement mal dissimulé, des stupéfactions qui rabattaient soudain le long de ses hanches robustes ses deux mains, son torchon et l'assiette qu'elle essuyait, Françoise, au risque d'être rappelée à l'ordre par un regard prudent de M^{me} Lérin et un coup de coude amical de M^{lle} Eugénie, prit plaisir à observer les façons de ce grand jeune homme pâle, sa démarche, ses poses, ses goûts, ses manies surtout, l'ensemble peu compliqué de ses gestes, son existence monotone et sa vie en pantoufles.

Non, jamais elle ne s'était rien imaginé de pareil, elle qui craignait tant de paraître, à cette famille de riches, empruntée, gauche, stupide. Ce qu'elle remarqua la confondit, l'impressionna à rebours, contredit tout ce qu'elle avait d'idées vagues sur l'allure libre, le sans gêne, la familiarité, le dégourdi d'un fils de famille, diseur de drôleries et preneur de menton.

X

En hiver, Émile composait ainsi sa journée : il attendait l'arrivée de Fabrice pour se lever. Le bruit des souliers ferrés du facteur l'éveillait ; il pensait qu'il pouvait y avoir une lettre pour lui. Ses yeux s'entr'ouvraient comme sous l'impression d'une fraîcheur. Tous les gestes périodiques fatiguent. On finit par manger machinalement ; on passe du jour à la nuit sans s'en apercevoir ; le soleil peut se lever et se coucher sans qu'on le regarde. Le facteur de campagne résiste seul à l'épreuve. Chaque matin il paraît nouveau, on lui sourit et on le craint : il intéresse par tous les temps, il produit son effet à toutes les humeurs. Il semble toujours qu'on ne l'a pas vu depuis une éternité.

Fabrice, simple, s'ignorait lui-même. Son commerce de plus en plus important l'absorbait ; avec une sécheresse de geste impitoyable il posait sur la table l'unique journal de la maison, et tout de suite à M^{me} Lérin parlait commissions.

Émile, en pantalon, le cou nu, les manches de sa chemise de laine retroussées, le suivait avec des yeux qui interrogent, un regard qui veut dire :

– Vous n'oubliez pas de me la remettre, hein ?

C'était sa première émotion de la journée. Elle se renouvelait tous les matins, vers neuf heures, avec une exactitude surprenante.

Déçu, il procédait à sa toilette. Virilement il se lavait dehors. Une belle neige

blanchissait le jardin et ses arbres et couvrait si parfaitement les toits des maisons dans une clarté diffuse qu'ils paraissaient avoir été enlevés comme avec la main. Dans le lointain les monts du Morvan miroitaient comme une étoffe à reflets, blancs là d'une neige pure, étincelants ici par leur glace réfléchissante, sombres en cet endroit où le soleil, pâle, maladif et las de monter sans bouger de place, fondait lentement la neige, comme des lèvres de convalescent un peu de sucre.

L'auge était gelée, des aiguilles transparentes pendaient aux gouttières. Émile perçait la glace d'un petit trou et du bout des doigts se mouillait le bout du nez. Il s'essuyait avec ardeur. Rentré à la cuisine, il prenait son bol de lait, debout près de la fenêtre qui donnait sur la veille route, très occupé à regarder la buée de son bol se poser sur les vitres en gouttelettes fines comme une poussière humide. Entre deux cuillerées trop chaudes, une scène du dehors lui prenait toute son attention disponible.

Un gamin pétrissait entre ses mains une grosse boule de neige, la posait délicatement sur une couche bien unie, sans ornières ou marques de pas et la poussait avec prudence, d'abord de la main droite, puis de la gauche quand la droite était « gobe », puis avec un pied quand la boule en valait la peine, ce qui lui permettait de mettre ses deux mains dans ses poches, puis enfin avec les pieds et les mains. Tout à coup d'autres gamins accouraient. Tous unissaient leurs efforts et, des genoux, des épaules, de la tête, du dos, du ventre, après des cassures, des éboulements, des trous, des chutes, des arrêts, des accidents, ils roulaient l'énorme bloc de neige en quelque endroit bien situé où la boule, creusée de deux yeux et d'une bouche, accrue d'un nez et de deux cornes, bientôt bonhomme imposant, peu après bonhomme inutile, hué, battu, piétiné, hideux, s'écrasait lourdement, s'émiettait et se fondait en eau boueuse.

Émile arrivait au fond de sa tasse. Il s'asseyait, disposait ses longues jambes autour du poêle de telle façon que les deux nez de ses sabots blancs pouvaient se rencontrer de l'autre côté et se frotter l'un contre l'autre, et il lisait le journal depuis la date du lendemain qui est le premier des renseignements jusqu'à l'adresse du gérant qui est la dernière des annonces.

C'était un de ses exploits. Il le réussissait sans manquer. Pas une lettre ne lui échappait, il avait pour toutes les phrases une égale prévenance et, quand une expression l'embarrassait, son diminutif de Larousse était là sur sa cuisse, complaisant, érudit, familier, ayant toujours le petit mot pour instruire.

XI

Après l'étude, l'exercice. Émile fendait des bûches et sciait des « tolles ».

La haute et large grange était glaciale. Émile y toussait un peu, mais il avait la certitude qu'au bout du compte c'était utile à sa santé.

À grands coups de mailloche il enfonçait les coins dans les bûches criantes. De temps en temps il s'épongeait le front. Au-dessus de sa tête des brins de foin pendaient par les fentes des planches : il les comptait, en commençant par un bout, pour se délasser. Mais, arrivé à cent, reposé, calmé, il y renonçait. Les tolles se couchaient une à une sur son chevalet : il les sciait en parties égales sans prendre de mesures, à vue de nez. Il se courbait sur elles, opiniâtre, poussant et retirant la scie avec un han régulier. Une poudre jaune comme du son couvrait le bout de ses sabots. De temps en temps, il s'interrompait pour y tremper un doigt ; c'était doux comme de la farine. Et les grandes piles de tolles, en ordre, séchées aux chaleurs de l'été, diminuaient sensiblement pour aller se ranger en tronçons, par petits tas, de l'autre côté de la grange.

Le grincement de la scie et les coups sourds de la mailloche emplissaient la grange d'une vie momentanée, faisaient frissonner les stalactites de foin et remuer les poutres en proie aux peuplades des vers. Émile peinait, suait, grave, sans un chant, sans un sifflement, tout à son œuvre.

La porte du jardin et la porte de la cour lui soufflaient dans la poitrine et dans le dos par le trou de leurs serrures : il n'y prenait point garde. Tout était clos autour de lui. Par les planches disloquées, par les dessous des portes, un demi-jour l'éclairait confusément. Il s'oubliait là ; il oubliait de déjeuner. Françoise l'appelait :

– Allons déjeuner, Monsieur Émile.

Sincèrement, il ne l'entendait pas beaucoup, mais, pour se dispenser de répondre, il faisait semblant de ne pas l'entendre du tout. Il n'aurait su dire pourquoi, mais Françoise l'agaçait ; elle s'occupait trop de lui, elle le mettait trop souvent en demeure de lui dire « merci », elle l'importunait de ses soins. Cette belle fille le gênait ; il n'osait pas lever les yeux sur elle, et il lui en voulait de cette timidité. Son grand corps maigre se sentait mal à l'aise près de cette chair fraîche. À son insu, par un travail obscur dont il ne se rendait pas compte, une antipathie sourdait en lui comme un fil d'eau sous une couche de sable. Il en était à ce point où l'on dit :

– Je n'aime pas beaucoup cette figure-là.

Il aurait fait le tour de la table pour éviter de frôler Françoise, et avec sa tête le tour de son cou pour éviter son regard. C'était encore bien obscur au fond de lui-même, mais quand Françoise, pour la seconde fois, venait lui crier :

– Monsieur Émile, on vous attend, l'omelette ne sera plus chaude, il attrapait encore une souche et d'un seul coup lui enfonçait un coin jusqu'à la gorge, écrasant ses cornes, ses racines, toutes ses fibres, légèrement irrité, bien près de la colère, les cheveux dans les yeux. La bûche en râlait ; mais il n'avait pas répondu à Françoise.

XII

Il semblait à Émile que chaque repas le mît à la merci de la servante. Elle prenait possession de lui, attentive à lui éviter le moindre dérangement. Elle guettait le moment de lui offrir du pain, une assiette, un couvert. Épiant ses désirs, elle était d'une délicatesse importune, visiblement contrariée quand elle se précipitait trop tard et qu'Émile sournoisement s'était servi lui-même. Si par hasard elle ne s'apercevait pas aussitôt qu'une carafe était vide, Émile se levait de table et emplissait d'eau la carafe. Françoise devenait toute rouge.

Depuis longtemps, sur les sages avis de M^{lle} Eugénie, elle se retenait de parler, de communiquer tout haut ses impressions, d'interroger ces messieurs sur leurs goûts à propos d'un plat, d'une sauce, de troubler leur silence. Elle avait compris, d'abord, que cela ne se fait pas, ensuite, que cela ne sert à rien, mais cette fois, c'en était trop ; elle ne pouvait s'empêcher de dire :

– J'y serais bien allée, Monsieur Émile.

Il devenait réellement malheureux. Il entrevoyait une vie de tourments où une jolie servante à la chair grasse, aux fraîches couleurs, allait le harceler d'égards. Quelle situation ridicule ! Il lui faudrait subir, pour toutes les attaques fréquentes d'une effrontée, les plaisanteries de ses amis, les soupçons, les sourires, les clins d'yeux. Il n'osait pas demander à sa mère de la renvoyer.

– Qu'est-ce qu'elle t'a fait ? lui aurait demandé M^{me} Lérin.

Autre embarras. Ce n'est pas une chose aisée d'accuser une servante contre laquelle on n'a rien.

Déjà il s'imaginait que l'attitude de Françoise était remarquée. Il avait vu sourire M. Lérin. Émile observait mal : M. Lérin ne souriait pas.

Il trouvait sa mère bien indulgente et sa sœur bien douce pour Françoise. Est-ce que ces trois femmes s'étaient unies contre son repos pour l'intéresser, l'amadouer, le caresser, de manière à se le rendre favorable dans la lutte intime qui divisait la famille en deux camps : côté des hommes et côté des femmes ?

Là encore il se trompait ; pas entièrement toutefois, car M^{me} Lérin, mère égoïste avant tout, comptait peut-être sur Françoise pour lui ramener son fils.

Émile, prudent, se calfeutra comme s'il eût voulu que rien du dehors ne pût s'infiltrer en lui.

Vaguement, Françoise comprenait que ce jeune homme à la peau fine méprisait en elle ses manières lourdes de servante et son langage de paysanne ; elle se sentait maladroite malgré ses bonnes intentions. Si elle tâchait d'être gaie : Je dois rire bêtement ! se disait-elle.

Elle finit par ne plus agir qu'avec l'inquiétude de déplaire. Elle ignorait l'art de s'arrêter à temps, de se montrer discrète. Elle désespérait de contenter un monsieur si difficile, d'en tirer jamais une bonne parole, une expression de gratitude. Elle se croyait de trop et elle commençait d'en souffrir.

XIII

– Un jour viendra où ce ne sera plus tenable ! disait Émile, et il pensait que, sans force contre ces tracasseries, il lui faudrait retrouver un nouvel emploi. C'était un motif suffisant pour qu'il prît Françoise en grippe.

On ne perdait pas beaucoup de temps à table chez les Lérin. Les repas ne s'y allongeaient point des réflexions obligées sur la qualité d'un mets, des entretiens sur les choses du jour, les affaires de famille, des discussions, toujours pleines d'intérêt partout ailleurs, au sujet d'aventures de ménage : le sucre qui renchérit, les petits pois qui diminuent, le pain qui n'est pas cuit ; de tels événements commentés par un échange de paroles amicales prouvent aussitôt que la vie de famille existe. Seule, M^{me} Lérin, hardiment, donnait toujours son avis, mais elle ne comptait pas ; et, quand M^{lle} Eugénie, conciliante, lui répondait, elle le faisait avec si peu de conviction que ses lèvres minces s'entr'ouvraient à peine. Ils mangeaient donc très vite, comme par corvée, gênés de se trouver tous réunis à ces heures fixes par un reste de pudeur.

Chacun se servait, M. Lérin le premier, puis M. Émile, puis Mademoiselle, puis Madame.

Les deux chiens assis tout près suivaient des yeux tous les gestes et, par intervalle, happaient un os au passage, baveux, avec un grand bruit de mâchoires. Hâtive, Françoise avait fort à faire. Très propre, elle ne touchait à rien sans tremper le bout de ses doigts dans l'eau, exagérant jusqu'à changer une assiette pour une miette de pain, ce qui exaspérait Émile, hostile aux « manières ».

Quand Françoise passait devant lui, ses bras nus jusqu'aux coudes, où le hâle mettait au poignet comme la marque d'une mitaine, il en était incommodé et, quand il levait les yeux sur elle, ce qui lui arrivait rarement, il croyait voir un défi dans son regard clair. Il abrégé ses déjeuners et se passa de café. C'étaient cinq minutes de moins à la sentir tourner autour de lui. Il se levait de table et sortait.

Il descendait le village, désœuvré, les mains dans les poches, traînant ses sabots sur le sol gelé où les empreintes des troupeaux s'étaient solidifiées en un tricot de terre aux mailles résistantes.

Un paysan le croisait, portant une fourche de fer sur son épaule. Émile les connaissait tous, les paysans ; il ne se montrait pas fier, avec lui on pouvait causer ;

cette confiance le flattait. D'ailleurs, la distance était toujours observée ; on lui disait Monsieur ; il les appelait tous par leur nom tout court. Sa nature de bon garçon se contentait de cette nuance. Il écoutait les histoires quand le paysan était bavard, plusieurs fois la même, sans ennui, heureux de se sentir libre, loin des bureaux où l'on étouffe, content de vivre. Mais le plus souvent, ni lui ni le paysan n'avaient d'histoires à se raconter. Le paysan s'arrêtait :

– Ça vous va bien, Monsieur Émile ?

– Pas mal, et puis vous ?

Il se balançait sur ses lourds sabots blancs, mal équarris, qu'il recherchait toujours plus lourds et plus grossiers, dépassant en cela la mesure, sans doute pour se faire pardonner son petit chapeau mou, son col blanc et son paletot.

Un jour il mit une blouse.

Son langage tenait de son costume. Il parlait un patois habilement mélangé de mots de Paris, en paysan volontaire qui au besoin ne dédaigne pas de se montrer malin.

On se quittait comme on s'abordait :

– Allons, au revoir.

– Au revoir.

Trente pas plus loin c'était une semblable surprise, même quand on ne se disait rien. Émile trouvait bon de s'arrêter ainsi sans motif. Avec toutes ces haltes, ces rencontres, il mettait un temps infini à descendre le village. Rarement il entraît chez les gens de peur de déranger. Appuyé de l'épaule à la porte demi-ouverte, il causait de loin sur le seuil. Vainement on lui offrait une chaise. Il n'avait pas le temps et ne voulait que dire bonjour : il restait une heure. Les gamins stupéfaits se collaient aux murs, contre les lits, immobiles, les bras pendants. On lui offrait une goutte de cassis.

– Oh ! non. Jamais rien entre mes repas.

– C'est de bon cœur, disait la brave femme en serrant le litre dans la grande armoire sous le linge.

Alors seulement Émile se trouvait pleinement heureux. La nuit venait vite, il remontait le village lentement, le nez rouge à l'air frais, bien décidé cette fois à ne quitter Titly que s'il ne pouvait pas faire autrement. Avoir des goûts simples, tout est là. Il s'agit d'arranger sa vie et de la bien comprendre.

Certes, il n'était pas de ceux qui ne voient dans la campagne que la lavande et le thym, l'air embaumé, les petites sources et les jeunes lapins effarés aux museaux roses ; mais il y gardait la certitude que partout ailleurs qu'à Titly, ou qu'en plein Morvan, l'existence lui serait insupportable. La vue de Françoise qui mettait le

couvert l'assombrissait un peu.

Le dîner ressemblait au déjeuner. C'était de la part de Françoise le même empressement, et de la part d'Émile le même recul. La sollicitude de la servante prenait aussi peu sur lui qu'une buée sur un miroir.

La tête dans son assiette, pelotonné, il semblait vouloir ramasser ses forces contre les attaques combinées, sourd, insensible, séparé du monde.

XIV

Soudain, au bas du village, la cloche sonnait doucement le premier coup de la prière.

On apportait la petite table auprès du poêle pour M. Lérin. M^{me} Lérin posait la lampe dessus. Eugénie remettait le journal à son père, et ces deux dames, emportant leurs chaufferettes, s'en allaient à l'église. Françoise ne devait les y rejoindre qu'une fois la vaisselle faite. Elle restait un moment seule avec ces messieurs et suivait avec un grand intérêt, tout en faisant tourner son assiette dans son torchon, l'installation d'Émile auprès du poêle.

Il n'aimait pas la lecture et s'étendait paresseusement dans un vieux fauteuil de paille où ses ancêtres avaient l'un après l'autre passé leurs veillées, et il demeurerait ainsi, les pieds hors de ses sabots, très occupé à garder les yeux ouverts, derrière le tuyau du poêle qui passait par-dessus sa tête comme un grand bras étendu.

Françoise regardait sa tête pâle se noyer dans l'ombre et ses doigts longs et minces tambouriner mollement sur le bois du fauteuil, et plus lentement son assiette tournait dans son torchon. Elle n'était pas pressée de s'en aller ; le poêle avait chauffé la grande cuisine toute la journée : il y faisait bon comme dans une serre.

Elle s'attardait aux fourneaux où les charbons s'éteignaient d'eux-mêmes, à la "bassie" où un verre restait encore à laver, au placard où elle rangeait la vaisselle avec tant de précaution que des assiettes de velours n'eussent pas fait moins de bruit en s'empilant l'une sur l'autre, au buffet odorant où elle s'amusait encore à retourner les fruits qui se gardent les queues en l'air, à mettre entre tous l'intervalle d'un demi-doigt afin d'empêcher les moisissures.

« Il faut pourtant que je m'en aille », pensait-elle enfin.

Tout était terminé.

Les doigts d'Émile ne remuaient presque plus.

Elle préparait les bougies de ces messieurs, se nouait son fichu de laine noire à grosses mailles autour du cou et disait :

– Bien le bonsoir, Messieurs.

Par les temps calmes, quand le trou de la « bassie » ne gémissait pas comme une gorge malade, elle entendait un ronron vite étouffé. C'était à n'en pas douter la réponse de ces messieurs, tout ce qu'ils pouvaient donner à eux deux, en une fois.

Elle partait. Derrière elle la porte se refermait avec un son ouaté ; sur l'escalier son pas était timide comme le pas d'une voleuse.

Tranquilles enfin, MM. Lérin père et fils engageaient entre eux une véritable partie de silence.

Les doigts d'Émile s'étaient complètement arrêtés. M. Lérin, une jambe croisée sur l'autre, penchait la tête sur son journal. Tous les deux semblaient dormir. Cependant, sur les genoux de M. Lérin, la feuille avait de petites trépidations. Il était évident qu'Émile dormait davantage. La lampe baissait, le poêle sommeillait aussi, la bouillotte bruissait moins. Soudain le journal se retournait. Émile se dérangeait pour mettre une bûche dans le poêle, la bouillotte se réveillait comme une pie babillarde. M. Lérin remontait la lampe et soulevait l'abat-jour ainsi qu'un couvercle, et un peu d'animation se mijotait comme l'écume d'un pot au feu.

Son journal lu, M. Lérin se promenait « à la capeline » d'une fenêtre à l'autre de la cuisine, comme en cage, à grands pas, dans un va-et-vient pressé, au risque de se donner le vertige.

Par une vitre, il regardait dans les ténèbres. Au ciel pur mille petits yeux vifs avaient l'air d'espionner la cuisine.

M. Lérin allait se coucher.

Seul, Émile se laissait cuire à l'étuvée, les yeux clos. Il ne pensait à rien. Au moindre mouvement son pantalon chauffé se collait à sa chair et le brûlait délicieusement ; ses mains blanches pendaient sur les bras de son fauteuil, inertes.

XV

Depuis un instant, en un point du coude, une piqure l'agaçait, un chatouillement léger. C'était une aiguille, non : deux aiguilles, vingt aiguilles, une pelote d'aiguilles.

Réflexion faite, ce sont plutôt des fourmis, une légion de fourmis subitement écloses. Elles courent sur ses veines, tournent le coude, longent le bras, arrivent serrées au poignet, un passage difficile, et, plus à l'aise à la paume de la main, se divisent par bandes, tant pour chaque doigt. C'est à la fois douloureux et doux. Sous l'ongle au bout du doigt, comme au bord d'un précipice à pic, elles retournent. Il y a là hésitation confuse, bousculade, nécessité de se reconnaître avant de remonter.

Longtemps les travailleuses se croisent ainsi, courent à leurs affaires, aux provisions, descendent, grimpent, s'arrêtent à peine, repartent, suivent un réseau mince, s'accrochent à un muscle, traversent un filet de sang, glissent à fleur de peau comme pour prendre l'air et se dépêchent, pressées, hâtives, car Émile lève un doigt, puis deux, puis la main, le poignet, l'avant-bras, enfin le coude, et, dans un pêle-mêle inattendu, les fourmis dégringolent, se perdent, sont mortes.

Émile, las comme au sortir d'un bain de vapeur, tout prêt pour un sommeil de douze heures, baissait la lampe sans l'éteindre, à cause de ces dames, et entrait dans la chambre à coucher.

À la lueur d'une bougie, M. Lérin relisait une dernière fois son journal, un foulard noué autour de son front. La chambre était glaciale. Le courant d'air de la cheminée faisait grincer le tablier et frissonner le paravent où un pêcheur invitait galamment en peinture une dame à monter dans sa barque légère.

Émile se coulait entre ses draps ; son édredon bleu était si haut et si gonflé qu'il lui cachait presque tout le plafond et faisait la nuit sur ses yeux. Il n'y voyait plus. Il se mettait en boule, chaudement, les genoux au menton.

Il s'endormait.

Quelle bonne journée et quelle bonne nuit !

XVI

– Seigneur, que c'est donc joli ce que vous faites là, mademoiselle !

– Chut ! fit la jeune fille.

Elle brodait sur des pantoufles d'invraisemblables têtes de République.

– C'est pour Émile, dit-elle, pour sa fête.

Elle était la gardienne de l'esprit de famille, Mlle Eugénie. Elle soignait encore, comme des fleurs étiques, avec un doux entêtement, les dernières traditions prêtes à mourir : elle luttait contre la rupture des affections et l'isolement des esprits. Elle croyait à l'influence des petits cadeaux, des souhaits de nouvel an, des compliments où l'on met un peu de son cœur. Elle recherchait les circonstances où l'on peut s'attendrir sans paraître trop ridicule, pleurer en souriant, redoubler un baiser sans être importune.

Sur le calendrier elle marquait d'une croix rouge les saints et les saintes de la famille et, quand arrivait le jour heureux, elle allait à son père, à sa mère, à son frère, les bras ouverts, la mine éclairée et la voix douce.

Elle préparait sa « surprise » comme un complot.

Malgré la froideur de plus d'un accueil, elle s'obstinait à ne pas se rendre compte que rien n'est bête comme une bêtise du cœur pour ceux qui n'en ont pas.

Au contraire, elle avait la conviction d'être utile à l'union de tous, de la souder à ses fentes, comme on colle avec des bandes de papier les morceaux d'une vitre brisée ; mais la vitre finira toujours par tomber.

Elle serait tôt ou tard vaincue, la chère demoiselle.

Chacun des trois l'agréait à sa façon. M^{me} Lérin se montrait toujours grandement étonnée. Il lui fallait un certain temps pour prendre le « la ».

– Comment ! Oh ! ma pauvre fille !

Et d'un bond elle dépassait la mesure. C'étaient des larmes, des cris :

– Toi seule m'aimes !

Une dépense exagérée d'amour, une effusion désordonnée, des mots démesurés qui sonnaient faux dans le cœur d'Eugénie et la froissaient dans sa délicatesse.

M. Lérin répondait évasivement. Il reconnaissait dans ces sortes de scènes intimes la ruse de la femme, son besoin d'épanchement à certaines heures, la facilité qu'elle a de changer d'attitude, et il restait insensible à ces émotions hygiéniques.

D'ailleurs, M. Lérin ne pardonnait pas à sa fille ce qu'il appelait son abandon. Il songeait à la banalité de ces retours. À quoi bon sur sa blessure un baume inefficace ?

Eugénie, humble et mince, en proie à une maladie de nerfs, soutenait sa mère, si l'on peut appeler soutien une sympathie voilée, incapable d'effort, toute en prières, une sympathie de fille qui n'était presque plus une jeune fille à genoux devant la lutte, les mains jointes, qui conjure et demande grâce. Elle aimait son père mais en le redoutant, et maladroitement. Cédant peut-être aussi à l'influence de son éducation religieuse, à ses souvenirs de couvent, à sa pitié, au besoin de se sacrifier que finissent par éprouver les femmes les plus égoïstes à force de parler de dévouement, elle prenait le parti qui lui paraissait celui du plus faible et se retirait peu à peu de l'affection de M. Lérin, sans pouvoir s'accrocher à un mot qui vient de l'âme, à un geste qui veut retenir, à un regard qui enveloppe, car M. Lérin ne disait rien et ne laissait rien voir de ce qu'il pouvait penser.

Émile avait aussi sa manière à lui de remercier sa sœur.

Au matin de sa fête, Eugénie, gracieuse, lui fit le compliment d'usage et lui tendit ses deux Républiques.

Émile était habitué à la cérémonie. Elle se renouvelait depuis bientôt quinze ans, ce qui lui avait valu dans sa vie d'homme fêté, tant était simple la constance de sa

sœur, une trentaine de pantoufles à sujets divers. Mais toujours elle le jetait dans le même embarras. Il en sortait comme il pouvait.

Tout de suite il essaya les pantoufles.

– Elles sont trop petites, dit-il.

Eugénie, peinée, lui dit :

– Essaie voir avec la corne.

La corne elle-même y renonça.

– Je les referai, dit Eugénie simplement.

Émile, désolé du contre-temps, regardait sa pantoufle, la tournait entre ses doigts et, à plusieurs reprises, trempait son pied dedans, pour voir encore.

– Monsieur Émile, je vous souhaite une bonne fête !

C'était Françoise qui lui souriait, un gros bouquet de roses dans les bras.

– Ah ! ah ! fit Émile.

C'était vraiment pour lui une journée bien pénible. Il passait d'un embarras à un autre. Il prit le bouquet, le regarda sur toutes ses faces, le respira, mais il désirait intérieurement que le plafond s'écroulât sur sa tête.

Françoise, les bras raides comme quelqu'un qui vient de porter quelque chose de lourd, restait là et semblait attendre.

Résolument, Émile prit une pièce de cinq francs et la lui mit dans la main.

– Voilà ! dit-il avec un soupir.

Le visage de Françoise s'attrista.

– Ce n'était pas pour ça, dit-elle, Monsieur Émile.

Et, hardiment, elle ajouta :

– J'aime mieux que vous m'embrassiez.

– Voilà ! dit encore Émile. Comme vous voudrez !

En ce moment Honorine entra avec Petit-Pierre.

Elle regarda durement Françoise.

– C'est pas à dire, ces choses-là, ma fille, dit-elle.

Jamais la vieille femme ne s'était oubliée, elle, à un tel point. On ne se souhaite la fête qu'entre pareils.

– Avec votre respect, monsieur Émile, dit-elle, t'es une libertine, Françoise.

– Je vais le mettre dans un vase, dit Émile.

M^{lle} Eugénie emportait ses pantoufles, ses pauvres pantoufles à retoucher. Émile s'en allait avec son bouquet.

Françoise donna sa pièce à Petit-Pierre.

– Tiens, dit-elle.

Petit-Pierre ouvrait de grands yeux.

– Prends-donc, dit-elle ; moi, je n'en veux point.

– Es-tu niaise ! lui dit sa grand'mère. On ne refuse pas l'argent des maîtres. Pourquoi que tu n'en veux point ?

– Parce que !... dit Françoise.

Petit-Pierre mit la pièce de cinq francs dans sa poche et, de peur de la perdre, y laissa sa main.

XVII

La vieille Honorine s'était remise aux grosses besognes, redevenue femme de journée pour lessives, moissons et vendanges, tout ce qu'on voulait bien lui donner à faire. Mais la paresse l'aurait tuée. Elle trouvait qu'à son âge il est dangereux de s'asseoir, car on peut ne plus se relever. D'ailleurs, durant sa vie de peine, elle n'avait jamais assez gagné pour mettre un sou de côté. Elle ne travaillait pas seulement par habitude et par plaisir, incapable de demeurer à la charge des autres.

Depuis qu'elle avait quitté les Lérin, elle semblait une âme en peine de prospérités disparues. Il lui avait fallu s'éveiller au milieu d'un beau rêve. Le bon Dieu s'était moqué d'elle. Elle trouvait les Lérin justes, mais la malchance bien acharnée. En effet, quelques jours s'étaient à peine écoulés depuis son départ que ses yeux malades allaient mieux. Elle distinguait comme auparavant un navet blanc d'une carotte rouge sans les toucher. Elle n'en voulait à personne, mais, quand le soir Françoise leur racontait par le menu détail sa journée tout entière, elle ne pouvait s'empêcher de lui porter envie. Elle la questionnait sur les mille riens de la cuisine. Elle disait :

– A-t-on remis une oreille à la souprière ?

– Le fourneau fume-t-il toujours ?

– La casserole est-elle rétamée ? de la même façon qu'elle se serait enquis de la santé d'une personne.

Le père Lazare Fré, rentré du bois, écoutait la parlotte des deux femmes. Il s'était tellement courbé qu'il ne voyait plus le ciel que de travers, à l'horizon. La mort

l'attirait par la tête. Bientôt il formerait l'anneau complet. Il croisait en marchant ses deux mains sur ses reins pour faire contrepoids. Il lui faudrait un cercueil rond comme une boîte de conserve, et, quand il mangeait ses "treuffles" – ses pommes de terre –, près de la marmite, sous les jambons fumés et les harengs pendus comme des gendarmes, ses mains lui faisaient l'effet d'arriver tout de suite à sa bouche presque sans se déranger.

Assis par terre, Petit-Pierre, la tête frottée aux jupes de sa sœur, ne perdait pas une de ses paroles. Avec sa gravité habituelle, il s'instruisait à son école, curieux de connaître tout ce qui touchait aux habitudes des Lérin, à leur manière de vivre, surtout à celle de M. Lérin qui l'impressionnait d'une façon spéciale.

Un doigt dans la bouche, il songeait en une rêverie sans fond, un étonnement muet.

– Alors, ça va ? disait la grand'mère.

– Oui, répondait Françoise. Au commencement ça a été dur. Je les trouvais tous un peu drôles, mais je m'y suis faite et je ne voudrais pas les quitter.

– Ah ! disait Honorine.

Elle disait ce « ah ! » tout tristement.

Elle éprouvait encore le besoin d'apprécier sa conduite avec netteté.

– Ici, t'as raison.

– Là, t'as tort.

Et, résistante comme une liane de traînasse, elle se serait fait hacher avant de sacrifier quoi que ce fût à sa justice élémentaire.

Tous les quatre tendaient leurs mains à la grande flamme qui faisait danser sur leurs visages sérieux ses reflets crus. Dans un coin, du ventre de la grande horloge sortait un borborygme régulier.

Souvent Honorine n'y tenait plus. Elle prenait Petit-Pierre par la main et on allait voir Françoise.

– Ne vous dérangez pas, disait-elle ; c'est moi. Je passais par là, je suis entrée.

Elle semblait vouloir s'excuser. Elle s'asseyait par terre sur les briques de la cheminée et suivait du regard les moindres mouvements de Françoise. Elle en avait gros sur le cœur. Sa petite-fille faisait sauter les casseroles avec un sans-gêne et une aisance qu'elle n'était pas éloignée de prendre pour de l'impudence. Françoise s'agitait comme chez elle, sans une maladresse dont la vieille se serait réjouie.

Le poêle brillait comme un poêle neuf. On se serait miré dans le carrelage. Pas la plus petite négligence. Françoise était bien à sa place, et, l'étrangère, c'était sûrement la grand'mère.

– C’est plus fort que moi, disait-elle ; il faut que je m’y mette. Donne-moi le seau, tiens, Françoise, j’vas t’en tirer un. Vois-tu, c’est encore trop lourd pour toi.

Et Françoise donnait le seau, souriante, hochant la tête. Elle comprenait bien. Honorine ne s’en tenait pas là. Elle s’emparait des légumes, des souliers, des culottes crottées et dures comme des plaques de tôle, heureuse, ranimée, avec un cœur !

– Je ne peux pourtant pas me croiser les bras, disait Françoise.

– Laisse donc, laisse donc, bête, répondait Honorine. Repose-toi, t’es déjà pas si forte !

Françoise se mettait à rire et montrait ses bras retroussés, ronds et robustes.

– Oh ! par exemple ! maman, qu’est-ce que tu dis là ?

Honorine changeait de ton :

– Tu peux bien me laisser, puisque ça me fait plaisir !

Sa vieille tête implorait de toutes ses rides.

– Faut bien, puisqu’on ne peut pas faire autrement, disait Françoise, mais jamais on n’a vu pareille chose.

XVIII

Pendant ce temps, Petit-Pierre s’entretenait gravement avec M. Lérin. Seul il avait le talent de le faire causer. Il lui répondait complaisamment, avec des phrases soignées, toute son attention en jeu. Les sujets revenaient sans cesse les mêmes. Petit-Pierre ne s’impatiait pas. Les plaisanteries étaient prévues. Petit-Pierre les trouvait toujours surprenantes. Sans fatigue, il prenait la peine de remettre M. Lérin au courant, de le ramener au point où il l’avait laissé la dernière fois, de le renseigner exactement, avec franchise, sur ses faiblesses et ses bonnes actions, respectueux et modeste.

– La sais-tu, ta croix de Parieu, Petit-Pierre ?

– Des fois je la sais, d’autres fois je la sais pas, Monsieur Lérin.

– Es-tu allé à la messe, hier, Petit-Pierre ?

Petit-Pierre était enfant de chœur. Il avait le droit de prendre M. Lérin pour un farceur. Il répondait :

– J’en manque pas une, Monsieur Lérin.

– As-tu vu le curé, Petit-Pierre ?

C'était un comble. M. Lérin voulait rire. Impassible, Petit-Pierre répondait encore :

– Oui, je l'ai vu, Monsieur Lérin. C'est moi qui lui ai donné son vin blanc.

M. Lérin y prenait goût. Il passait à un autre ordre d'événements.

– Qu'est-ce qu'elle t'a dit, Petit-Pierre ?

Cette fois Petit-Pierre rougissait d'une oreille à l'autre. Il savait de qui voulait parler M. Lérin qui ne manquait jamais l'occasion et obtenait toujours avec cette question très simple un succès complet.

– Oh ! Monsieur Lérin, elle m'a dit rien.

– Je ne te crois pas, Petit-Pierre.

Petit-Pierre se redressait et, le bras levé, protestait, très digne :

– Je m'appelle Blaise si je mens, Monsieur Lérin.

Pour Petit-Pierre, s'appeler Blaise était sans aucun doute la plus grande honte qu'il pouvait imaginer.

M. Lérin ne paraissait pas convaincu. Il remuait la tête de droite et de gauche, incrédule. Les jambes de Petit-Pierre dansaient furieusement. Il battait de ses chaussons les bâtons de sa chaise. Par une brusque attaque, M. Lérin le confondait.

– Je t'ai vu avec elle, Petit-Pierre !

C'était un coup hardiment porté. Petit-Pierre se sentait pris dans une impasse. Jamais il ne se serait permis de démentir M. Lérin, et cependant il était sûr de lui. Une lutte intime commençait. Enfin il recourait à un grand moyen. Il portait son poing au creux de son estomac, puis, le levant en l'air et avec des larmes dans les yeux et un tremblement dans la voix :

– Je le jure, monsieur Lérin.

– Sur quoi, Petit-Pierre, sur quoi ?

Nouvel embarras ! Il baissait sa main, cherchait, la levait de nouveau, et, sincère, ému :

– Sur ma sœur Françoise, Monsieur Lérin.

M. Lérin était vaincu. La conversation tombait. Petit-Pierre avait le temps de se remettre. Des soupçons lui venaient, qu'il accueillait avec timidité. Il se tenait intérieurement des propos. Sous ses cheveux ras, sa petite figure pointée de son prenait une expression de méfiance. Il se grattait le nez du bout du doigt, réfléchi, tout à des suppositions fantaisistes, s'arrêtait enfin à l'une d'elles et pensait :

« Peut-être bien que M. Lérin veut me taquiner ? »

Mais pour rien au monde Petit-Pierre n'aurait osé le dire.

XIX

Cependant le facteur Fabrice se dérangeait. Il n'expédiait plus les affaires avec le même entrain. Il s'attardait à des contemplations vagues. Françoise le préoccupait sérieusement.

À force de la voir tous les matins, alerte et jamais lasse, se hâter dans la grande cuisine, tirer des seaux comme un homme, et jeter son eau de vaisselle par-dessus le mur d'un seul coup d'épaule, il l'estima grandement et se dit :

« Ça serait une femme d'un bon rapport. »

Il n'en fallait pas plus pour troubler Fabrice.

« De plus, se dit-il, elle n'a ni les goûts de « braverie » des autres filles, ni leurs appétits d'ajustement. »

Il se fit des réflexions pour et contre.

« Elle est peut-être un peu jeune et, moi, je suis peut-être bien un peu vieux. »

Fabrice se calomniait. Rasé de frais, il en valait un autre. D'ailleurs il finit par être de cet avis et conclut :

« Tant pis : je vais l'attraper ».

Il amenait toujours son âne avec lui jusqu'à la porte et quelquefois même le faisait entrer dans la cour, quand les embarras de linge tendu ou de bois en train de sécher ne l'empêchaient pas de « tourner ».

Françoise jouait volontiers avec Eusèbe, prenait à pleines mains ses oreilles, douces comme des foulards, les nouait comme une cravate, les mettait horizontales, les rabattait, donnant de la sorte à l'âne des physionomies variées.

Fabrice saisit le moment :

– Françoise ?

– Quoi, Fabrice ?

– Marions-nous.

– Qui ça, nous ?

– Toi, Françoise, et moi, Fabrice.

– Non, Fabrice.

– Tu dis non, Françoise ?

– Je dis non, Fabrice.

Devant cette netteté, la résolution de Fabrice sembla reculer :

– Mais tu ne me demandes pas le temps de réfléchir. On ne dit pas non comme ça ; on attend.

– Non, Fabrice.

– Et pourquoi donc, s’il te plaît, mademoiselle ?

– Parce qu’il ne me plaît pas, Fabrice.

Elle n’avait rien de dur dans sa façon de répondre. Elle lui souriait et flattait l’âne.

– Tu ne veux pas de moi, donc tu en veux un autre, alors ?

– Non, Fabrice.

Elle s’amusait à l’irriter avec ce refus sec et moqueur.

– Alors, prends-moi.

– Non, Fabrice.

L’âne, sous sa caresse, remuait la tête de haut en bas. Fabrice, piqué au fond, plaisanta.

– Tiens, vois Eusèbe : il consent. Dis oui.

– Non, Fabrice.

Elle se mit à rire. Fabrice se fâcha.

– Tu ris, je ne ris pas, moi. Voyons, ne fais pas la bête. Françoise, je te demande si tu veux te marier avec moi ?

– Non, Fabrice.

Fabrice souleva sa casquette de cuir à bande écarlate et se gratta dans les cheveux. Il méditait profondément. Françoise, avec sa façon de raisonner, lui offrait peu de prise. Il regarda Françoise, il regarda l’âne, le prit par la bride, et dit à Françoise, puis à l’âne :

– Ma fine, ce sera pour une autre fois ; viens, Eusèbe.

– Non, dit encore Françoise.

– Non, fit l’âne de la tête.

Il allongeait le cou vers un chardon fleuri, pris de friandise.

Françoise rit plus fort. Fabrice coupa le chardon du pied, le prit délicatement entre ses doigts et tenta un dernier effort.

– C’est pas tout ça, marions-nous.

Il s’était rapproché de Françoise. L’âne s’avançait vers le chardon ; le chardon en fleurs avait l’air, entre les trois, d’un bouquet que Fabrice ne savait à qui offrir.

– C’est non, Fabrice, dit Françoise devenue presque grave.

– Hue ! dit alors Fabrice, et il tendit le chardon à l’âne qui, satisfait, le suivit docilement.

Fabrice ne se découragea pas.

« C’est girie de grimacière », dit-il.

Chaque matin il reprit l’affaire où il l’avait laissée, toujours au même point. Il frappait un petit coup sec sur la manche de Françoise.

– Oui ou non, Françoise ?

– Non, Fabrice, disait Françoise avec une égale complaisance, et elle continuait son ouvrage. Il l’aimait ainsi au pas de course, entre deux commandes de M^{me} Lérin, et lui faisait sa cour le temps de souffler. Il l’admirait au travail, l’appréciait en détail et feignait de chercher une lettre introuvable pour passer une minute de plus à la regarder.

Dans la cour, Eusèbe, abandonné à lui-même, tondait les chardons qui poussaient libres et drus.

Françoise avait répondu « non » sans même se consulter. Elle ne dit rien de l’aventure à sa grand’ mère. Fabrice était un brave homme de l’avis de tous. Il était « à son aise ». Il avait des terres au soleil. Il lui faisait bien de l’honneur. Elle n’avait pas le droit d’être difficile. Elle l’avait accueilli comme une étourdie. Elle s’était moquée d’une offre sérieuse. À quoi pensait-elle donc ?

À quel rêve s’était-elle laissée prendre ? Elle ne l’aimait pas, c’est vrai. Mais est-ce bien là une raison ?

Quand on s’interroge, on n’en finit plus. Elle ne regrettait rien.

XX

Françoise étant de la maison au même titre qu’un meuble, on ne se gênait pas devant elle. Les scènes de ménage s’exécutaient à leur aise, brusques comme des réveils en sursaut, effrayantes, puis, à force de se répéter, banales. D’ailleurs, ces sortes de scènes n’étaient guère qu’à un personnage. M^{me} Lérin en faisait à peu près tous les frais. M^{lle} Eugénie n’y prenait guère part que comme comparse. Ces messieurs formaient une galerie à laquelle Françoise finit par se mêler.

Cela commençait et se terminait toujours de la même façon, avec des phrases prévues, des péripéties immuables.

Désormais insensible à tout le reste, M. Lérin ne s'était réservé que le droit de faire une remarque brève, une observation sèche quand une dépense s'exagérait, quand une facture inespérée, lasse d'attendre, se présentait à la maison avec l'aplomb d'un enfant naturel qui veut se faire reconnaître.

M. Lérin payait et disait :

– Je n'obtiendrai donc jamais que de telles surprises ne se renouvellent pas ?

Cette simple phrase qui avait l'air de ne s'adresser à personne, tombait comme une allumette dans la poudre à crises de M^{me} Lérin. Elle pâlisait et disait à Eugénie :

– Eh, bien, tu crois, toi ?... Eh, bien, tu crois ?

Ses mains s'agitaient nerveusement. Elle ouvrait la bouche comme pour parler ; un râle sortait du fond de sa gorge. Convulsive, elle se sauvait par le corridor dans le jardin, et on l'entendait crier :

– Je vais m'y jeter, je vais m'y jeter.

Eugénie, en larmes, courait derrière elle.

– Allons, bon ! disait Émile.

Ces deux messieurs se levaient et tranquillement allaient voir.

Les cheveux dénoués, M^{me} Lérin avait saisi les barreaux de fer plantés dans la margelle du puits, un puits dont l'eau était si bonne que les plus hardis du village demandaient la permission d'y venir tirer des seaux.

Elle se tordait les poignets et s'écorchait les mains. Le gouffre l'attirait, mais l'instinct de la conservation la retirait. Elle lâchait tout et courait par les allées. Avec un grand calme, ces messieurs la suivaient à distance, tandis qu'Eugénie sanglotait, s'approchait de sa mère et, à travers les coups de pied, les coups d'ongles et de dents, tâchait de recouvrir sa gorge nue en criant :

– Maman ! Oh ! maman !

Parfois, M^{me} Lérin se jetait dans un poirier. Son corsage se dégrafait encore aux branches et ses cheveux s'y mêlaient. Tombée sur les genoux, elle laissait passer les sanglots, le visage battant le tronc du poirier.

Émile la relevait avec précaution. Elle pouvait repartir. Elle parcourait encore quelques allées, toujours suivie de ces messieurs ennuyés, car cela devenait long.

Émile même prenait par le plus court. Il l'attendait au noisetier. Il y avait là un petit banc fort commode qu'il avait monté sur deux souches. C'était le banc des siestes. En été, sous les feuilles denses du noisetier, les pieds au soleil entre une

bande d'oseille et un rang d'œillels, il y passait des moments bien doux. Les pieds du noisetier formaient comme un dossier naturel et flexible, rembourré de mousse et de chaume. Quand un vent léger le prenait sous les épaules et le berçait maternellement, il s'imaginait être dans un hamac.

Cependant M^{me} Lérin avait fait le tour du jardin. Elle avait failli s'arrêter dans le bois vert des asperges, pareil à une petite forêt d'arbres de Noël, avec ses milliers de graines rouges, bonnes à cueillir comme des bonbons mûrs. Mais elle se décidait pour le banc. Émile en était sûr. M. Lérin, les mains derrière le dos, assistait au spectacle, plein de pitié à cause des enfants. Eugénie, en larmes, était navrante à voir. M^{me} Lérin déchirait son mouchoir avec ses dents. Un peu d'écume blanche moussait au coin de ses lèvres. On eût dit une folle. Les fentes du banc lui tiraient ses cheveux gris.

Parfois, suffoquant moins, elle pouvait crier :

– Tu voudrais bien me voir mourir !

Ou :

– Tu me plongerais ton canif dans le cœur !

La jeune fille lui mouillait les tempes et disait :

– Finis donc ; sois donc raisonnable ! Tu nous fais bien souffrir.

Quand la crise devenait trop forte, prudemment, Émile, sans émotion, lui dénouait les bras et les doigts, car elle s'entraît les ongles dans la chair.

M^{me} Lérin délirait. Elle se croyait dans son lit. Elle disait d'une voix enfantine :

– Je veux aller dans la rue ; emportez-moi dans la rue.

C'était la fin. Il fallait bien se calmer. M. Lérin tournait le dos et s'éloignait de quelques pas. Ses sourcils se rapprochaient à se toucher et lui donnaient un air assombri.

Il murmurait entre ses dents :

– Misère de misère !

Malgré sa grande force il se laissait toujours impressionner. Seul, Émile demeurait endurci. Toutefois il ne trouvait pas ces bêtises bien amusantes.

M^{me} Lérin, brisée, les yeux fermés, semblait dormir. Ses dents claquaient encore un peu.

Émile s'en allait comme quelqu'un qui n'a plus rien à faire, pensait à autre chose.

Eugénie relevait sa mère qui sanglotait à petit bruit.

Tous rentraient à la maison.

Françoise était blanche comme une noyée. Elle ne croyait pas qu'on pût s'habituer à des scènes aussi lamentables. La maison qu'elle avait prise pour un couvent se changeait donc en un enfer à ses heures ? Comme si une trouée se fût élargie devant son esprit, elle apercevait derrière les apparences une sorte de vérité qui l'effrayait.

À la quatrième crise, elle se dit :

– J'exagérais.

Bientôt M. Lérin ne se dérangea plus. Émile et Eugénie étaient seuls de corvée. Françoise finit par ne plus y prendre garde. Seulement l'affection qu'elle portait à ces messieurs s'en accrut. Elle prit la froideur d'Émile pour de la douleur contenue et le trouva bien à plaindre.

Peu à peu, à son insu, une chaîne délicate se déroulait autour d'elle, lentement forgée, anneau par anneau, qui sonnait déjà, douce comme une bonne chanson.

XXI

Moins dramatiques étaient les crises de M^{lle} Eugénie. D'abord, on les prévoyait. Elles étaient périodiques et peu dangereuses. Ensuite, c'étaient des crises sans paroles, toutes en gestes, des crises comme pourrait en avoir une Pierrette en rupture de Pierrot.

Enfin, elles duraient peu.

À table, entre deux plats, à l'improviste et sans préparation aucune, Mlle Eugénie se renversait sur sa chaise, ouvrait la bouche, sa bouche si petite qu'à sa première communion on avait été obligé de faire pour elle une hostie d'une rondeur spéciale, aspirait violemment l'air, les veines du cou gonflées comme si elle eût joué du cor, voyait tout noir avec ses yeux tout blancs et agitait ses deux bras de manière à donner l'illusion d'un moulin à vent ou d'un télégraphe militaire.

Françoise se précipitait, terrifiée.

– Laissez-la, disait M^{me} Lérin.

M. Lérin continuait de manger. Émile poussait au milieu de la table le couvert de M^{lle} Eugénie. Elle ne pouvait donc ni se couper au tranchant du couteau, ni se piquer aux pointes de sa fourchette. Ainsi garantie contre elle-même, elle n'avait qu'à se livrer à son innocent exercice.

Bientôt elle pressait sa délicate poitrine en ses deux mains. Comme ses doigts étaient maigres et longs, Émile disait :

– Tu serres tes araignées sur ton cœur, il y a du bon !

Émile s'était appris deux ou trois mots d'esprit du même genre, qu'il offrait, au petit bonheur, à peu près à propos, en ses rares heures de veine.

Eugénie avait entendu et souriait. Ses yeux rebleuissaient. Ses narines se resserraient comme un papillon – un gros papillon, car le nez de M^{lle} Eugénie était un peu fort, – replie ses deux ailes et se pose, et sa bouche se fermait lentement comme après une communion. Ses bras cessaient de faire la roue, au bout de leur course ; son teint n'avait guère changé : il demeurait pâle, avant, pendant et après l'attaque.

M^{lle} Eugénie n'aurait pas été fière d'une bonne mine. Pour elle, le mérite de la femme se composait de distinctions un peu enfantines. Elle ne mangeait pas de soupe, à moins que ce ne fût une soupe maigre, blanche, toute en crème. Candide, elle n'aurait jamais touché à un potage gras, indélicat et lourd.

– C'est fini. Allons, tant mieux !

C'était bien fini. M^{lle} Eugénie reprenait son os de poulet qu'elle suçait du bout des lèvres, en pigeonnant, les doigts levés et écartés, bien détachés selon les règles autrefois indiquées par sœur Désirée, aujourd'hui défunte, et enterrée probablement.

Sa crise avait servi d'entr'acte entre deux silences, presque de divertissement.

Françoise attendait, espérait qu'on allait lui demander quelque chose, un verre d'eau, des sels ou des compresses de vinaigre, pour frotter les poignets de Mademoiselle, ce qui est très bon quand on tombe du haut-mal.

– Puisque on vous dit que c'est fini, Françoise ! lui disait M^{me} Lérin. Ne bâillez donc pas comme ça devant le monde !

Françoise retournait à ses affaires, docilement, mais sans pouvoir s'empêcher de regarder encore une fois Mademoiselle qui mangeait avec tranquillité.

– Quels drôles de corps que ces gens-là !

XXII

Tous les dimanches, le soir, quatre jeunes gens se donnaient rendez-vous chez la mère Suzanne : Émile, le fils du fermier, le fils du meunier, le fils du maire. À eux quatre ils formaient une aristocratie, après celle du château, bien entendu. Mais le château était le plus souvent inhabité. Les quatre jeunes gens régnaient par intérim. Étant le plus âgé et, de plus, parisien, quelquefois Émile exerçait une sorte de suprématie, nullement tyrannique d'ailleurs. Il restait indolent jusque dans son empire.

Tous les quatre avaient fait leurs études, Émile, parce qu'on l'y avait forcé, Ludovic, le fils du fermier, parce qu'il était riche, Étienne, le fils du maire, parce que mairie oblige, et Félix, le fils du meunier, pour imiter les autres.

Réunis, il jouaient à la manille d'une façon serrée. Émile, pâle, était maigre. Félix, riche en teint, était gros. Ludovic, frisé comme un chou-fleur, était petit et maigre. Étienne, le bel homme de l'assemblée, était gros, et grand, et cambré comme un homme qui joue à volonté avec la griffe d'une commune. D'un naturel peu querelleur, ils s'entendaient comme des vieillards et formaient un ensemble rarement troublé, complétés les uns par les autres, comme les quatre pieds d'un meuble.

Il eût fallu un fait surprenant pour que l'un d'eux manquât à la réunion : une mort, la roue du moulin cassée, cent moutons frappés de coqueluche, une révolte au Conseil municipal, des choses impossibles. Cependant, tout peut arriver.

En cas d'absence de l'un d'eux, d'un commun accord les trois autres se levaient et, après un tour mélancolique sur le pont, se quittaient désespérés.

La mère Suzanne les soignait comme une maladie. Elle avait un cœur excellent. Autrefois, à chacun de ses départs pour Paris, Émile faisait grandement ses adieux aux trois amis, chez la vieille aubergiste. Les brûlots flambaient comme des soleils. La mère Suzanne les arrosait elle-même, lentement, un peu émue. Émile à peine sorti, elle courait après lui.

– J'suis-t-y désolée, j'suis-t-y désolée, mon pauvre monsieur Émile ! Dire que j'ai pas pensé de vous offrir quelque chose ! J'avais mis mes prunes de côté toute la semaine. Je me disais : J'vas lui offrir quelque chose, et voilà-t-y pas que j'ai oublié !

– Ça sera pour une autre fois, répondait Émile.

C'était toujours pour une autre fois.

XXIII

À sa qualité de brave femme, la mère Suzanne joignait une grande indépendance de caractère. En plein été, quand les punaises pullulaient que c'en était une désolation, la mère Suzanne tirait son lit dehors et couchait dans la rue. Oui, dans la rue. Tout le village venait la voir. Elle recevait les visites, sans gêne. À la fin, agacée, elle se tournait sur le ventre et ronflait comme chez elle.

Elle poussait la générosité jusqu'à ne rien garder pour elle.

Deux fois par jour, aux mêmes heures, on la voyait errer avec une chaise, sur la route, par le village, hésitante. Quand elle avait trouvé un bon endroit avec un peu d'ombre, elle s'asseyait et tricotait d'un air innocent, très occupée cinq bonnes

minutes. On ne s'expliquait son intention qu'après, quand elle se levait et emportait sa chaise, qui était une chaise percée.

– Moi, je n'ai pas de champ à fumer, disait-elle ; comme ça ne me servirait pas, je le distribue entre les voisins, également, pour ne pas faire de jaloux.

En outre, c'était une femme de progrès.

Quand elle prit son auberge, elle acheta un billard, sans lésiner, un billard qui n'avait pas de taches d'huile, avec trois billes, dont une rouge, et une demi-douzaine de belles queues.

Un joueur expérimenté lui dit un jour :

– Mère Suzanne, du blanc.

– Du blanc ?

– Oui.

– Pour quoi faire ?

– Pour la graisser, tiens.

– J'en ai pas, dit la mère Suzanne.

Le joueur expérimenté regarda le plafond, le plâtre neuf, et y enfonça sa queue en la tournant comme une vrille. C'était excellent. En un mois le plafond fut criblé de petits trous ; mais la mère Suzanne n'acheta pas pour un sou de blanc.

Puis elle se mit à détester son billard comme un concurrent. On restait là des heures sans rien prendre ; elle cloua des planches sur le tapis, ce qui lui donna une table superbe, une table d'honneur pour ces messieurs. Avec les queues elle fit des manches à balai, et avec les billes un dessus de cheminée. Mais elle laissa sur sa porte les trois billes peintes et les trois queues enguirlandées d'une faveur lie-de-vin. On s'y laissait prendre quelquefois. Les jours de bal, le billard rendait un véritable service. On le transportait dans la grange et les musiciens montaient dessus.

Une autre chose que la mère Suzanne comprenait à rebours, c'était l'accroissement de sa clientèle par la corruption. Ses servantes étaient toujours hideuses !

– Je les veux plus laides que moi, disait-elle.

Elle reconnaissait elle-même l'extravagance de sa fantaisie, mais, grâce à Dieu, elle en trouvait encore et sans faire la plus petite concession.

– Ça amuse ces messieurs, disait-elle, et ils ne vont pas jusqu'au bout. J'évite des ennuis, et puis je peux mettre la fille à la porte sans que ça les fâche.

En somme, la mère Suzanne menait son auberge comme une barque.

Elle avait une voix telle qu'elle renonça à élever des pigeons. Ils s'enfuyaient

tous quand elle les appelait pour leur donner à « goûter ».

Ses affaires allaient leur petit train.

Toutes les gouttes se prenaient chez elle, d'abord parce qu'elle était seule à en servir, ensuite, parce que, trinquant avec chacun, et fine connaisseuse en l'article, elle n'aurait pas mis un verre d'eau dans un fût d'eau-de-vie.

XXIV

Les quatre messieurs en étaient à leur troisième manille, au coup de feu, à la belle. Ils ne buvaient pas, acharnés, collant, pour cacher leur jeu, leurs cartes sur leur cœur comme des maîtresses, avec des confidences discrètes de partenaire à partenaire, des réticences et des aveux qui regrettent.

Une pile de verres dans ses bras croisés, la mère Suzanne les regardait. Elle ne comprenait pas, mais elle prenait un vif intérêt à l'intérêt de ces messieurs.

Félix, mouillant ses doigts comme des pinceaux, avait posé son cigare sur la table. C'était là le signe d'une grande attention. En général Félix s'obstinait à fumer, et, comme cela lui faisait mal, il choisissait énergiquement les plus gros cigares, des colosses de cigares. Émile ne fumait, pas à cause de sa bronchite périodique. Étienne fumait la pipe carrément, et Ludovic prisait en-dessous.

– L'êtes-vous, dit tout à coup Émile, l'êtes-vous, roulés ?

Étienne riait de bon cœur. Félix et Ludovic allumèrent les brûlots, visiblement dépités. Autour d'eux des paysans, qui avaient suivi la partie, les jambes croisées, adossés aux tables, leurs verres vides, leurs courtes pipes éteintes, adressaient leurs compliments.

– Tapé, ça !

Ils poussèrent des exclamations diverses. Il y eut une détente. La première ardeur se calmait. Les jambes s'allongeaient sous les tables comme après une grande fatigue. Les dos se renversaient.

Dans la cuisine, un grand feu de fagots tressait sous la marmite pleine d'eau une belle corbeille rouge et des flammes montaient jusqu'au bord, comme de souples lianes lancées par les doigts de quelque invisible vannier.

La nouvelle servante de l'auberge, Phémie, frappait les carreaux usés de son pas de bancale, vilaine comme un diable de vitrail, quand elle passait dans la lueur du foyer.

– Vous avez dû aller loin pour la trouver, celle-là ! dit Émile à la mère Suzanne.

Mollement il reprenait les cartes.

– Cette fois, je crois que j’ai eu de la chance, dit la mère Suzanne.

Ludovic s’agita sous sa chevelure bouclée, fourrée, impénétrable, et dit à Émile en fixant sur lui des regards moqueurs :

– T’aimerais mieux Françoise, hein ?

Émile, surpris, avala un morceau de sucre de travers, toussa, se remit et, d’un ton calme, très fort :

– Ah ! par exemple ! En voilà une qui m’est égale ! Elle m’embête !

– Oh ! oh ! fit Ludovic.

Il feignait d’être au courant de bien des choses, mais en réalité il ne savait rien du tout. C’était une manière de taquiner. Il amenait toujours le premier la conversation sur ce sujet.

– T’as beau, avec ta perruque, te secouer comme un palmier : c’est ainsi, dit Émile.

– Je dis ça pour rire, fit Ludovic.

Tout de suite on parla femmes. Félix surtout s’anima. Sa mère, comme la vieille Suzanne, prenait toujours des servantes impossibles. D’ailleurs son père ne plaisantait pas et, sans déférence pour sa forte barbe poussée drue, le traitait encore comme un gamin. De là des révoltes. Quand ce n’aurait été que pour la forme, Félix prétendait avoir le droit de courir après les filles. Il enjambait les murs, se sauvait au milieu de la nuit, allait n’importe où, pour faire croire à des aventures. Sa mère le ramenait à coups de parapluie. Son père, homme à principes, qui avait failli une fois parler à Gambetta, se déclarait pour les mesures radicales. Une nuit, il attendit Félix avec son revolver. Il lâcha le coup, mais en même temps poussa un cri de douleur. La balle lui avait traversé le bras gauche. Sa maladresse l’apaisa. Félix put courir comme un poulain, sans guide.

– Mais, dit-il, du moment qu’on me laisse tranquille, je n’ai plus de plaisir. Autant rester dans son lit. Car, entre nous, vous savez, c’était une farce. Non, ma parole, rien, pas ça !

Et il fit le geste expressif qui consiste à s’efforcer de casser son ongle sur sa dent ou sa dent avec son ongle.

Tout son corps en boule gardait une placidité béate.

Ludovic, ses petits yeux dans sa chevelure pommée, donna un grand coup de poing sur la table et dit :

– Ah ! vous ne penseriez pas aux femmes, si vous étiez comme moi obligés de vous lever à trois heures du matin, de courir aux charrues, de veiller sur les

domestiques, de faire huit lieues tous les jours dans le labouré, dans les mottes, la boue, la terre rouge, de manger sur le pouce et de crier, de jurer, de vous fâcher violet, de rentrer éreinté, crotté comme la vieille route, en eau, suant comme le « boudard ». Alors, on mange sa soupe, on se couche, on dort, on n'a pas le temps...

– Il ne faut pas longtemps, dit Étienne flegmatique.

Le fils du maire parlait peu, mais paraissait en savoir long.

Il ajouta :

– Va toujours ! Ta servante n'en est pas moins jolie.

– Ah ! tu trouves ? dit Ludovic. Vrai, je n'avais jamais remarqué. Je préfère la tienne.

Il se leva, donna, par-dessus la table, sur le torse d'Étienne une tape dont le contre-coup le fit asseoir, et dit :

– Car, moi, mon vieux, je suis comme le coucou : je fais mon nid chez les autres.

– J'aimerais mieux chez moi, dit Félix.

– Moi, où ça se trouve, dit Étienne.

Il ne disait rien de sa servante, ni en mal ni en bien.

« Silence louche », pensaient les autres.

– Moi, nulle part, dit Émile.

– Oh ! oh ! fit encore Ludovic.

XXV

Ils causaient ainsi de leurs petites affaires à leur aise.

Les paysans les écoutaient parler, se dandinaient, trouvaient ces propos fameux, riaient avec eux, ensemble partaient comme un seul homme ou, la bouche ouverte, avec des clins d'yeux de côté et d'autre, recueillis, attentifs, se préparaient pour une nouvelle explosion. La mère Suzanne s'appuyait à son armoire, les deux mains dans les poches de son tablier, le visage semé de petites taches de son Dans la cuisine, Phémie essuyait les verres, penchée du côté de la salle et, par instants, elle cessait tout mouvement, aux principaux passages.

– Il n'y a que l'enfant qui me gênerait, moi, dit Étienne, décidément le don Juan de la bande.

Il n'y eut qu'un cri.

– Ça, c’est un détail, dirent les trois autres. Ce n’est jamais la faute des hommes, ces accidents-là.

– Tant pis pour elle ! fredonna Félix qui savait des chansons de Paris.

Les paysans approuvèrent. Ils étaient complètement de cet avis, et ce côté grave de la question fut réglé, nettement, comme le reste, avec une grande sagesse. Il ne vint pas à l’idée de ces messieurs que, leurs servantes, c’étaient les filles des hommes qui écoutaient là, qui buvaient comme eux, riaient comme eux, pensaient comme eux. De leur côté, les paysans ne songeaient pas à faire observer que c’était peut-être aller un peu loin. Non : tous se comprenaient, s’entendaient fraternellement. Ces messieurs, les coudes sur la table, se confessaient à cœur ouvert. Ils montraient leurs petites théories, toutes nues comme de petits saint Jean, à l’indulgence de la société des gens honnêtes, et personne ne leur fit remarquer qu’elles avaient besoin de passer au lavage.

Cette manière de voir tenait aux mœurs, comme une traînasse à la terre, par mille nœuds. Des mots d’indignation eussent produit l’effet d’un grésil imperceptible tout de suite fondu. À chaque détail de ce genre, et une mémoire d’homme en comptait toujours quelques-uns, Titly appelait la fille : garce, et absolvait le fils « un tel ». Tout le village aurait pu se révolter, se fâcher pour de bon, sauter sur ses fourches, éventrer le Monsieur, donner une leçon, « mais on n’est jamais bien sûr ».

– Et puis, c’est si naturel de la part d’un jeune homme qui est bien mis, convenable de sa personne !

D’ailleurs le malheur du voisin importe peu. On est content de l’avoir évité, et encore, selon quelques-uns :

- Il y a des malheurs qui rapportent.
- Faire du bruit ne remet rien en place.
- Le vin est tiré, il faut le boire.
- Quand on se conduit méchamment, à quoi ça sert ?
- On se tourmente, c’est qu’on est bête.

Cependant Ludovic, jeune homme logique, retournait la question sur toutes ses faces, allait au bout des conséquences, prévoyait l’imprévu, mettait les choses au pis et concluait :

– D’abord, on n’avoue jamais, dit-il.

Un point restait à fixer. Les quatre visages se rapprochèrent. Les paysans se mirent de profil pour que l’oreille ne perdît rien. La mère Suzanne tendit le cou et Phémie, hardiment, entra dans la salle avec un verre et un torchon.

Ce fut encore Ludovic qui, les cheveux ébouriffés, les mèches croulantes, la tête

comme disparue dans un bonnet à poil, résolut le problème avec fermeté, sûr de lui et de l'assentiment de tous :

– L'enfant, si la fille sait s'arranger, elle le supprime. Ni vu, ni connu, je t'embrouille. On me dira : « Mais les gendarmes ? » Les gendarmes ! vous me faites rire. Les bottes des gendarmes en ont d'autres à fouetter. Il y a bien les dénonciations, mais ça ne se fait pas comme ça, une dénonciation !

– Parfaitement, dit Félix.

– Voilà parler, dirent les paysans.

– Émile dit :

– C'est juste.

Il tirait sa fine moustache qui se recroquevillait comme un copeau.

Étienne fit un signe de la tête, on n'a jamais su dans quel sens.

C'était fini. Chacun était satisfait.

– Voilà dix heures, dit la mère Suzanne.

Les paysans sortirent en lançant à ces messieurs un bonsoir clair et franc, comme des gens qui n'ont pas perdu leur soirée.

Dans la cuisine la belle corbeille de feu s'affaissait sur elle-même, la plupart de ses tiges brisées, quelques-unes émiettées, en poudre.

Quand ces messieurs passèrent devant Phémie, Félix lui dit :

– Avec toi, au moins, il n'y a pas de crainte à avoir.

La servante rit fortement.

Dehors, ils se firent les uns aux autres un bout de conduite. Cela prolongeait d'autant la bonne journée. Ils s'arrêtaient un moment sur le pont. Les dernières lumières du moulin s'éteignaient une à une, semblaient tomber dans l'eau. Par les fentes des pelles, des filets d'eau jaillissaient comme des feux follets blancs. La rivière passait sous eux avec un grand bruit doux pour s'enfoncer sous les arbres et réapparaître çà et là en petits lacs brillants, laissant derrière elle une grande fraîcheur qui montait de son lit, parfumée et pénétrante.

Ludovic toucha le coude d'Émile.

– Te ne me feras pas croire qu'elle t'assomme.

– Qui ? dit Émile.

– Françoise.

– Ah ! ça, es-tu fou ? Qu'est-ce qui te prend ?

Mais Ludovic, en veine, infernal, étendit sa main sur la rivière :

– Tiens, voilà qui serait bon pour un enfant qui serait de trop !

Émile haussa les épaules et le quitta, bien tranquille.

XXVI

Émile, couché sur le dos, dans des flots de foin qui l'entêtent, attend la sieste. Ses paupières glissent sur ses yeux et remontent lentes et lourdes, comme des portes d'écluse. Il va s'endormir ; mais là-haut d'innombrables toiles d'araignées l'occupent encore.

Parfois, il les voit si peu qu'elles se brouillent et se fondent en une seule tente très fine sans pli et sans déchirure. De nouveau il fait un violent effort, comme s'il voulait enfoncer une porte d'un coup d'épaule, ouvre une fois de plus ses yeux, soulève le pesant grillage de ses cils et distingue les toiles en détail.

Elles s'accrochent aux poutres, se collent aux tuiles, longent une latte et se creusent sous le poids de petites boules blanches qui sont des nids, bombent, se vallonent comme un drap agité par des blanchisseuses.

L'une laisse pendre sa corne comme une poche perd son mouchoir ; l'autre encercle dans ses dessins concentriques un oblique rayon de soleil.

D'autres, lamentables, semblent des débris de papier décollé par l'humidité dans une chambre vide.

Quand Émile cligne les yeux, il lui paraît que toutes entrent en mouvement, se poursuivent et courent en rangs serrés comme une armée de petits nuages blancs sous la poussée d'un courant d'air. Puis elles s'immobilisent sous la fixité du regard. Soudain une araignée solitaire glisse sur son filet, défiante, l'allure inquiète, le ventre rond et plein comme une filature, ses huit yeux en éveil, vers un moucheron qui se débat et bourdonne, englué.

Survient un drame brusque et terrible. Une hirondelle entre, fuse, enlève la toile et l'araignée et sort, d'un trait.

Cela fait comme une trouée dans une tenture.

Dans sa lutte contre le sommeil Émile faiblit, il perd ses forces. Il se cramponne aux pointes blanches que le soleil enfonce dans les tuiles, aux arêtes des poutres, en robe de gaze.

C'est la fin. Ses paupières battent leur plein, et, dans la chaleur du foin piquant, la tête lourde, l'estomac en travail, tout le corps amolli comme dans un bain, Émile,

agité par des commencements, en son cerveau, des ébauches d'images troublantes, n'aperçoit plus, tout en haut, que des taches grises, vaguement remuantes et rondes comme des hymens à percer, et s'endort, le feu aux joues, la bouche ouverte et, par accès, sifflante.

XXVII

– Poule, poule !

Françoise levait les bras en l'air et criait :

– Poule, poule ! toute rouge et courant dans le jardin.

La poule, couchée dans le carré des petits pois, ne se décidait pas encore à se déranger. Elle tournait sa tête et ses yeux ronds, entre deux résolutions, à son aise sur la terre chaude qui s'était creusée sous elle, inquiète toutefois de ce qui pouvait arriver.

Précisément, il arriva une pierre.

Elle se leva en chantant bruyamment, d'un coup d'ailes sauta sur le mur et fit face à Françoise, la tête agitée au bout de son cou, les pattes remuantes dans un équilibre instable.

Si Françoise avait fait mine de s'en aller, entêtée, la poule serait revenue au même endroit. Mais Françoise criait encore :

– Poule, poule ! et secouait sa jupe avec bruit tandis que ses lèvres tentaient un sifflement aigu.

La poule resta sur le mur et attendit.

Le carré de petits pois la séparait de son ennemie. Françoise ne recommençait plus le jeu de pierres, de peur d'estropier la poule qui était une poule de M^{me} Lérin. D'un autre côté, ses essais d'épouvantement devenaient grotesques. On n'effraie pas une poule en se démenant avec furie à de telles distances ; elle la prenait par trop pour une poule.

La situation semblait sans issue. Toutes les deux en étaient arrivées à ce point d'indécision où les événements font l'effet d'être suspendus.

La poule, tranquille, avait fini par se taire et à coups de bec secouait ses plumes grises de poussière.

Françoise criait toujours :

– Poule ! Poule ! mais sans entraînement, sans vigueur. On sentait qu'elle avait

elle-même conscience du résultat piteux. Sa gorge s'enrouait comme une gorge qui n'en peut plus.

En pleine sécurité, la poule, par bravade, se coucha sur le mur, les pattes accrochées à des angles de pierres, douillettement calée, les yeux mi-clos ; sa queue faisait son possible pour imiter un panache.

Aussitôt Françoise doubla le carré des petits pois et prit l'allée de la barrière. D'un bond la poule fut dans la rue.

Tout semblait terminé. La rue appartient aux poules. Passé le mur, elle rentrait dans ses droits, et rien de ce qui la concernait n'importait à Françoise.

Mais celle-ci ouvrit la barrière et fit claquer son torchon comme un fouet, tout en feu, les joues pareilles à des pommes reinettes après un coup de soleil. La colère l'égarait, peut-être aussi le plaisir de la course. Elle se précipita sur la poule. Celle-ci comprit le danger, longea la maison, dandinante, et entra dans la grande cour, en donnant aux herbes, çà et là, un coup de bec, quand elle avait le temps. Françoise la suivit. Son torchon tournoyait sur sa tête. Elle frémissait, en sueur. Un moment, la poule se vit perdue. Elle s'était imprudemment logée dans un angle du mur, près de la grange, et déjà Françoise, le bas de sa jupe écarté, barrait le passage.

Heureusement, elle s'arrêta, essoufflée. Elle voulait graduer la correction et se donner tout d'abord le bonheur de sentir la poule prise, de la couvrir du regard, de la laisser libre un instant, puisqu'elle ne pouvait plus se sauver, de jouer sensuellement avec sa vengeance. Elle arrêta son torchon dans son vol et, sournoise, fit un nœud à l'une des cornes.

La poule n'hésita plus. Éperdue, d'un violent coup d'ailes, elle s'enleva de terre, lui passa sur la tête, lui donna un coup de patte et se trouva perchée sur un bâton de l'échelle qui montait au « foineau », puis, les ailes ouvertes en balancier, elle la gravit, sans se presser, échelon par échelon, comme un escalier à pente douce et disparut dans le foineau.

Françoise demeura stupéfaite et, le temps de se reconnaître, grimpa à l'échelle derrière la poule.

Au dernier échelon elle s'arrêta.

Le foineau était plein d'ombre. Le foin y était entassé en galettes serrées. Des bouffées odorantes lui vinrent au visage. Elle était lasse. Sa gorge soulevait son caraco pris dans son tablier. Çà et là, de petites taches humides perçaient l'étoffe légère, aux entournures. L'air chargé et grisant l'effleurait de ses caresses intermittentes.

– Tant pis, j'entre un moment, dit-elle. D'ailleurs, il y a peut-être des œufs. S'il y avait des œufs ?

Elle réfléchit :

– Dame, puisque les poules y vont, il y a des œufs, c’est sûr.

XXVIII

Le foineau était divisé en deux parties, séparées l’une de l’autre par deux fortes poutres entre-croisées. Le foin bourrait complètement la partie du fond et, pressé contre les poutres, s’y appuyant de toutes ses bottes, dégringolait dans la première partie en escaliers irréguliers, jusqu’à l’ouverture.

La poule s’était logée juste à l’entre-croisement des poutres, dans un nid de foin, fait comme exprès pour elle, où certes on était encore mieux que parmi les petits pois. Le cou tortillé en tous sens, elle se moquait de Françoise, en vérité. Il aurait fallu, pour l’atteindre, affronter des périls, enfoncer dans des trous, risquer des enjambées, se donner bien du mal, et encore !

Ainsi pensait la poule. Ce fut sans la moindre appréhension qu’elle vit Françoise tenter l’assaut. Le début fut heureux. Françoise montait comme sur des marches. Elle avait mis son torchon sous son bras et, du bout du pied, tâtait les couches de foin et pressentait les gouffres. Elle arriva jusqu’au quart de la hauteur des poutres, sans osciller. Prudente, elle s’arrêta et se consulta sur la fin de l’ascension. La poule ne semblait pas du tout inquiète. La tête moins agitée, elle retirait à Françoise son attention et son intérêt, comme une poule dont l’opinion est faite.

Françoise, habile, prit son torchon par un bout et d’en bas imagina de la corriger. Elle calculait mal la distance. Le nœud passa près du bec, mais c’était tout ce que le torchon pouvait donner de longueur. La poule ne remua même pas. Le nœud retomba sur la tête de Françoise, inutile. Hardie, elle recommença l’escalade en lançant des injures à la poule. Celle-ci demeura dédaigneuse et sa tête s’immobilisa.

– Attends ! attends ! J’vas t’apprendre, moi !

Apprendre quoi ? Comment ! Elle s’obstinait ? Mal lui en prit. Son pied se posa sur quelque chose de dur et de glissant. C’était le manche d’une fourche enfouie dans le foin jusqu’aux dents. Françoise tomba sur le dos, les bras battant l’air, dans un creux. Elle sentit toute sa colère se dissoudre comme un fondant et, fixée par la poule sérieuse, partit d’un rire prolongé.

XXIX

C'était doux comme un lit de plumes. On peut même dire que c'était plus doux. Le foin se mit à la chatouiller de toutes ses pointes. Il jouait avec elle, la cernant avec souplesse, guetteur, à l'affût, prompt à surprendre un bout de peau qui se découvre, un coin de chair qui se dénonce, une oreille qui montre la tête. Elle se retournait d'une joue sur l'autre ; le foin dardait sur les deux joues. Fermait-elle les doigts, elle avait une pelote dans chaque main. Au moindre remuement des mollets, ses bas s'emplissaient d'aiguilles à tricoter.

Ce foin la ferait mourir de rire.

Dieu, qu'on était bien !

Elle fermait les yeux. Le rire se calmait par petites ondes. Elle les ouvrait, apercevait la poule toujours grave, absorbée, et repartait de nouveau, impuissante à se contenir, avec des tressaillements, des sauts multiples, un frémissement par tout le corps, convulsive, sur les mille pointes du foin, à la fin maladive.

– Poule, oh ! poule ! oh ! la mâtine !

Elle prenait une douche de foin. Elle enfonçait comme quelqu'un qui va se noyer. À chaque effort elle se couvrait davantage. Du haut du foineau, par-dessus les poutres, descendait à elle une cascade d'herbes sèches. Une vague lui tombait sur un bras, une autre sur le front. Une troisième lui sautait au cou. On eut dit que le foineau se changeait subitement en une sorte d'étang onduleux. Elle n'apercevait plus que de temps en temps et par des éclaircies la poule immobile sur son nid. Une poignée de foin lui tomba sur les yeux, qu'elle écarta de la main. Une autre la suivit, dix autres, régulièrement. Elle riait encore, mais malgré elle étonnée.

Brusquement elle s'arrêta, le hoquet cassé net.

XXX

Émile était agenouillé près d'elle et avec la fourche faisait tomber sur elle un flot continu de foin.

– Comment, c'est vous, Monsieur Émile ? c'était vous ?

Elle était stupéfaite de le trouver là, contre elle, sans qu'elle eût soupçonné sa venue, monté du foin ou tombé des tuiles, par enchantement. Mais elle l'était plus encore de le voir folâtre. Il souriait d'un air embarrassé, les yeux brillants, en mâchant un fétu entre ses dents. Il continuait de lui faire comme un drap de foin sur la poitrine et sur les jambes.

– C'est la poule, dit Françoise, mais je m'en vais. Monsieur Émile, je suis tombée, c'est bête, mais c'est la poule !

Elle fit un effort pour se relever.

– Allons bon, voilà que je ne peux plus, maintenant. Non, je ne peux plus. Tenez, voyez, je ne peux plus.

Elle se mit à rire de bon cœur, les bras tendus.

– Jamais je ne pourrai.

Émile ne riait pas ; il avait cessé le jeu du foin, et, sa fourche en l'air, la regardait, plus pâle encore que d'ordinaire.

– Non, j'y resterai. Il faut que vous m'aidiez. Aidez-moi, Monsieur Émile.

Il jeta sa fourche en haut du foineau et lui prit les deux mains. Elles étaient moites, grasses et douces. Il se roidit le corps en arrière, les genoux arc-boutés, souleva Françoise. Mais il dut lâcher tout. On s'y était mal pris. Françoise retomba dans le trou. Elle s'amusait beaucoup et n'avait jamais tant ri de la sorte.

– À une autre ! dit-elle.

De nouveau elle lui tendit ses deux bras. Il les reprit longuement. Il lui écartait les doigts pour bien y accrocher les siens, tentait un essai par les poignets, mais cela glissait trop, revenait aux doigts, après un rien d'arrêt à la paume.

– Une, deux, dit Françoise, vous y êtes ?

Émile y mit tant de bonne volonté qu'il tomba sur elle, l'étreignit et l'embrassa avec violence, sur les yeux, sur les lèvres, dans les cheveux, sans compter, très vite, pressé comme un poltron qui devient brave.

Françoise se débattait, étouffée, et pouvait à peine articuler :

– Oh ! Monsieur Émile, Monsieur Émile !

Elle pleurait, sans force, soumise, aimante.

Du haut du foineau où Émile l'avait lancée, la fourche prit son élan, se précipita, ses trois dents aiguës en avant, heurta Émile à la jambe. Il ne put retenir une plainte et d'un revers de main la rejeta au plus haut du foin. Elle revint, mais plus lentement, hésitante, au moyen d'une glissade douce, arrêtée à une bosse, reprise par une pente, tortueuse, sournoise, les dents toujours ouvertes et polies, et arriva sans bruit, inattendue, surprenante.

Cette fois, ce fut Françoise qui cria, meurtrie dans toute sa chair.

Émile, importuné, repoussa la fourche avec tant de force qu'elle mordit le foin de ses trois dents, toute droite, comme une bête rageuse, et se tint tranquille.

XXXI

La poule demeurait indifférente, tout entière à son œuvre.

Ils ne se parlaient pas, ne se disaient aucune tendresse. Françoise ne savait pas et Émile ne pouvait pas.

Étroitement mêlés, ils restaient étrangers l'un à l'autre. Se bornant à la caresse, ils hésitaient devant le mot du cœur qui lie plus fortement encore.

Si Émile avait dit : « Je t'aime », Françoise ne l'aurait pas cru.

Si elle avait dit : « Je t'aime », elle lui aurait déplu.

Vaguement ils se rendaient compte qu'un vide existait entre eux, impossible à combler. Françoise était heureuse et pleurait. Émile possédait avec gêne. Embrassés, passionnés sans paroles, ils se sentaient mal à l'aise, inhabiles aux aveux du cœur comme s'ils se fussent servis chacun d'une langue différente.

Pleine d'amour, Françoise subissait M. Émile, et M. Émile prenait sa servante comme un muet prend une sourde. Ces sortes de pensées obscures se courbent momentanément sous le fouet des sens et se redressent, la fureur apaisée, vivaces, troublantes, entêtées.

L'un en bâille, l'autre en meurt.

Au-dessus d'eux, les fentes des tuiles mal jointes découpaient une dentelle de jour, de rayons et d'étoiles bleues. Ces petites clartés pâlissaient à mesure qu'elles montaient vers l'angle des deux toits. Les trous devenaient petits comme des têtes d'épingles et tout en haut se bouchaient d'ombre.

Autour d'eux l'infini travail obscur du foineau se continuait. Le monde invisible des fétus de paille, des brins de foin, bruissait faiblement, comme une chute de grésil, ou, comme si des milliers d'aiguilles eussent tricoté les mailles de toute cette herbe grillée au soleil.

Aux tuiles, aux lattes, aux poutres, avec un entêtement continu, les araignées accrochaient, toujours affamées, leurs délicats jeux de patience. Un rat filait comme une boule noire lancée d'un coin à l'autre. Dans un fond, les deux yeux d'un chat qui guettait l'ombre se déplaçaient également.

Tout à coup, la poule, prise d'effarement, donna des coups de bec dans le vide et, avec un lourd déploiement d'ailes, se leva, se sauva, franchit les deux corps, les pattes pendantes et tomba dans la cour en chantant éperdûment.

L'une de ses plumes, égarée, entraînée dans le sillage de l'air, tourbillonna jusqu'à l'ouverture, molle, hésitante, fut rencontrée par un souffle, prise par les doigts invisibles du vent, s'anima, monta et disparut, envolée comme un oiseau, vivante.

XXXII

Françoise dressa la tête.

M^{me} Lérin criait :

– Françoise, Françoise, où êtes-vous donc ?

– Voilà, voilà.

Mais, hébétée, elle ne bougeait pas.

Émile, avisé, grimpa aux poutres, plongea sa main dans le nid de la poule, y prit un œuf et le tendit à Françoise.

– Tenez, dit-il d'une voix basse.

Elle le regarda, interdite, et descendit rapidement l'échelle.

– Qu'est-ce que vous avez donc, dit M^{me} Lérin, que vous êtes toute pleine de foin ? Secouez-vous.

– Je suis tombée, dit Françoise précipitamment. C'est plein d'œufs, là-haut. J'en ai même cassé un. Tenez, voilà l'autre.

Dans son trouble elle crut remarquer que M^{me} Lérin la regardait singulièrement.

– Ça doit se voir, pensa-t-elle.

Mais M^{me} Lérin, pressant l'œuf et le mirant au soleil, lui dit d'un ton naturel :

– Il faut faire attention, Françoise. Les œufs sont rares, bien plus rares que l'année dernière. Ils n'ont jamais été aussi rares.

XXXIII

Le lendemain, en s'éveillant, comme au sortir d'un sommeil qui transporte loin des habitudes dans des pays étranges, Émile eut quelque peine à rassembler ses idées.

Sa première pensée fut :

« Où suis-je ? »

Il lui fallut reconstituer autour de lui la grande chambre, faire la reconnaissance des objets familiers, se déclarer à lui-même :

« Ceci est la pendule, et ceci le paravent. Voilà les poutres et voilà les fenêtres. »

Il s'était donc grisé ! Il lui semblait que quelque chose de gluant restait, encore dans sa tête, après quoi ses idées s'étaient prises si bien qu'il devait les arracher une

à une et lambeaux par lambeaux.

Il se souleva sur un coude et regarda l'heure :

« Huit heures ! »

Fabrice n'arriverait qu'à huit heures et demie. Il avait donc une bonne demi-heure pour se remettre.

Il se sentait toujours au cerveau cette boule pâteuse où ses souvenirs s'empêtraient comme des pattes d'oiseaux.

« Mais qu'est-ce que j'ai donc fait ? »

Il bâilla, boursoûfla l'édredon, essaya de se rendormir, se mit sur le ventre, se remit sur le dos. Ses yeux comptaient les taches noires que formait au plafond l'émiettement du plâtre. Un événement anormal, bizarre, incompréhensible, avait dû se passer.

Il se pressa les tempes de ses doigts comme pour faire jaillir le souvenir hors du front.

Il resta longtemps immobile.

Peu à peu son œil s'éclaira, ses narines se gonflèrent. Il paraissait ravi. Une scène de félicité se réverbérait sur son teint. Comme les gens réellement heureux, il ne put s'empêcher d'être exubérant.

– Tiens, tiens, tiens ! fit-il sur trois intonations différentes.

Il s'en tint là. Mais intérieurement il continua.

Parfois ses lèvres s'avançaient en suçoir, sans doute aux principaux passages.

Puis il sembla décontenancé. Une contraction de son visage mit en déroute tous les signes du parfait contentement.

Il murmura :

– Mais c'est bête, ce que j'ai fait là !

Il prit une autre pose, la pose dite en chien de fusil, croisa ses doigts sur ses genoux ramenés contre sa poitrine et sa tête, trait par trait, subit l'envahissement du drap. Le lit, sans un frémissement, pouvait passer pour un lit inhabité. Puis, comme un ressort, il se détendit et se trouva sur son séant.

L'expression de son visage était au calme.

– Je suis bien bon ! dit-il. Est-ce qu'on le saura ? Seulement, ne recommence pas, mon ami !

Et, réconforté, en possession de lui-même, sorti vainqueur de cette longue lutte morale, et du côté de la bonne cause, comme le pas de Fabrice sonnait d'une manière

allègre sur l'escalier de pierre, Émile sortit une jambe du lit, posa le bout du pied sur le tapis, se pencha, se releva, et, selon la méthode ordinaire, mit lentement sa première chaussette.

XXXIV

Cet éclair de sensualité une fois éteint chez ce pâle garçon qui accordait le moins possible à ses sens, Émile eut l'air de ne plus penser à l'aventure. Il la considéra comme une nécessité d'un moment. C'était maintenant fini. Il en avait pour longtemps. Françoise lui redevint inconnue. Autour de lui l'indifférence se refit compacte. Il se ferma comme une porte consignée. Françoise avait perdu le mot. Impossible d'ouvrir. La servante pouvait avoir un cœur, s'être laissé prendre comme une femme, aimer et se croire aimée, prêter quelque importance à sa faute, la regretter ou en être heureuse, se reconnaître le droit de sentir, de souffrir, d'espérer, s'imaginer des choses : c'étaient là autant de détails dont il se souciait peu. Gêné toutefois, il se déroba et pencha la tête davantage.

Françoise fit d'inutiles efforts pour rencontrer du moins son regard.

Elle quitta sa gaîté comme un vêtement qui ne va plus. Quand elle vit que c'était tout, qu'elle n'avait plus rien à attendre, que son histoire s'était terminée brusquement, il lui sembla que sa raison l'abandonnait. Vaguement elle se rappelait avoir entendu, sans y croire, des contes de filles séduites, des filles de ferme surtout, perdues ou dans la suite poursuivies, disparues après une série d'événements embrouillés. Mais qu'avait-elle donc de commun avec ces filles-là ? C'était une affaire entre elle et lui. Le mépris des autres n'avait rien à y voir.

Il s'agissait bien des autres !

Elle souffrait toute seule.

C'est donc une chose possible qu'un homme vous prenne tout à coup, ait l'air un moment de vous aimer, puis ne fasse plus attention à vous, s'en aille ailleurs, regarde tout, excepté vous, continue de manger, de dormir, de vivre tranquillement, de lire son journal, de se chauffer ou de s'étendre au soleil, comme si rien ne s'était passé !

Comme si rien ne s'était passé !

C'est là qu'est le malheur ! C'est là ce qui fait qu'on se sent devenir imbécile, qu'on ne comprend plus, et qu'on se demande si on rêve, si on dort, si on radote, et si vraiment il s'est bien passé quelque chose.

Quelqu'un la tira par la manche.

– Oui ou non ? dit Fabrice.

Elle le regarda, interloquée.

– Qu’est-ce que vous dites donc, Fabrice ?

– Je dis : oui ou non ? reprit le facteur.

– Ah ! c’est vrai, dit-elle.

Il se rappelait. Comment ! encore lui ! Il ne savait donc rien ? Qu’est-ce qu’on a donc à parler du dédain des autres ? Ils ne savent rien, les autres !

Comme elle ne répondait pas, Fabrice insista, plein d’espoir.

– J’attends, dit-il.

Elle n’eut pas la force de prononcer le « non » habituel, mais elle balança la tête si lentement et si tristement que Fabrice désespéra de nouveau et s’en alla courbé comme aux jours des plus fortes lassitudes.

XXXV

Elle en arriva à le poursuivre d’une manière muette et continue. À table, elle n’avait guère de prise. Au risque de se faire rappeler à une meilleure entente du service par M^{lle} Eugénie, elle servait Émile le premier, changeait tout d’abord son assiette, ramassait proprement les miettes autour de lui, sans en laisser une et, quand elle n’avait rien de mieux à faire, debout derrière lui, se mettait à la disposition de ses moindres désirs.

Attentions vaines. Émile ne semblait pas s’en apercevoir.

Au jardin elle était plus hardie avec moins de succès. Quand Émile, du bout du pied chassant les pierres et dissolvant dans l’air les têtes rondes et floconneuses des pissenlits, les deux mains dans les poches, se promenait dans les allées, elle passait et repassait à côté de lui, frôleuse.

Pour éviter de faire un bout de chemin avec elle, Émile s’arrêtait à regarder des cordons de pommiers très chargés, ou bien il écrasait avec un petit bâton les fourmis noires ardentes à l’assaut des branches.

Il apercevait également un nid de chenilles auquel il se promettait bien de mettre le feu, ce soir même, quand elles seraient toutes rentrées au gîte. En attendant, éparpillées sur les feuilles, elles les dévoraient à leur aise.

Françoise se baissait pour couper de l’oseille. Autour d’elle, des marguerites ouvraient leur couronne de rayons blancs, comme pour l’inviter à tenter l’aventure :

– M’aime-t-il un peu, beaucoup ?

Elle n'osait pas.

Feuille par feuille, elle cassait l'oseille et la mettait avec lenteur dans son tablier ; le mouvement parfois suspendu, elle prêtait l'oreille, attendait une parole.

Émile s'éloignait de quelques pas.

Précisément la vigne pleurait. Il secouait ses larmes. L'une d'elles tombait tout près d'une barboulotte d'un beau noir de jais escaladant un brin d'herbe fin et souple comme une pointe d'épée. Il prenait la barboulotte avec de délicates précautions et la mettait au bout de son doigt.

– Barboulotte, barboulotte, fera-t-il beau temps demain ?

La barboulotte, indécise, s'accrochait à l'ongle du doigt. Elle ne paraissait pas vouloir s'envoler, assez haut perchée comme cela, sans doute, et sans inquiétude.

Émile prenait patience et répétait :

– Barboulotte, barboulotte, fera-t-il beau temps demain ?

Il faut prendre patience pour que ça réussisse.

Soudain, à un brusque mouvement du doigt, la barboulotte tomba, laissant au bout du doigt une fine tache de sang rose.

– Monsieur Émile ! disait Françoise.

Elle était tout à côté de lui, rouge aux joues, un peu souriante, vraiment audacieuse. Par crainte du danger, Émile ne tourna pas la tête.

Trois enjambées le portèrent loin d'elle. À cette distance, il put la regarder. Avec la même attitude, elle ne souriait plus. Comme elle faisait encore un pas, sans doute résolue à une explication, Émile s'en alla d'une manière définitive et sauta par-dessus le petit mur de pierres sèches.

Elle crut l'entendre dire :

– C'est assommant, à la fin !

XXXVI

Une fois, la douleur d'une autre fit diversion à la sienne. Elle se trouvait dans la grande chambre à coucher, dont l'unique fenêtre donnait sur la petite cour du jardin, occupée aux lits de ces messieurs. M^{lle} Eugénie, près de la cheminée, écartait des plumes de paon dans un vase.

Depuis longtemps il était question d'un mariage pour elle. M. André Meltour, négociant en rubans à Saint-Étienne, l'avait trouvée à son goût, le lui avait déclaré

avec une rondeur de commerçant et pressait les choses. Il venait d'arriver ce matin, agréé de M^{me} Lérin qui trouvait toujours chaque nouvel aspirant idéal.

Restait M. Lérin.

En attendant le déjeuner, ces messieurs causaient, M. Lérin assis sur le mur, M. Meltour adossé à la petite barrière peinte en blanc. C'était un jeune homme un peu fort, à la physionomie ouverte, aux yeux très bleus, sans breloques, sans cravate tapageuse, légèrement Anglais par sa tenue et son accent. M. Lérin le déconcertait, mais il reprenait vite son attitude correcte et son habileté d'homme d'affaires.

Il avait commencé par le complimenter sur l'entretien de son jardin, par lui poser diverses questions, flatteur et intéressé.

– Qu'est-ce que c'est que ça, Monsieur Lérin ?

– Comment, à votre âge, vous ne connaissez pas encore les oignons ?

La fenêtre était entr'ouverte. Les paroles arrivaient dans la chambre, très nettes. Françoise tournait légèrement les matelas. M^{lle} Eugénie se blâmait intérieurement d'écouter de la sorte, mais, quand les choses intéressent à ce point, le scrupule a tous les torts. D'ailleurs elle agitait violemment les plumes de paon. Elle entendait donc malgré elle sans y pouvoir rien.

– Oui, mon cher M. Lérin, disait-on, Saint-Étienne est une ville d'aspect sale, fumeuse comme une étuve. Le soleil y est jaune ; les fleurs qu'on y fait venir à grands frais sont fanées en une heure. Les ruisseaux semblent rouler du charbon délayé. L'eau est noire. Prenez-en quelques gouttelettes dans le creux de votre main, elles sont claires comme le plus pur cristal. Il sort de Saint-Étienne les plus beaux rubans du monde et jamais une épidémie n'y est entrée. Une femme un peu délicate peut s'y remettre en deux mois.

C'était un coup droit. M. Lérin ne s'en aperçut pas.

Il songeait à cette eau noire très claire.

– À quoi cela peut-il tenir ? demanda-t-il.

– Les médecins donnent leurs raisons, dit M. Meltour, toutes diverses. En tout cas, l'effet ne peut se nier. M^{lle} Eugénie en jugera.

– Et vos rubans sont de fraîche mine ?

– Comme des joues de jeune fille.

La comparaison était délicate. M^{lle} Eugénie la retourna et se rosa comme un ruban.

– Singulier ! dit M. Lérin.

– J'irai plus loin, dit M. Meltour : l'air chargé de Saint-Étienne, que de grands

chimistes de Paris ont analysé, par sa composition même y est préférable à un air pur. Mlle Eugénie...

– Cependant les fleurs, dit M. Lérin, vous dites qu'elles se fanent très vite.

– Là où les femmes qui sont des fleurs ne se fanent pas, acheva M. Meltour. Votre remarque est juste et galante. Les gens fins arrangent cela comme ils peuvent. C'est peut-être par esprit de contradiction.

M. Meltour, satisfait de lui-même, se mit à rire. M. Lérin se garda bien d'en faire autant.

– Le soleil est jaune ?

– Très jaune, presque sans éclat. Les femmes mêmes n'ouvrent pas souvent leurs ombrelles. Mademoiselle votre fille pourra...

– Ma fille va donc aller à Saint-Étienne ?

– J'ose espérer que, si j'ai le bonheur d'en faire ma femme...

M^{lle} Eugénie tenait entre ses doigts une plume de paon qu'elle regardait comme si elle y eût fait des découvertes merveilleuses.

– Vous voulez donc vous marier ? demanda M. Lérin.

M. Meltour sourit ; il se découvrit. Ses cheveux étaient rares et fins comme des cheveux d'enfant.

– Ne pensez-vous pas qu'il en est temps ?

– Ce serait un vilain compliment à vous faire, dit M. Lérin.

– Soit, mais c'est votre avis. Je puis mettre ma pénurie de cheveux sur le compte de ma vie de travailleur ; à vrai dire, j'espère en l'indulgence de Mademoiselle votre fille.

– C'est donc avec ma fille que vous voulez vous marier ? dit M. Lérin.

– Monsieur Lérin, vous vous moquez. Ne le saviez-vous pas ?

– Ah ! fit M. Lérin.

Ces messieurs se turent. Les plumes de paon tremblaient. Françoise avait glissé ses deux mains entre les matelas, et restait ainsi, très intéressée, attendant.

M. Meltour donna à M. Lérin le temps de réfléchir, puis, hasardeux :

– Qu'en dites-vous ?

– Rien, fit M. Lérin, sèchement.

Deux plumes de paon tombèrent. Françoise donna un grand coup de poing au matelas.

Le jeune homme semblait dérouté.

– Comment cela ? dit-il.

– C'est votre affaire, Monsieur Meltour.

– Voyons, fit le jeune homme. Je ne comprends pas. Ne me voulez-vous pas comme gendre ?

– En quoi cela importe-t-il que je vous veuille ou ne vous veuille pas comme gendre ? dit M. Lérin.

De telles réflexions semblaient incohérentes à M. Meltour. Mais il était têtu. Il se promit d'aller jusqu'au bout. Il finit par considérer M. Lérin comme un client à convaincre.

– Mais, dit-il avec douceur, parce que mon intention est de me marier.

– Avec qui ? demanda M. Lérin.

– Toujours avec Mlle Eugénie.

– Eh ! bien, mariez-vous.

M. Lérin répondait sur un ton invariable, prenant à la conversation le même intérêt que les musiciens d'un orchestre au morceau qu'ils jouent pour la centième fois.

– Sans doute, reprit M. Meltour, je vois bien que vous y consentez et je vous en remercie, mais, cher beau-père, je ne vois pas que vous y consentiez avec plaisir.

Le « cher beau-père » était une bassesse. M. Lérin n'en parut pas touché. Il répondit d'un trait :

– Monsieur, vous voulez épouser ma fille. Il est probable que vous l'aimez. Il est probable également que vous la connaissez. Vous vous adressez sans doute à moi comme à un bureau de renseignements complémentaires. Je vous préviens que je n'en ai aucun à vous donner. Les vôtres doivent vous suffire. Je ne me flatte pas de savoir ce que vaut ma fille comme fille, j'ignore donc ce qu'elle sera comme femme. Vous m'êtes sympathique comme un homme qu'on a vu trois fois dans sa vie, c'est-à-dire que vous m'êtes indifférent. Vous êtes embarrassé, cela se voit. Si vous faites une sottise, vous souhaitez que j'y prenne part, c'est naturel, mais si vous touchez bien, vous vous applaudirez tout seul de votre bon goût. Tout est possible, Monsieur ; il y a des mariages qui réussissent. Le bonheur existe. On a vu des gens heureux. J'aurais mauvaise grâce à vous dire que vous le serez, d'abord parce que je n'en sais rien, ensuite parce que cela m'est égal. Vous hésitez ; vous n'êtes pas convaincu ; vous voulez un coup d'épaule, une poussée de conseils. Vous désirez qu'on vous sourie, qu'on vous aide du geste et du regard, vous avez l'air d'apprendre à marcher, de faire vos premiers pas. Vous avez peur, vous cherchez à vous

accrocher aux jupes de votre nourrice. Je vous parais corruptible : vous m'appellez « cher beau-père ! » Vous seriez sûr de toucher le bonheur, comme du paiement d'un billet à double signature, si je vous disais : « mon gendre ! » Monsieur, j'ai passé l'âge où on s'attendrit. C'est affaire entre ma fille et vous. Mariez-vous. Je ne demande qu'à me réjouir, moi, qu'à vous féliciter, mais seulement dans une trentaine d'années, quand vous aurez fait vos preuves. Pour l'instant, vous me laissez froid : mon plus grand ennui sera d'aller à la messe. À part cela, je doute que je m'aperçoive de quoi que ce soit. Ah ! Monsieur, vous êtes dans une situation bien pénible ! Franchement, je n'y peux rien. Parlons d'autre chose, voulez-vous ?

M. Lérin avait tout dit, sans éclat de voix, simplement, avec une gravité calme. M. Meltour ne trouvait rien à répondre, démonté de son bon sens où il se croyait solide, nullement froissé. À quoi bon ? Une attitude offensée aurait passé inaperçue.

Son bizarre beau-père reprit :

– Aimez-vous les radis noirs ?

M. Meltour s'obstina.

– Voyons, je ne demande pas autre chose. C'est votre fille que je veux, donnez-la moi, je l'emporte telle quelle.

– Encore ? dit M. Lérin. Vous y tenez. Après tout, c'est juste. Emportez.

Il conclut :

– Les aimez-vous, les radis noirs ?

– Oui, dit M. Meltour, surtout quand ils sont bien blancs.

Françoise se retourna. M^{lle} Eugénie sanglotait. Ses idylles se terminaient toutes de la même façon. Les prétendants ne résistaient pas longtemps à de tels accueils. C'était l'affaire de quelques déjeuners. Au bout d'une douzaine de radis noirs, ils se retiraient poliment. Celui-là qui semblait pourtant l'aimer, poussé à bout, ferait comme les autres, et elle pleurerait, la jeune fille en retard, moins encore sur ses infortunes de fiancée que sur la perte irréparable d'une affection qu'elle sentait très loin d'elle, retirée au fond du cœur de M. Lérin, sans retour possible.

Françoise était bouleversée. Elle s'indignait de toute son âme. Elle n'était donc pas seule à souffrir dans cette maison d'égoïstes. Une autre qu'elle était malheureuse et ne se plaignait pas.

Sans volonté pour se contenir, elle prit les mains de la jeune fille.

– Oh ! Mademoiselle, oh ! Mademoiselle.

Elle ne trouvait pas autre chose, ignorante des consolations banales.

Mademoiselle, toujours en larmes, lui abandonnait ses deux mains qu'elle serrait contre elle, et, au milieu des lits défaits, d'une chambre en désordre, sous les plumes

de paon qui, tournant arrogamment leur roue, trempaient dans un rayon de soleil leurs aigrettes nuancées et leurs yeux cerclés de couleurs vives, la servante et la jeune maîtresse, prises de tendresse, pleuraient ensemble également, comme deux femmes et comme deux sœurs.

XXXVII

Assis sous le noisetier du jardin, Émile lisait les annonces du journal. Elles lui semblaient toujours une des parties les plus captivantes, avec les faits divers. Il faisait tout de suite une remarque : pour vingt demandes d'emploi il y a à peine une offre.

Et, même, est-ce sérieux, cette offre ?

Le journal est toujours plein d'histoires de gens dupés par les agences. Il est vrai qu'on prend maintenant la précaution d'ajouter : « Rien des agences. »

Alors, c'est donc sérieux ? Comment, il suffirait d'écrire au journal, sans même connaître un rédacteur, pour obtenir un emploi de caissier, de valet de chambre, de dame de compagnie ?

Jamais de la vie !

Entre deux traits minces se casaient des propositions stupéfiantes :

« Position et fortune assurées ; rien à faire. »

Et les mariages ! Voilà qui est fort, par exemple !

« Jeune fille du monde. Deux cent mille francs de dot. Petite tache de famille. Envoyer photographies. »

Et, cette tache, Émile se la figurait matérielle, noirâtre, velue, répugnante. Elle se transmettait de mère en fille. Et, dans son imagination, la tache d'abord grosse comme une pièce d'argent et intimement cachée, prenait d'immensurables proportions, envahissait tout le corps de la jeune fille.

« C'est peut-être un hermaphrodite ! »

Le vagabondage de sa pensée s'arrêtait à ce mot bizarre, auquel d'ailleurs il ne donnait pas un sens bien précis.

Cependant il supposait sa photographie partie. La jeune fille l'examinait. Elle lui trouvait l'air comme il faut et timide. Émile avouait sa timidité. Enfin la jeune fille l'agréait. Il ne restait plus qu'à s'entendre. Les complications commençaient, les pourparlers, la discussion sur la tache, sa gravité, la présentation.

À ce mot, Émile frémissait. Il se voyait dans un salon, au milieu de figures nouvelles, en face d'une jeune fille jolie, ma foi, qui le saluait sans se lever.

Pourquoi sans se lever ?

Depuis la ceinture jusqu'au bout du pied, elle se perdait dans un fouillis d'étoffes, sous des châles, des voilettes et des paquets d'un encombrement inexplicable.

Émile pensait : « C'est là qu'est la tache. »

Son compliment lui montait aux lèvres.

– Mademoiselle...

– Monsieur Émile...

Émile se leva tout droit :

– Encore !

– Monsieur Émile, lui dit très vite Françoise, je crois que je suis enceinte !

XXXVIII

Toutes pareilles aux moutons d'une bergerie qui, la porte ouverte, se pressent pour aller aux champs, se bousculent, barbotent dans les auges de pierre, se cognent la tête aux battants et laissent des flocons de leur laine aux angles des murs, les idées d'Émile, aux paroles stupéfiantes de Françoise, se brouillèrent effarées dans un pêle-mêle incohérent.

En de tels états d'âme, rien à faire. Il faut attendre le calme.

Dans le grand champ, sous les hauts noyers aux petites feuilles couleur de rouille, fraîchement ouvertes, les moutons se desserrent, se dispersent, le cou tendu et la tête basse. On peut les compter, les suivre un à un.

Émile attendit. Il se promena, à grands pas, à petits pas, à l'ombre, en plein soleil, se donna du mouvement comme pour faciliter une digestion lente.

Émile s'entretenait difficilement avec lui-même. Mais, cette fois, tout recul était impossible. Il devait accepter le colloque.

« Faut-il partir ? Faut-il rester ? »

Telle était l'alternative clairement posée.

Émile entrevit d'un côté et de l'autre de cruels tiraillements.

XXXIX

Il marchait, le cerveau bourdonnant, s'arrêtait et regardait vaguement dans la campagne aux couleurs vives l'enchevêtrement, le treillage compliqué des « traces ». À vrai dire, elles n'en forment qu'une. Elles se rattachent les unes aux autres par une ronce, par un fagot d'épines, par un petit mur en pierres sèches, et, partie du bois, cette trace unique et continue lui compose comme une queue énorme aux coudes brusques, aux courbes légères. Elle se bute au pied d'un arbre. Elle se casse aux ruisseaux, aux rivières, au canal, puis reparaît comme après une sorte de plongeon souterrain, et gravit lentement la pente.

On la voit courir par les champs bariolés au printemps par les petites lances vertes des blés, couverte d'écume blanche : c'est l'aubépine qui fleurit, et plus tard par les hampes jaunes des blés mûrs, saignant sous les cenelles rouges : on la croirait blessée.

Autour du village ses zig-zags se resserrent. Impénétrable, elle l'enclôt dans ses épines, son odeur et son ombre basse, dans ses mystères d'alcôve. L'hiver, on la dirait morte. Elle n'est plus qu'une traînée d'arêtes sèches, brunies, où le soleil a glacé de l'ambre. Les sautilllements du merle lui donnent encore un peu de vie. Les lièvres l'ont abandonnée, tant la lumière s'y installe à son aise. À travers ses épines, d'un pré à l'autre, on compterait les brins d'herbe.

Puis le dos de ses arêtes se givre. Puis toute la haie s'affaisse lentement sous la chute lente et douce des flocons. On ne distingue plus qu'un renflement étroit par les champs monochromes. La trace ondule sous la neige comme la veine sous la peau.

L'ennui de la trace, c'est la boue. Elle y trempe ses pieds durant tout le dégel. Au passage d'un chariot, les flaques d'eau sale l'éclaboussent. Elle erre par la plaine, crottée, gluante, en quête d'un lavage. Il vient avec Mars, et, tout emperlée de pluie, elle se secoue, propre, nette. Des petits boutons plein les branches, elle attend ses amies, les grives.

Le soleil se lève. La journée promet d'être belle. Du bois où elles ont passé la nuit, elles arrivent, rarement d'un coup d'aile. Elles préfèrent s'arrêter en chemin, observer, pleines de défiance, et s'orienter. Elles ont leur haie familière. Une fois installées, elles ne bougent plus, elles y passent tout le jour. On voit au pied de la haie, dans le vert de l'herbe, de petites taches grises très remuantes. Elles s'en écartent peu, dédaigneuses des aventures. Très prudentes, elles lèvent souvent leur tête fine, élancées, élégantes, droites sur leurs pattes minces, le ventre tacheté de blanc. Au moindre bruit inquiétant, elles disparaissent. La haie est leur asile. Elles s'y blottissent, invisibles pour un temps, puis, calmées, revont à leurs affaires, trottinantes, toujours sur le qui-vive.

Quand il leur arrive de monter au bout d'une branche d'arbre, c'est pour

redescendre aussitôt, confiantes seulement dans la touffe d'herbe et dans la touffe de feuille.

Elles souffrent la société des merles.

Noirs, pareils à de petits corbeaux en rupture de couvée, un peu bruyants mais lestes et prompts à s'esquiver, ils fraternisent à distance avec les grives, comme elles amis de la paix et comme elles sédentaires.

Elles entendent sans s'en effaroucher la note criarde des agaces noires et blanches, à la queue longue, qui occupent les arbres voisins comme un étage supérieur. Elles ne s'inquiètent pas du vol pesant des geais aux ailes bleu de ciel, qui poussent régulièrement leur cri monotone et sauvage. Sans qu'elles s'en doutent, l'épervier inepte, les ailes écartées, l'œil perçant, trace haut dans l'air son vol circulaire et lent.

Derrière la haie, un chat du village, accroupi comme un sphinx de cheminée, attend.

Cependant, des chercheuses de pissenlits les dérangent, courbées, traînant leur panier, fouillant de leur couteau au pied du pissenlit qui s'étire comme un poulpe minuscule.

Le soir tombe. D'une haie à l'autre les grives se hasardent à traverser les prés, la tête toujours haute, entre deux coups de bec. Le soleil descend comme un seau rouge dans un puits. Soudain les grives partent et filent d'un trait, lancées en projectiles, les ailes presque collées, silencieuses et, tandis que les merles bavardent inutilement, s'attardent, d'un trait elles filent au bois.

« Entendu ! » se dit Émile.

Et, pour bien affermir sa résolution, prévenir toute raison contre, car il en avait assez de toutes ces contradictions intimes, hautement, comme on plante définitivement des bornes aux coins d'un terrain péniblement arpenté, il répéta avec énergie :

– Parfaitement, je reste.

Deuxième partie

I

Par les longs soirs d'été, assis sur les bancs qui sont plantés devant leurs portes, les paysans se racontaient des histoires, toujours les mêmes, des histoires vieilles qui ne se passaient en aucun temps, en aucun lieu.

Au loin, des rainettes roulaient leurs *r*, infatigables. Malgré eux, ils subissaient l'influence de la nuit et du silence, et les apparitions de fantômes avaient surtout du succès. Tandis que le plus vieux chevrotait, la tête un peu tremblante, ses souvenirs moisiss, tous écoutaient en proie à l'effroi.

Les gamins s'asseyaient en rond, entre les vieux et le fumier qui se dorait comme un gâteau au clair de lune.

Le conteur avait fini. Lentement les autres digéraient ce qu'ils avaient écouté. Un bout de réflexion passait parfois entre leurs dents :

- C'est point croyable.
- On en voit tant !
- Êtes-vous crédule de ça, vous ?
- Si on allait se coucher ?

Mais on restait encore, tant il faisait doux !

- Y en a-t-il ! Y en a-t-il, des étoiles !

En cosmographie ils n'allaient pas plus loin que cet étonnement, et leur plaisir de se trouver là, tous, en repos, à l'air frais, tranquilles comme des ombres, dans l'apaisement des bruits, ne se traduisait que par ces mots :

- Il fait rudement bon, tout de même !
- Ah ! oui, une crâne soirée !

Un vieux fumait sa pipe, et à chaque goulée une toute petite étoile s'allumait entre eux, s'éteignait, se ravivait encore, intermittente, toute seule sur la terre, contre les autres, les milliers du ciel.

Derrière eux, sur la fenêtre, dans un pot cassé, un géranium lourd de soleil penchait ses fleurs en bec de grue, dont l'odeur fine par petites échappées se mêlait à l'air vif.

Rarement, une voiture courait sur la route neuve, rayant les acacias du feu de sa lanterne.

– Qui donc que c’est ça ?

– C’est M. Gateau qui vient de la ville.

– C’est le garde-port qui rentre chez lui.

Le bruit de la voiture mourait au lointain et, avec lui, l’intérêt qu’on avait pris à l’entendre.

Souvent une ombre tournait la vieille route près de la croix.

– Hue donc, Eusèbe !

C’était Fabrice qui s’en retournait à la ville plus tard encore que les autres soirs, avec son âne plus chargé que jamais, tirant sa charrette si haute qu’elle apparaissait fantastique comme une maison mouvante.

Fabrice criait :

– Bonsoir, la compagnie !

Tous ensemble répondaient :

– Bonsoir, Fabrice.

Quelqu’un ajoutait :

– Demande donc au jardinier s’il a des petits choux, j’voudrais en planter un ou deux.

Une voix d’homme qui peine, le dos courbé, une voix étouffée, perdue dans la nuit, répondait encore :

– Oui, j’y demanderai.

II

Françoise, sa journée finie, allait ainsi près de l’un, près de l’autre, veiller et s’asseoir sur le banc. Plus que les autres, comme si sa nature fût sortie plus délicate de son amour pour Émile, elle se laissait aller à la rêverie et prendre à la bonne paix du soir. Les bras croisés sous son caraco, la tête penchée, comme endormie, elle passait la soirée à écouter, à songer, à creuser des trous dans son avenir pour y faire entrer du jour.

– T’es donc sommeillante ? lui disait-on. À ton tour, conte un peu ce que tu sais.

Mais elle ne savait rien ; elle aimait bien mieux éviter la fatigue de parler, la

peine de rassembler ses idées qu'elle laissait libres d'aller à la débandade.

Les rainettes continuaient la gamme de leurs appels stridents. Elles semblaient se rapprocher, être tout près, tant le son vibrait clair dans la nuit limpide. On les croyait sur le mur, dans des trous de pierres, quand elles étaient toujours là-bas, bien loin, dans les buissons humides, sous les feuilles, immobiles et bruyantes.

Au moment où, se donnant le bras, les filles revenaient de la prière, les veilleurs se décidaient à se lever avec des bâillements et des regrets. Ils auraient couché dehors, et le matin les aurait retrouvés au même endroit, engourdis, tout blancs de rosée.

C'étaient encore, avant de se quitter, des lambeaux de phrases, de longs silences, des :

– Allons, ben le bonsoir !

Répétés fréquemment, une paresse à se mouvoir, des détentes de membres, une série de paroles sur ce qu'on allait faire le lendemain, aller aux champs Bargeots, au chanvre, à la rivière, à la foire.

Puis les uns s'enfonçaient dans la nuit, d'un pas lourd. D'autres allumaient les petits bouts de bougie de leurs lanternes, qu'ils portaient devant eux pour ne pas buter dans les pierres, éclairant brusquement des pans de murs aussitôt repris par la nuit.

Et, quand le verrou de la porte était poussé, il ne restait plus d'éveillé que les rainettes, dont les roulades diminuaient par degrés, devenues vaines, inutiles, vaincues bientôt, elles aussi, par le silence.

III

Elle se rappelait son enfance, la mort de son père, un coup de foudre, puis la mort lente de sa mère qui s'en était allée de consommation. Sa grand'mère Honorine, au fond, s'était montrée bien bonne pour elle, mais elle ne l'avait pas beaucoup caressée. Quant au père Lazare, elle le craignait, tant il parlait peu.

Des souvenirs d'école lui revenaient.

Elle revoyait la grande salle aux murs jaunes et nus. À gauche, les filles, à droite, les garçons. Ils étaient en tout une vingtaine. Les tables étaient tailladées d'encoches et tachées d'encre.

– Dormez, mes enfants, disait le père Hunin, le vieux maître d'école. Tous dormaient.

Tous dormaient, et le père Hunin les faisait éternuer avec des prises qu'il les forçait de prendre pendant leur sommeil. Il riait jusqu'à quatre heures, le père Hunin.

Parfois, il devenait farouche. Il prenait son grand fouet et le faisait tourbillonner par la classe, d'un bout à l'autre, cinglant les joues, cerclant les cous. Ou bien, avec une règle fendue il leur arrachait les cheveux de la nuque.

Et sa colère durait ainsi jusqu'à quatre heures. C'était tout un ou tout autre. Un des garçons entre tous intéressait Françoise. Il avait une boîte de couleurs et réussissait particulièrement les portraits où il pouvait mettre du bleu de Prusse. Il procédait méthodiquement, avec patience : d'abord le képi ou le chapeau. Il ne revenait jamais à un détail. C'était fait, c'était fait. Les yeux terminés sans que le reste fût indiqué, il se reculait, posait son papier à distance : ça ressemblait déjà !

Il repartait, suçant les poils de son pinceau, courbé sur la table, admiré.

Elle se rappelait l'ancien curé, écarlate, toujours nu-tête sous son ombrelle jaune.

Elle savait lire, écrire et compter : beaucoup n'ont pas tant d'instruction.

Elle aimait la messe pour le prône.

Quand M. le Curé, trop lancé, s'embarrassait, répétait plusieurs fois : « Mes frères, mes frères ! » agité dans sa chaire, le visage rouge et les bras écartés, tous les fidèles levaient la tête, inquiets, le regard un peu malin, mais oppressés, se demandant comment M. le Curé allait faire pour en sortir. Il semblait suspendu à une corde invisible.

Elle en souffrait plus que les autres.

Son rêve avait été d'entrer au château, de devenir femme de chambre de M^{me} la comtesse, de porter des chapeaux, d'aller à Paris l'hiver, de se promener l'été en voiture, d'un village à l'autre, et d'épouser un valet de chambre en cravate blanche et à favoris.

Mais le père Lazare était républicain comme M. Lérin dont il faisait le jardin à la belle saison, et, le jour où on lui demanda son avis, il fut bien aise de prouver que ses principes étaient solides.

D'ailleurs, tout le monde ne peut pas entrer au château et épouser des valets de chambre.

Puis elle songeait à Émile, à son aventure surprenante, à l'enfant qui était en elle, sans raisonner, sans chercher à voir clair dans son malheur. C'était trop difficile. Elle pensait mollement à des choses que leur éloignement rendait encore plus diffuses, mais sa vie ne lui semblait pas devoir être désormais bien heureuse.

IV

Après souper, M. Lérin se levait de table, nouait sa serviette et montait jusqu'au Biquignon.

Autrefois, quand ses enfants étaient petits, il disait :

– Personne ne vient avec moi ?

L'un d'eux ou tous les deux se levaient. M. Lérin cessa bientôt de les inviter. Peu à peu Eugénie s'abstint.

Émile seul, mais bien rarement, suivait encore son père.

Françoise, par la fenêtre, les regardait s'éloigner sur la vieille route. Ils arrivaient à la croix. L'ombre les prenait peu à peu, et les ornières. C'était une promenade de taciturnes.

M. Lérin pensait peut-être à quelque chose, mais très évidemment Émile ne pensait à rien. Il attendait le signal pour avoir une idée et pour parler. Ils allaient, trébuchant parfois sur des pierres à fleur de terre, restes d'un ancien pavage, entre les haies touffues et inégales, remarquables par leurs imitations de formes accroupies, de chevelures en désordre.

Les mots, les rares mots qu'ils prononçaient étaient encore coupés. De leurs lèvres ne sortaient que des tronçons, tout au plus choisis les plus vivaces.

Ils disaient :

– Splique toi !

– Prends pas !

Ce qui voulait dire :

– Explique-toi.

– Je ne comprends pas.

Le sujet de la conversation une fois indiqué, ils préféraient, réfractaires au dialogue, le développer en eux-mêmes, sans l'exprimer.

Leurs rêveries marchaient côte à côte, cheminaient dans leur esprit, parallèlement.

Une syllabe de temps en temps le prouvait bien.

Au premier mot, un de ces mots point nuancés, tellement impersonnels qu'on n'a pas l'air de le prononcer soi-même, elles semblaient se rencontrer comme deux personnes qui vont au-devant l'une de l'autre.

Ils s'entendaient par une sorte d'exsudation de leurs deux pensées.

Ils arrivaient au Biquignon.

Un troupeau attardé dégringolait vers le village. Au ciel aussi, au ciel pommelé, de petits nuages gris aux formes rondes semblaient fuir pour rentrer quelque part avant d'être surpris par la nuit.

Déjà derrière eux s' pinglaient des étoiles.

Les mamelons du Morvan s' tageaient au loin avec des contours précisés en plein horizon, pareils à de grosses dames en crinoline.

Des feux s'allumaient sur la terre. Mentalement ils les localisaient. La haute cheminée d'un fourneau leur faisait l'effet de lâcher le ciel avec sa langue rouge.

Longtemps ils restaient là, les mains derrière le dos, le regard perdu.

Puis, Françoise qui fréquemment, en lavant sa vaisselle, regardait à la fenêtre, apercevait les plastrons blancs de leurs chemises.

« Ils ont peut-être parlé de moi ! »

Ah ! la folle !

Ces messieurs s'asseyaient encore sur le mur du jardin. Des bancs où causaient les paysans, des voix arrivaient jusqu'à eux. Ils s'engloutissaient dans l'ombre, détail par détail, jusqu'à leur col de chemise, apercevable le dernier.

Les journaux annonçaient pour ce soir une éclipse de lune. M. L rin admirait la science qui prévoit ces phénomènes, à une minute, que dis-je !   un millième de seconde près, mais il allait se coucher.

 mile s'obstinait.

Des rats couraient sous les tuiles du toit, se perdaient dans les treilles.

Peu à peu incrédules dans la fraîcheur croissante, les vieillards du village s'en allaient. D'ailleurs, tout le monde sait bien ce que c'est qu'une éclipse.

 mile fixait ses regards sur la lune après laquelle sans doute toute la meute du château aboyait en ce moment, mélancoliquement hurlante.

Il sentait l'humidité lui monter jusqu'à au genou, par le bas de son pantalon. Il frappait du talon contre le mur. En réalité, il mollissait.

  quoi bon, au risque d'attraper du mal, se créer de faux points d'honneur ?

En outre, un nuage pouvait venir au moment précis de l'éclipse et la lui g ter.

Donc, flûte pour l'éclipse !

 mile rentrait.

V

M^{lle} Eugénie avait aussi ses promenades solitaires, mais en plein jour, car, très impressionnable, elle craignait la nuit.

Elle préférait le Gautier à tout autre but. La rivière, comme fatiguée, après un dernier bond, une dernière cascade, se reposait en un bassin profond, à l'ombre de grands peupliers, en faisait le tour, déposant sur le gravier son écume régulièrement formée.

Dans le pré fraîchement vert les sauterelles détendaient leurs échasses. Pleins de soleil, les joncs laissaient tomber leurs pointes, désarmés.

Au creux du bassin le ciel se prenait comme dans un piège. Un ruisseau s'y jetait, tout essoufflé d'avoir sauté des cailloux.

Eugénie s'assit, les pieds pendants sur l'eau. En se penchant elle voyait son image très nette, un peu tremblante, pourtant, comme aux jours où M. André Meltour la regardait trop fixement.

Il allait se lasser comme les autres. On pouvait le prévoir, car à son égard l'attitude de M. Lérin ne s'était pas modifiée.

En vain Eugénie levait sur son père ses beaux yeux bleus, douloureusement. M. Lérin ne se donnait plus la peine de la comprendre.

Les élans de tendresse de sa mère, ses embrassements subits, ses émotions improvisées, ses :

– Ma pauvre fille, ma pauvre fille ! qui lui avaient parfois donné l'illusion qu'elle n'était pas tout à fait méconnue, ne lui suffisaient plus maintenant, ternes parce qu'ils étaient périodiques.

Personne ne s'intéressait grandement à sa vie pour ainsi dire latérale. M. André l'aimait-il, au moins ?

Qui sait ?

Les envolées du cœur, les livres du moins le certifient, ressemblent un peu à une ascension de cerf-volant. Il y a toujours un fil, si invisible qu'il soit, un égoïsme, à coup sûr voilé, presque inconscient, qui les retiennent et les ramènent vers la terre.

Cependant, elle préférait le croire sur parole, sur sa parole légèrement traînante et complimenteuse. Elle aimait la nourriture fadasse des hommages sympathiques, si bonne au cœur. Elle souhaitait de pouvoir lire dans les yeux comme on voit par une lucarne ce qui se passe dans un grenier.

Elle cassa une brindille de bois sec et l'émietta sur l'eau. Les poissons blancs, qui sont goulus, croyant à une chute de mouche, se jetèrent dessus. Un bout de leur tête émergea. Il y eut un petit bouillonnement, puis ils s'en allèrent, bien attrapés.

L'eau se brouilla aux yeux d'Eugénie. Elle n'y voyait plus. De minces flots se gonflaient, se soulevaient, et sous ses paupières se formaient comme de minuscules cataractes.

Ainsi tout peut donc être faux, le mariage qui ressemble au bonheur, l'eau tranquille qu'on croirait un miroir et les petits bouts de bois sec que les poissons goulus prennent pour des mouches.

VI

Les jours avaient passé. Le plus couvertement possible. Françoise approchait de la fin. Abattue et stupide, elle l'attendait. À toute heure du jour, comme le flot fait au pied du roc, cette pensée battait son cerveau avec régularité :

« L'enfant va venir. »

En suspens, entre deux nettoyages de chandeliers, elle s'oubliait à supposer des circonstances favorables, une grossesse peu apparente, un accouchement sans douleur.

Chez les Lérin elle faisait son service nonchalamment, encore qu'avec exactitude et propreté.

Parmi ces entours où tout semblait ouaté de silence, où le moindre événement à peine en germe étouffait, son aventure parcourait lentement ses phases. Émile l'avait sans doute perdue de vue tout entière. Il s'en souvenait peut-être comme d'un malentendu auquel un arrangement à l'amiable aurait mis fin. Chacun se tait, parce que chacun a intérêt à se taire. La mauvaise impression produite par la confidence brutale de Françoise s'était effacée comme un écho de tocsin s'apaise.

D'ailleurs les contours de la servante ne l'inquiétaient pas. D'une manière visible elle demeurait la même. Il ne parlait donc pas de retourner à Paris.

Il avait entendu dire que les femmes enceintes ont le masque. Inutilement il cherchait ce masque. Le cas s'annonçait bien.

Il renifla d'une façon particulière indiquant que tout allait pour le mieux.

M. Lérin relevait plus rarement que jamais sa tête penchée. Il vivait intérieurement et ne faisait que les gestes indispensables à son usage personnel.

M^{lle} Eugénie était bien incapable de voir le mal mis en pleine lumière.

Plusieurs fois Françoise avait cru remarquer que M^{me} Lérin l'observait attentivement. C'était une erreur, assurément. Au premier soupçon M^{me} Lérin n'aurait pas manqué de lui donner son congé. De ce que personne n'avait modifié

son attitude, il fallait bien conclure que personne ne savait rien.

VII

De même que les meuniers s'habituent, au bruit du moulin jusqu'à ne plus l'entendre, Françoise écoutait le bavardage de M^{me} Lérin sans en souffrir.

– Dire que la Gagnarde recommence la guerre ! Vous savez l'histoire ?

Françoise fit signe qu'elle la savait.

– Écoutez donc que je vous la conte. Un jour la Perrier sort sur le pas de sa porte : il était temps. Un peu plus, la Gagnarde jetait ses épluchures chez elle. Vous voyez d'ici la colère de la Perrier. Elle qui est si propre, qui fait reluire ses carreaux comme des pièces neuves ! Ses meubles, son arche, ses chaises, tout semble verni. Allez regarder ça, c'est à voir. Le cuivre de sa casse brille comme de l'or. Ses lits sont hauts et larges avec des rideaux à fleurs qui tombent jusqu'à terre. C'est superbe. Elle nettoie sa cour comme sa maison. Son fumier est carré, aligné, tiré au cordeau, et on y monte par une petite planche à pente douce, comme un escalier. Vous devinez bien que ça ne pouvait durer. La Gagnarde est sale sur elle-même et chez elle d'où s'échappent des odeurs âcres La Perrier n'a pas d'enfants, la Gagnarde en a huit, grouillants, déguenillés, morveux, à prendre avec des pincettes, et encore ! Entre voisins si dépareillés, on ne peut pas s'entendre. Il faut que ça finisse.

Les bêtes sont les premières victimes. Sans en avoir l'air, d'un coup de fourche, la Gagnarde brise les deux pattes d'une poule à la Perrier. Celle-ci, innocemment, empoigne un de ses jars et lui tord le cou.

Des bêtes, on passe aux gens.

Un baquet d'eau grasse mouille par maladresse la Perrier jusqu'au genou. Une pelletée de pommes de terre pourries tombe sur la tête de la Gagnarde sans qu'elle puisse savoir d'où ça lui vient.

Puis les femmes donnent de la voix, quelles voix ! Puis elles montrent leurs ongles. Un nez saigne, un chignon vole, deux yeux sont mis au beurre. Les maris Perrier et Gagnard commencent une vie de malheureux. Bonne paire d'amis malgré tout, ils ne veulent à aucun prix se fâcher. Mais d'un commun accord ils décident qu'il faut séparer les femmes.

– Par un mur, dit Perrier.

– D'un pied, dit Gagnard économe.

– D'un demi-mètre, dit Perrier en veine.

Mais qu'est-ce qu'un mur d'un demi-mètre, je vous le demande un peu ? Les poules sautent par-dessus et, si les deux femmes jouent plus difficilement du pied, elles ont encore les deux mains libres.

Gagnard et Perrier, dans une discussion où chacun met du sien, notent une autre rangée de pierres à frais partagés, puis une autre, jusqu'à obliger les deux femmes à se servir de bâtons et de triques.

Le mur grandit encore : elles s'attrapent sans se voir, et Gagnard et Perrier qui ne se parlent plus qu'en cachette désespèrent d'arriver jamais à une conciliation.

Tous les deux piteusement se remontent, se donnent du courage. Tout Titly prend leur parti. Le curé intervient, le maître d'école aussi. Le garde-champêtre menace. On les arrête, on les calme.

Tout semble fini.

Ah ! ouiche !

Quinze jours après, tout recommence. La Gagnarde n'imagine-t-elle pas de faire accrocher un vieux chapeau et des chiffons dans le pré qui se trouve devant la fenêtre des Perrier ! La Perrier est furieuse. De nouveau elle entre en danse. Mais Gagnard et Perrier ne veulent plus rien faire. Ils en ont assez, à la fin. Qu'elles s'écorchent à leur aise ! Où s'arrêterait-on, si personne ne cédait ? Allez, ma pauvre fille, il faut en passer dans la vie, et supporter ce qu'on ne peut pas empêcher. C'est égal, il y a des hommes qui font attention à leurs femmes comme à des chiens. On est des fois plus esclave qu'une servante. Heureusement, chacun son tour. On ne sait ni qui vit, ni qui meurt. Si mes enfants n'étaient pas là pour me payer de mes peines, plus d'une fois, j'en aurais fini avec l'existence. Il n'y a personne à voir, dans ce pays-ci. Je vous le demande, à qui causer ? Ne jamais pouvoir dire un mot, jamais, jamais ! Dans les ménages que je connais, on est uni, on s'aime, on se réunit tous plusieurs fois dans l'année ; il y a des fêtes. On ne vit pas comme des ours. Pardine, ce n'est pas dans l'embarras, il n'y en a pas beaucoup, de ces ménages. On en chercherait un dans tout le département. Les hommes sont si méchants ! Tenez, sans aller bien loin, la Méry en voit de dures avec son petit bonhomme de mari qui a six pouces de fesses et le derrière tout de suite !

VIII

L'hiver vint, engourdissant encore dans ses brumes la famille Lérin, puis les beaux jours.

Françoise dut prendre quelques précautions. Elle se tint le plus souvent penchée, le corsage en avant et bombé, le caraco flottant. Elle portait sur les hanches.

Vraiment, ça ne se voyait pas quand on n'y faisait pas attention.

Cependant, elle se défiait de sa grand'mère. Une ruse lui parut très habile : elle se frappa fortement le nez et remplit une chemise sale de sang.

Elle affectait de dire :

– J'engraisse, j'engraisse depuis que je suis chez les Lérin : c'est étonnant.

L'épicière, M^{me} Ledru, lui ayant répondu :

– Pas tant que ça ! Je ne trouve pas, moi, elle en fut heureuse tout le jour, comme si la fin de ses peines était arrivée.

Elle avait entendu dire qu'en se serrant bien avec une bande de toile on pouvait étouffer l'enfant. Mais la mère court le risque d'y rester. Elle n'osa pas.

L'absinthe, dit-on, bue à forte dose, coupe l'enfant en morceaux.

Où en acheter et sous quel prétexte ?

Elle se résigna. Une seule chose la préoccupait : l'accouchement. Pour le reste, on verrait. Têtue et volontairement aveugle, elle refusait de regarder plus loin.

Des fois, tout s'arrange.

IX

Tout le monde était couché à la maison. Seule, M^{me} Lérin, qu'absorbait une paire de bas à finir, tricotait encore près du poêle presque éteint. Elle en était au talon du premier bas, une partie délicate, et ses aiguilles marchaient avec rapidité. Elle remontait toutes les cinq minutes sa lampe où l'huile allait manquer. Pas d'autre, bruit que le frottement imperceptible des aiguilles. Quand elle tirait trop fort sur la laine, la pelote sautait hors de la poche de son tablier pour se sauver entre les jambes de la petite table ou les pattes courtes du poêle. Elle finit par la laisser rouler. Par intervalles le trou de la bassie sifflait comme une douce flûte.

La porte de la rue s'ouvrit, puis celle du corridor, et Honorine entra. Elle souffla sa lanterne et la déposa sur le buffet. Elle avait ôté ses sabots et se tenait debout en chaussons près de M^{me} Lérin qui lui dit :

– C'est vous, Honorine ?

Honorine ne répondit pas. Elle hésitait, très, grave.

M^{me} Lérin reprit :

– Vous venez bien tard, ma bonne vieille.

Cette réflexion-là importait peu, sans doute, à Honorine. Elle se décida et, jetant un coup d'œil sur la chambre où dormaient ces messieurs, d'une voix basse pour ne point les réveiller, elle dit brusquement :

– Vous pourriez les marier !

M^{me} Lérin regarda Honorine par-dessus ses lunettes. Pressées, multiples, à ces paroles extraordinaires en vérité, des exclamations lui vinrent à l'esprit. Elle pouvait feindre d'ignorer, être stupéfaite, s'écrier :

– Que voulez-vous dire ?

ou bien :

– Je ne vous comprends pas, Honorine.

et mille autres ripostes dont elle fit un examen rapide. Mais Honorine était là, figée, résolue et calme. Ni l'étonnement, ni l'ironie, ni le mépris n'auraient servi de rien. Honorine allait droit au but. Il fallait la suivre.

M^{me} Lérin posa sa paire de bas au pied de la lampe, ôta ses lunettes, les ferma, les mit à côté des bas avec lenteur, et, d'une voix sourde à l'exemple d'Honorine, car la même crainte leur était venue à toutes deux, elle dit simplement :

– Jamais !

Tout de suite, comme si elle eût prévu la réponse, Honorine exposa ses raisons, avec effort, en tirant sur les mots qui ne voulaient pas venir.

Quand elle haussait trop la voix, M^{me} Lérin lui faisait :

– Chut ! chut ! ils dorment. Et Honorine changeait de ton aussitôt, avec déférence, et continuait lentement :

– Vous avez raison, Madame Lérin. J'étais bien sûre que vous me diriez pas autre chose. Moi aussi, je pense comme vous : Françoise a fauté, tant pis pour elle ! Je le lui ai dit, comme je vous le dis. Elle aussi pense comme nous. Jamais elle ne demandera rien. C'est un malheur, on n'y peut rien. C'est plutôt pour dire, que je suis venue vous parler. Elle ne le sait pas. Vous pouvez être sûre qu'elle ne le sait pas. C'est moi toute seule qui ai pris ça sur moi. Je me suis dit : Je suis la plus vieille, c'est juste que je sois la moins fière. Alors je vous ai dit : Si on les mariait ? Raisonnablement, ça ne se peut pas. Il faudrait avoir bien du cœur pour aller contre, mais voilà ! on ne peut pas avoir de cœur quand les affaires sont impossibles. C'est égal, la pauvre Françoise ! Elle l'a mérité, mais, voyez-vous, Madame Lérin, elle va le payer bien cher. Elle va être bien malheureuse, elle sera bien punie.

Honorine se tut. M^{me} Lérin, prête à la bataille, s'attendait à autre chose, à des menaces, à des sommations, à de la fureur, à des larmes, au moins à une défense, droit par droit, des intérêts de Françoise. Au lieu de cela, Honorine gémissait,

courbait la tête. La plainte de la grand'mère allait l'émouvoir, mais quand il s'agissait de son fils M^{me} Lérin voyait sèchement et parlait de même.

Elle soupçonna que tout n'était pas dit :

– Que voulez-vous que j'y fasse, Honorine ?

La vieille servante qui comptait sur plus d'attendrissement, blessée, s'enhardit :

– C'est pourtant pas tout de la faute à Françoise ! dit-elle.

M^{me} Lérin eut un haut-le-corps.

– Hein, vous allez commencer ! Vous y venez ?

– Chut, lui fit à son tour Honorine, pas si fort ! Ils dorment.

M^{me} Lérin continua plus bas :

– Voyons, n'y allons pas par quatre chemins ; car il faut au moins que je vous donne des raisons ; vous vous en iriez avec une pensée de derrière la tête. Me voyez-vous d'ici livrant mon fils à Françoise ? Mais tout le village me rirait au nez. Vous-même, vous me trouveriez trop bête. C'est ça, qui serait drôle ! Je l'aurais élevé, mon fils, qui est un garçon digne de n'importe qui, pour le marier à quoi ? à une fille Fré, qui n'a pas le sou, qui est ma servante, qui lave ma vaisselle, qui garde les vaches, parce qu'elle l'aurait agacé tellement, qu'un jour, par hasard !... Ah ! ne branlez pas votre tête ! C'est à elle que revient toute la faute, vous le savez bien, elle a assez tourné autour de lui. J'ai failli la flanquer vingt fois à la porte. Si encore il l'aimait, le pauvre chéri !... Mais il ne l'aime pas ; il n'y est jamais retourné, et pourtant Françoise a tout fait pour le reprendre !

– Souvent, dit Honorine, après, on n'aime plus !

– A-t-on jamais vu !... reprit M^{me} Lérin.

– Chut, lui dit encore Honorine, vous allez les réveiller !

– A-t-on jamais vu !... Est-ce que le fils de l'ancien maire Petiot s'est marié avec Louise, la fille du maréchal-ferrant, parce qu'il l'avait séduite ? Belle affaire ! Et puis, les autres, qu'est-ce que ça me fait ? Vous dites bien, Honorine : votre fille a fait une bêtise ; tant pis pour elle !

M^{me} Lérin s'échauffait. L'indignation la secouait sur sa chaise. Elle eût crié de grand cœur ce qu'elle ne pouvait que murmurer, tout le corps soulevé vers Honorine, lui soufflant au visage, frémissante, irritée, sans vouloir en convenir, contre la maladresse de son dadais de fils.

– Là ! dit Honorine, vous vous donnez bien du mal. Puisque je vous dis que je pense comme vous, et que Françoise pense comme moi ! Ça ne se peut pas. J'étais venue seulement pour savoir, pour être plus sûre, pour causer un peu avec vous, parce que vous êtes de bon conseil, et que vous pourriez peut-être nous indiquer un

moyen. Qu'est-ce qu'elle va devenir ? Qu'est-ce qu'elle va devenir ?

À cela, M^{me} Lérin n'avait rien à dire. Sans doute elle eût pu trouver une bonne parole, faire l'offre de quelque argent. Mais elle craignait que la moindre concession venant d'elle ne donnât à ces gens-là l'espoir d'obtenir davantage. Visiblement Honorine l'implorait. Elle demeura fermée. La vieille le comprit. Un grand découragement la prenait. Elle luttait contre elle-même, cherchait quelque chose de sérieux à dire pour défendre un peu mieux sa petite-fille. Mais les bons motifs lui échappaient comme de l'eau entre les doigts. À quoi bon ! Il lui fallait de l'aplomb pour rester là plus longtemps. Elle ferait bien de s'en aller tout de suite. Mais elle aurait encore mieux fait de ne pas venir.

Pourtant, elle ajouta pour finir :

– Si seulement mon vieux n'en savait rien ! C'est qu'il la tuerait du coup !

– On ne tue pas son enfant comme ça, dit M^{me} Lérin avec autorité, en femme qui s'y connaît.

– Ah ! fit Honorine en levant ses bras maigres qu'elle laissa retomber. Le bon Dieu seul pourrait dire ce qui va arriver. Mais tout ce que je dis là sert-il à quelque chose ? Non, n'est-ce pas ? Alors je n'ai plus qu'à m'en aller. Vous vous impatienteriez. Madame Lérin, vous pouvez être bien tranquille. C'est pas nous qui ferons du bruit. Y aurait que dans le cas où ça se saurait par d'autres !

– Ah ! pour ça, par exemple, dit M^{me} Lérin, je suis prête, je nie tout. Quand il me faudrait aller de maison en maison, du matin jusqu'au soir, pour dire que ce sont des mensonges, j'irais, Honorine, et on me croirait plutôt que les autres, plutôt que vous. Votre fille n'est pas toujours chez moi. Elle ne couche pas chez moi. C'est vite fait, un enfant !... Oh ! je les attends, ceux qui voudront nous salir. Comment ! mais, Honorine, vous me feriez bouillir, manger mes sangs !

Il y eut une pause.

M^{me} Lérin n'osait continuer de peur du bruit. Au-dehors le vent avait pris de la force, comme un soufflet de forge qui se met en train. Le trou de la bassie sifflait presque furieusement, comme une bouche humaine. Enfin M^{me} Lérin résuma d'un mot la situation :

– Mais songez donc que c'est mon fils ! dit-elle.

– C'est vrai, répondit avec accablement Honorine, qui eût pu répondre qu'elle aussi avait quelque droit à s'écrier :

– Pensez donc que je vous parle de Françoise, ma fille à moi, car c'est ma fille, voyez-vous !

Mais cette pensée ne lui vint pas. Elle se soumettait : c'était préférable. Elle n'était pas venue pour persuader, mais pour fléchir. Du moment qu'il fallait discuter,

elle sentait son impuissance, toute la distance qui la séparait de M^{me} Lérin.

Malmenée, affaissée de corps et d'esprit, elle avait cessé d'être la grand'mère pour redevenir la servante.

Au contraire, M^{me} Lérin ne se retenait qu'à grand'peine et souffrait de ne pas pouvoir crier plus haut les bonnes raisons dédaigneuses accourues par bandes à son appel. Triomphante, elle oublia d'être pitoyable. Un tremblement l'agitait. Elle alla coller son oreille à la porte de la chambre à coucher. La respiration égale des deux hommes la tranquillisa. Elle revint à Honorine et sa colère se fit ironique :

– Alors il vous suffirait d'aller raconter des histoires ? Ça serait vraiment trop commode !

Elle s'arrêta, pesant de tout son regard sur Honorine. La grand'mère ne semblait plus écouter. Elle avait une attitude humble, les bras le long du corps. De temps en temps, elle faisait un petit signe de la tête comme pour approuver. Elle ne comprenait pas toujours les raisons de M^{me} Lérin. Elle ne se rendait nettement compte que de ceci : c'est qu'il y a des choses qui ne sont pas possibles et que rien ne pouvait sauver Françoise.

Elle aurait presque demandé pardon de sa démarche, et M^{me} Lérin la vit si soumise, si pauvre, si effacée devant elle, avec son bonnet noir serré autour de sa tête, son caraco passé et sa vieille jupe de laine, qu'elle perdit toute mesure. Elle voulut se montrer dans toute sa force, comme une femme qui devine les gens, qui pénètre jusqu'à leurs plus secrètes pensées. En outre, elle s'imaginait maintenant être l'offensée, et qu'il lui était permis de se venger. Elle se leva et, posant sa main sur l'épaule de la vieille femme, elle lui dit si faiblement qu'Honorine la devina plutôt qu'elle ne l'entendit :

– Qui me dit que vous n'avez pas poussé Françoise ?

Une seconde, elle eut peur. Il lui sembla que les yeux de la vieille prenaient feu et qu'elle grandissait, qu'elle devenait farouche et qu'il allait arriver un malheur. Mais presque aussitôt ses épaules retombèrent, flasques comme des chiffons. Son visage tendu refit le treillis de ses rides. La vieille prit sa lanterne et s'en alla, toute penchée.

X

Dehors, il faisait une nuit noire sans lune. Honorine se buta contre un mur. Elle chercha machinalement des allumettes. Toutes s'éteignirent. Elle s'enfonça dans les grandes ombres du village, marchant par souvenir et, comme les gens sous le coup d'une grande tristesse, occupée seulement de détails insignifiants : le battement

plaintif d'une porte, la fuite d'un chat, la sonnerie persistante de sa lanterne rouillée, agitée au bout de son bras.

Peu à peu il fit clair en elle. Elle se reprenait à la colère, voyait plus sainement, repassait tout ce qu'on lui avait dit, posément. Son irritation s'apaisait comme un écho, par petites trépidations.

– Châcre ! disait-elle alors, en traînant sur l'â, comme si elle eût tiré une ficelle de sa gorge. Enfin elle fut toute calmée. Une pauvre vérité étroite s'imposait à elle. Elle ne pouvait plus discuter. Elle se reprochait d'avoir été sur le point de se fâcher pour de bon. Heureusement on reconnaît à temps ses torts.

Une dernière allumette qu'elle tenait dans sa main fit comme les autres et, malgré les précautions que prenait la vieille, mourut d'un pauvre petit souffle de rien du tout.

La vieille grand'mère murmura :

– J'ai perdu ma soirée : elle a raison, c'est sûr, elle a raison, la dame !

XI

Elle rentra chez elle d'un pas très doux, pour ne pas interrompre le ronflement du père Lazare. Tandis qu'elle mettait sa coiffe de nuit, une vieille gravure lui rappelait défunt son pauvre garçon Henri, prévôt de danse au régiment.

Quand il venait en congé pour la fête du pays, c'était une grande joie. Elle l'annonçait à toutes les filles. Un jour elle l'avait proposé même à M^{lle} Eugénie comme valseur.

M^{lle} Eugénie n'accepta pas. Elle en fut bien surprise. Mais son chagrin se dissipait aux grincements de la vielle, dans la grange de la mère Suzanne, quand son fils se cambrait et frappait du talon, levant haut le bras droit, à l'admiration de toute l'assistance.

Tout le jour elle le regardait et le gardait. Elle lui retenait les filles, écartait sans ménagement les grosses lourdes. Elle faisait les honneurs de son garçon.

Le soir venu, quand la grange s'illuminait aux feux des lampes et des bougies collées aux tonneaux sur lesquels étaient perchés les musiciens, Honorine était encore là, tenant à la main sa lanterne allumée.

Elle voulait voir les pieds de son fils. Leur remuement l'enchantait comme de la magie.

– Ôtez-vous ! Ôtez-vous que je le voie encore !

Elle fendait les couples, recevait des coups de genoux, et, par les bousculades,

malgré le tourbillon des jambes, elle arrivait aux pieds de son fils, avec sa lanterne. Elle le suivait courbée, les yeux fouilleurs, éclairant ses entrechats, ses piqués et ses ailes de pigeon.

La danse terminée, elle lui épongeait le front et le cou avec son mouchoir à carreaux, et, quand l'homme à la vielle passait devant les galants pour récolter les sous, elle lui disait fièrement :

– Marchez donc, marchez donc ! On vous paiera à la fin. Nous sommes à la journée et à la nuitée.

La dernière, elle allait se coucher, harassée.

Comme c'était loin, toutes ces niaiseries !...

Elle souffla la lampe, et longtemps encore s'attarda aux vieux souvenirs, les yeux ouverts.

XII

Ayant terminé sa tournée de bonne heure, Fabrice, avant d'aller à son travail, faisait proprement, assis sur le banc de la mère Suzanne, une opération très délicate. Il avait pris Pirame, un des chiens de M. Lérin, entre ses jambes et l'y maintenait avec force. Il lui passa autour du cou une ficelle continuée par un fil mince et solide qu'il noua à l'une de ses dents de devant dont il souffrait depuis plusieurs jours.

La ficelle pouvait avoir trois mètres de longueur.

Pirame, serré aux épaules, ne bougeait pas, comme en arrêt.

Fabrice prit dans sa poche un morceau de pain, se roidit, s'arc-bouta du dos au mur, dit entre ses dents :

– Une, deux, trois !

et, au commandement de « trois », lança le morceau de pain, au loin, devant Pirame.

Le chien bondit : un coup sec, et la dent de Fabrice le suivit, arrachée d'une maîtresse façon, d'une seule prise et sans douleur.

Pirame dévora le pain et rapporta la dent à Fabrice, la queue remuante, plein de gratitude.

Avec le dos de sa main, Fabrice essuya ses lèvres sanglantes, regarda sa dent presque affectueusement, la montra à la mère Suzanne qui l'examina, attentive, et l'enveloppa dans une corne de son mouchoir où il devait la laisser pendant quelques

jours, afin de la faire voir aux amis.

XIII

Il pensa :

« Je la montrerai à Françoise. »

Il désirait avoir avec elle un entretien sérieux et méditait profondément. Pour entrer en ménage, il faut de l'argent comptant, et Françoise n'avait que ses gages. D'autre part, il avait trente-cinq ans et ne pouvait cependant pas attendre sa retraite pour se marier.

Sans doute ; mais Françoise ne voulait pas de lui. Il échouait chaque matin. Comment faire ? Son embarras grandissait, et son chagrin. Néanmoins il conservait encore un peu d'espoir.

Soudain il se dit :

« Au lieu d'herbeuiller là dans les idées de la tête, tu ferais bien mieux d'aller au bois couper des balais pour couvrir le toit d'Eusèbe qui se pourrit ! »

Il partit avec sa serpe.

Il entra au bois, quand il aperçut Françoise.

Fabrice pensa que le moment était venu d'en finir.

Il demanda :

– D'où donc que vous venez ?

– Je viens de là. Je me promène comme une bourgeoise.

Très pâle, elle tenait ses deux mains plaquées sur son ventre.

Fabrice craignit d'entendre trop tôt un refus. Il parla le premier et dit tout ce qu'il avait à dire d'une haleine, sans s'arrêter.

– Vous n'êtes pas sérieuse, Françoise. Vous me répondez toujours, têtue comme un âne rouge : Non, Fabrice. Mais ce n'est pas une réponse, ça. On s'explique, on dit ses raisons. Vous seriez bien embarrassée pour les dire, vos raisons. Je ne suis pas un mauvais homme, vous le savez bien. Et puis, il y a la retraite. Il y a ma vigne. Le raisin va être superbe cette année, s'il ne gèle pas. On voit déjà des grappes. C'est-il que vous n'êtes pas amoureuse de moi ? Ça viendra. C'est des bêtises. On ne veut pas les bœufs aujourd'hui, on les veut demain. Ça passe et ça vient, les goûts qu'on a pour quelqu'un. Reste une bonne petite vie qu'on peut mener ensemble, tranquillement et agréablement. Mais il ne faut pas répondre : Non ! tout court, sans

savoir, ni se servir de sa langue frétilante, comme un cochon de sa queue pour ne rien dire.

Françoise lui répondit doucement :

– Puisque c’est non, Fabrice, je ne peux pourtant pas vous dire oui.

Et elle voulut passer.

Mais Fabrice se mit en colère :

– Sacré matin, à la fin, voulez-vous me répondre mieux que ça ?

– Fabrice, laissez-moi.

– Non, à mon tour, nom de d’là, c’est trop bête, au bout du compte. Je te tiens, je te prends !

Et il la saisit par le bras et, comme elle voulut le retirer, par la taille, très rouge.

Il s’excitait par des jurons.

Du trou qu’avait laissé sa dent arrachée, un peu de sang coulait encore et se mêlait à sa salive.

Il l’entraînait, ardent et décidé, sa serpe toutefois écartée, car il craignait de la blesser.

– Oh ! Que vous m’avez fait mal ! dit soudain Françoise.

– Moi ? mais je ne t’ai pas touchée ! répondit Fabrice en desserrant ses deux bras. Tiens, je l’avais comme ça !

Il lui fit voir.

Mais Françoise, plus pâle encore, tenait toujours ses mains jointes sur son ventre, les doigts recroquevillés.

Fabrice reprit :

– Alors, t’en as un autre ? Je m’en doutais de ce coup-là. Mais qui ? dis-moi qui !

– Taisez-vous, dit Françoise.

À l’autre bout de la grande allée du bois où ils se trouvaient, ils aperçurent M. Émile.

Son fusil sous le bras, il marchait lentement, regardant en l’air, tirant sa montre, et suivant à l’horizon la chute lente d’un beau soleil rouge qui diminuait, diminuait, avalé peu à peu par l’horizon comme par une grande bouche, laissant derrière lui des teintes sanglantes, comme un fruit trop mûr barbouille les lèvres, disparu, englouti, car il était six heures et demie, et les bécasses allaient bientôt commencer de se faire l’amour.

XIV

– C’est lui, dit Fabrice.

Françoise murmura :

– Je ne vous ai rien dit, Fabrice.

– Et vous le cherchiez encore dans le bois, je parie !

– Pour ça, non, Fabrice. Oh ! non. Lui ne me cherche pas. Et, moi, je crois que je serai bientôt morte.

Fabrice la regardait, les bras pendants, sa serpe à terre.

Comme tous les gens d’humeur généralement bénigne, il sentait monter en une fois à sa tête tout ce dont il pouvait disposer de colère furieuse.

Il ne savait contre qui s’emporter, mais, vraiment, il passait un moment d’exaltation où l’on se dit :

« Il va arriver quelque chose, bien sûr. »

Soudain, il remarqua le mouvement des doigts de Françoise sur son tablier de cuisine.

– Pardine ! c’est là que t’as mal ! Tu l’es donc, tu l’es donc ?

Françoise lui saisit fortement le poignet :

– Écoutez, Fabrice, vous pouvez me perdre, c’est votre droit, bien que ce serait méchant. Mais vous ne perdriez que moi, entendez-vous ? Pour l’autre, on ne vous croira pas. C’est moi qui vous le dis : on ne vous croira pas.

Elle ressemblait à une folle, énergique et fiévreuse, répétant :

– On ne vous croira pas ; on ne vous croira pas, d’un ton très bas, pesant sur chaque syllabe prononcée.

Qui donc donnait ainsi des coups de marteau sur les tempes de Fabrice ? Une, deux, trois. Il n’avait pas le temps de se détourner, de se reconnaître, d’éviter le choc, bêtement assommé.

Comme Françoise s’éloignait d’un pas pressé, il ramassa sa serpe et, la gorge mi-bouchée, parvint cependant à crier :

– Tonnerre ! le bras tendu, le visage tout froncé, comme sous mille piqûres de mouches.

XV

Les grives de retour des prés filaient avec rapidité entre les grands chênes. Émile manquait rarement de se rendre à l'affût. Il trouvait à cet exercice peu violent son émotion du soir. La nuit s'annonçait très douce. S'il y avait des bécasses, elles devaient rouler. En les attendant, innocemment, il visa des grives, sans tirer, car elles passaient comme des balles au-dessus de sa tête, simplement pour se faire l'œil. En outre, il dédaignait le petit gibier : le canon de son fusil traçait des éclairs blancs.

Il quitta la grande allée et s'engagea dans le petit taillis. Mais les branches encore sans feuilles lui cinglaient le visage. De cette façon l'on peut parfaitement perdre un œil. D'ailleurs, si quelque bécasse se levait, il ne pourrait même pas la voir, car elles ne montent pas toujours perpendiculairement, mais se faufilent parfois entre les branches minces, invisibles, reconnaissables seulement au lourd battement de leurs ailes.

Il rentra dans la grande allée. Les chants des oiseaux se calmaient un à un. Le bois semblait s'endormir.

C'était le moment.

Émile choisit un chêne isolé et dominant une clairière, s'adossa au pied, et attendit. Il lui parut que les bécasses ne pouvaient passer inaperçues. Avait-il plus de chances de les voir, en restant immobile, les yeux toujours dans la même direction, ou en tournant sur lui-même, comme un animal en cage ?

Il arrangea les choses, se planta droit sur ses deux pieds, les talons joints, la crosse de son fusil presque à l'épaule, dans l'attitude du chasseur qu'on voit sur les boîtes de cartouches, quand, dans les grands roseaux raides comme des lames, le chien tombe en arrêt, langue rentrée, queue droite : mais il laissa à sa tête une entière liberté. Il pouvait ainsi parcourir les trois quarts de l'horizon. Restait l'autre quart qu'il ne surveillerait pas.

Mais le cri des bécasses indique très bien la direction qu'elles suivent.

– Pit ! crroue ! pit ! crroue !

Tous les points étant gardés, Émile concentra son attention. Près de lui, Pirame, couché en sphinx, levait la tête et bâillait.

Divers incidents survinrent :

Un nuage sombre et large passa. De fines gouttes de pluie piquèrent les joues d'Émile, lui obscurcirent la vue et s'attardèrent, claires et rondes, sur sa ligne de mire. Du coin de sa veste il essuya ses yeux et frotta le canon de son fusil.

Dans le crépuscule, les objets s'éloignent et les bruits grossissent.

Frémissant, il prêta l'oreille, les yeux grandement ouverts, le fusil levé. Quelque chose approchait. Sa tête allait de droite et de gauche comme un battant de volet dans un courant d'air. Il ne voyait rien, bien que le ronronnement se fit de plus en plus

distinct.

Il se dressa sur la pointe du pied, la respiration suspendue. Avec un bruit qui lui parut infernal, un point noir rasa ses paupières, aussitôt fondu dans l'ombre.

C'était un bourdon !

Quelle alerte !

Des feuilles sèches remuèrent à quelques pas derrière lui. Un renard, sans doute, allait sortir et traverser l'allée.

La tête d'Émile modifia son mouvement, et de bas en haut exécuta des saluts pressés. Une bécasse ou le renard lui échapperait. Comment faire ?

Les feuilles sèches s'immobilisèrent.

Enfin, une bécasse s'annonça :

– Pit ! crroue ! pit ! crroue !

Il ne pouvait s'y tromper.

Mais elle décrivit un grand cercle autour de la clairière et disparut. Elle cherchait une compagne et l'appelait, le vol très bas. Bientôt une autre se leva, et l'une derrière l'autre, mais très près l'une de l'autre, leur long bec pendant et alourdissant leur vol, au-dessus du bois tranquille, d'où montait par intervalles le cri de quelque oiseau en retard et pas encore installé pour la nuit, entre les têtes des plus hauts arbres, dont les branches nues au moindre souffle de vent remuaient et se tendaient comme pour les saisir au passage, tantôt lentes et muettes, tantôt pressées et filantes, les deux bécasses se poursuivirent et tournoyèrent.

Émile était sur ses gardes, la crosse à l'épaule, le canon horizontal.

XVI

Cependant Fabrice écarta les balais avec douceur, glissa sa tête entre les pointes des branches, plein de terreur quand l'une d'elles remuait, et dressa lentement son corps, ouvrant peu à peu l'aire de son dos rond, le cou court, la tête nue, tirant ses bras l'un après l'autre du taillis qui l'enveloppait. Il semblait croître plutôt que se lever, pousser hors de terre sans un frissonnement. Il se trouva debout, contre le chêne endormi entre les deux hommes. Avec le même mouvement silencieux et gradué, la serpe qu'il tenait à la main droite monta le long de son corps, puis s'en écarta, sortit de l'ombre, entra dans la pâleur du crépuscule, s'écartant toujours, le plus loin possible de Fabrice et un peu au-dessus de sa tête, et soudain s'immobilisa, prête à prendre son élan, comme si elle allait fendre d'un seul coup l'arbre et

l'homme.

XVII

Un coup de feu dispersa l'épouvante de son écho par tout le bois. L'une des deux bécasses passa au-dessus du chêne, laissant derrière elle l'autre qui tomba, le bec en avant, les ailes secouées, à peine à terre, car Pirame avait bondi la gueule ouverte.

- Ah ! ah ! dit Fabrice, vous ne l'avez pas manquée, monsieur Émile !
- Non, dit Émile, c'est comme ça que je les arrange quand je m'y mets.
- Faites voir un peu ? dit Fabrice. Je n'ai jamais vu cet oiseau-là de près.

Il la prit, la retourna entre ses doigts, examina les plumes. Elle était petite et maigre.

- C'est l'amour, dit Émile.
- On dit pourtant que ça fait engraisser.
- La femelle oui, mais le mâle !
- C'est donc le mâle, Monsieur Émile ?
- Dame, c'est elle qui suivait l'autre, si c'est comme chez nous !

Émile avait désarmé son fusil, et ils marchaient tous les deux, côte à côte, paisiblement, dans la grande allée.

- Qu'est-ce que vous faisiez donc là, Fabrice ? Vous coupiez des balais ?
- Oui, j'emporte ce petit tas-là. Je reviendrai chercher le reste avec Eusèbe.

Fabrice trouvait que la bécasse aurait bien dû ne pas passer par là et aller tout de suite dans les blés, où toutes les deux auraient convenablement passé la nuit, en boule l'une près de l'autre, comme cela se fait quand on s'aime.

- C'est l'autre qui va s'ennuyer, Monsieur Émile !
- Bast, une de perdue, deux de retrouvées.
- Ça, c'est vrai. À quoi ça sert de se faire de la peine, quand ça ne sert à rien ?

Ils avaient quitté le bois. Devant eux par les champs couverts de nuit, Pirame courait comme une ombre et dérangeait dans leur sommeil ou dans leurs jeux des perdrix, un lapin, tout un monde nocturne. Les deux hommes se heurtaient à des mottes de terre, leurs yeux devenant de plus en plus inutiles.

- Bonsoir, Monsieur Émile.

– Bonsoir, Fabrice, bonsoir.

XVIII

Ce soir-là, encore plus que d'ordinaire, sur le banc de la mère Suzanne, Françoise demeura absorbée, morne, la tête rentrée dans les épaules, enfouie dans son caraco.

Elle avait prudemment croisé ses bras sur sa poitrine, en les soulevant un peu de manière à rendre, par ce gonflement, l'autre, celui du bas, moins visible. Par instants elle sommeillait. Le rêve prenait possession d'elle ; des bribes d'histoires seulement lui parvenaient. Il lui semblait que quelque chose d'inusité se passait au fond de son être.

– Ils ne vont donc pas aller se coucher !

En effet les invités de la mère Suzanne paraissaient vouloir s'éterniser sur le banc. D'ailleurs, il y avait aussi peu de nuit que possible. Les maisons reposaient dans une clarté blanche.

La série de contes était terminée. Les pipes s'éteignaient. Tous, les mains croisées sur leurs genoux ou dans les poches de leurs tabliers, regardaient vaguement devant eux, comme imprégnés de silence.

Françoise s'enfonçait dans son rêve mêlé de cauchemar, sortant aussi de sa torpeur par des soubresauts brusques qui faisaient tourner les têtes du côté de son ombre.

Enfin l'un d'eux se leva.

Peu à peu tous partirent, mais lentement, avec des paroles inarticulées qui tombaient autour d'eux comme des feuilles mortes dans un air sans souffle.

La mère Suzanne frappa sur l'épaule de Françoise.

– Tu n'y penses plus ? Je vais me coucher, moi, dit-elle.

– Moi aussi, dit Françoise.

Et elle se leva en faisant un effort violent. Elle eut de la peine à retenir un cri, prise de douleurs.

La mère Suzanne ne la regarda pas méchamment. Elle jeta un coup d'œil de côté et d'autre, poussa les volets, fit rentrer Phémie et dit :

– Bien le bonsoir !

– Bien le bonsoir ! fit Françoise.

Elle essaya quelques pas, mais elle se traînait.

La porte de la mère Suzanne fermée, au lieu de descendre le village, elle remonta du côté des Lérin.

À grand'peine elle alla vers la maison.

XIX

Elle marchait lourdement, s'appuyant au mur dont le ciment graveleux lui écorcha la paume des mains. Il n'y avait plus de lumière dans la maison.

Elle passa la cour et longea la maison dans la direction du jardin.

Derrière elle, au village endormi dans l'ombre, quelques portes s'ouvraient et se refermaient avec bruit. Les paysans économes et propres font souvent de petites sorties dehors, en pleine nuit. En été, par les beaux clairs de lune, c'est un plaisir. Quelquefois deux voisins ont la chance de se rencontrer. En chemise, les pieds nus, le bonnet de coton sur les yeux, ils font un bout de conversation amicale :

– La belle nuit ! dit l'un.

– Y a longtemps qu'on n'en avait pas vu une pareille, dit l'autre.

Ils jouissent un peu de la fraîcheur, puis s'en vont redormir.

Les femmes font comme les hommes. Seulement, elles passent une jupe.

À chaque battement de porte, Françoise s'arrêtait, haletante. Le moindre bruit avait son contrecoup en elle. Elle arriva à la barrière du jardin. Là-haut, au tournant de la vieille route, la croix sans Christ lui tendait les bras, penchée sur tout le village comme une protectrice.

« Ça serait plus sûr d'aller plus loin, se dit Françoise, mais je ne pourrai jamais ».

Et puis, si quelqu'un passait sur la route ?...

La douleur augmentait : elle ouvrit la petite barrière. Le crochet retomba en claquant sur la ferrure. Pirame aboya. En même temps, Françoise vit qu'une lumière éclairait encore la chambre à coucher de ces messieurs, où M. Lérin avait l'habitude de lire dans son lit.

Françoise s'arrêta de nouveau, sans souffle.

Pirame se tut.

« Je ne peux pourtant pas rester sur la route », se dit-elle.

Elle ôta ses sabots qui auraient fait crier le sable et se décida à entrer sans refermer la barrière. En passant devant la fenêtre éclairée, elle se courba le plus possible, posant le pied doucement.

Au puits, elle faillit se dénoncer. Elle marcha sur la chaîne dont les anneaux grincèrent, réveillés et animés soudain. Elle s'appuya sur la margelle, aux écoutes, croyant tout perdu.

Mais non, rien. À peine un grondement mal assuré de Pirame.

« J'ai de la chance, » pensa-t-elle.

Elle crut que sa douleur lui donnait un peu de répit et continua d'aller presque aisément.

Un mince croissant de lune comme une serpe polie l'éclairait mal. Mais elle se sentait si soulagée qu'elle marcha un peu, librement, dans les allées.

Une idée stupide lui vint :

« Si ça se passait, tout de même ? »

Elle était bien lasse, malgré tout. Elle alla jusqu'au bout du jardin, vers le petit mur en pierres sèches, le long duquel poussait n'importe quoi.

Un faux pas la fit tomber à genoux. Mais de hautes orties lui piquèrent si drûment les mains et le menton qu'elle se releva d'un effort. Les douleurs la reprirent, déchirantes comme une scie. Chancelante, elle revint sur ses pas, en se tenant aux arbres, dont elle cassait les branches, les dents serrées. Le coin où montait le noisetier, enfoncé dans les ténèbres, lui parut le meilleur endroit.

– Je serai bien là, dit-elle.

Elle s'y coucha, la tête appuyée au pied du petit banc.

XX

Aussitôt l'écartèlement commença. Elle arrachait des pieds d'œillet dont elle s'emplissait la bouche et qu'elle mâchait avec de la terre pour ne pas crier. Elle ne perdit pas connaissance, mais un peu d'hallucination se mêlait à sa torture. Il lui sembla qu'on avait accroché des bœufs à ses membres, que chacun tirait de son côté, et qu'elle-même les excitait de la voix, les poussait de l'aiguillon pour en finir avec ce supplice.

Brusquement tout cassa. Les bœufs se décrochaient. Ses membres allongés, tirés, retournaient à son corps, tandis que, avec sa douleur, sa vie semblait la quitter, s'écouler à gros bouillons, et que tout son être s'affaissait, rompu, effondré, anéanti, chiffonné, inerte.

XXI

Puis elle revenait à elle, graduellement, comme si une main secourable eût enlevé de dessus son corps, une à une, de lourdes couvertures.

Ce qui était là, à côté d'elle sur le sable, poussa un petit cri aigu, bizarre, continu, un cri de frêle gorge suffoquée, où l'air entre trop vite.

Françoise dressa la tête, se souleva sur son coude, effarée.

Ce cri-là lui semblait perçant comme un sifflet de machine, effrayant, prolongé par l'écho, multiplié par son délire. Tout le village allait s'éveiller, sauter du lit, accourir.

Elle s'affola, toute en sueur, brûlante de fièvre.

– Tais-toi, mais tais-toi donc !

Le cri lui sembla grandir encore.

– Oh ! je t'en supplie, tais-toi donc ! On va venir. Mon Dieu, je suis perdue ! Veux-tu te taire, hein ?

Elle étouffait sa voix, soufflait les mots plutôt qu'elle ne parlait.

Le cri continuait toujours, avec des hoquets pareils au déchirement d'un linge neuf.

– Mais tais-toi donc ! Tu ne veux pas te taire ? dit-elle encore.

Elle allongea le bras. Sa main rencontra quelque chose qui remuait dans du sang, dans de la boue épaisse et gluante, prit le petit corps par le cou, et ses doigts serrèrent irrésistiblement.

Tout de suite le cri s'apaisa, se changea en glouglou imperceptible, s'éteignit.

Françoise retomba la tête renversée sur le pied du banc, la bouche ouverte, les yeux fermés, comme morte. Au-dessus d'elle, les feuilles du noisetier s'agitaient faiblement. Dans la nuit pure les étoiles brillaient vives comme des têtes d'épingles neuves. Une chouette passa tout près comme un grand coup de vent.

XXII

Brusquement Françoise sortit de sa léthargie, d'une secousse. Elle se leva toute droite, heurtant du pied le petit cadavre.

Elle se baissa, le prit dans ses bras, y colla son oreille, longtemps obstinée. Tout mouvement avait cessé. Se souvenant vaguement de certaines choses, sans se rendre

compte elle souffla entre les lèvres.

– Comment, lui qui criait tant, voilà qu’il ne veut plus crier à cette heure ?...

Folle, elle suppliait :

– Crie donc, pour voir !

Souillée, défaite, droite dans la nuit, immobile, elle attendait.

La lumière de la chambre à coucher s’était éteinte. Pirame même dormait.

Françoise marcha droit devant elle, d’un pas raide de somnambule, portant le petit corps inanimé dans ses bras. Elle alla vers le puits, passa ses deux bras tendus sous la chaîne et la poulie et, comme on lâche une pierre trop lourde, un paquet inutile, elle écarta ses mains et laissa tomber ce qu’elle tenait dans le puits, éperdue.

Elle pencha la tête, écouta :

– Floc ! dit-elle, avec un rire d’idiot ; ça y est.

Puis elle s’assit sur le rebord de l’auge, pressant du bout des doigts ses tempes, relevant ses cheveux d’un petit geste fébrile.

Puis elle mit sa tête dans ses mains et resta là à regarder dans l’obscurité, les yeux secs.

XXIII

Elle ne voyait plus, ne distinguait rien. Tout s’enténébrait autour d’elle. Mais, à mesure que la nuit s’épaississait sur ses yeux, une sorte de lueur s’allumait en elle, frêle comme une veilleuse, et bientôt d’un éclat plus vif, puis si intense que la malheureuse fut prise d’un tremblement par tous ses membres, eut enfin la conscience de quelque chose de terrible et murmura :

– Tiens, j’ai tué mon enfant ! Je l’ai étouffé ! Je l’ai jeté dans le puits, mon enfant !

Et le tremblement rapide continua de la secouer comme une tige fragile.

Sous elle, le ciment de la vieille auge s’écaillait un peu. Quelques grains tombèrent dans l’eau. Françoise tressaillait au bruit. Cela lui paraissait venir de bien bas, du milieu de la terre, comme si son enfant eût continué sa chute, de fond en fond, une chute saccadée, interminable, les couches d’eau cédant au poids l’une après l’autre, semblables à de minces lames de verre.

Une petite lueur, le reflet d’une lanterne, dansa devant ses yeux. Sa grand’mère était là. Elle se tenait debout, près d’elle, sa lanterne sur son tablier, sa main gauche

croisée sur sa main droite, ne trouvant rien à lui dire.

Elle comprenait que c'était fait, que Françoise était mère.

XXIV

Depuis longtemps la vieille Honorine ne parlait plus à sa petite-fille, s'attendant tous les jours au malheur, mais sans chercher, sans se creuser inutilement la tête, sans tenter quoi que ce fût pour le conjurer, le tourner au moins dans ses conséquences, avec cette soumission résignée des paysans qui laissent les choses s'arranger toutes seules, ne reculent même pas à l'approche d'un désastre et se disent :

« Arrivera ce qui arrivera ».

Toute la journée l'inquiétude l'avait tenue.

– Ça ne peut pourtant pas tarder, disait-elle.

Le soir, quand elle vit que Françoise ne rentrait pas, elle dit :

– Bien sûr, c'est pour ce soir.

Dans un coin de la cheminée, où il rapprochait avec ses doigts insensibles au feu les bouts de toile consumés, le père Lazare, le menton aux genoux, pelotonné comme une boule d'ombre, mangeait sans lumière des pommes de terre qu'il prenait à même la marmite. Un jambon à fumer pendait au-dessus de sa tête. Des almanachs noircis s'empilaient sur la planche de la cheminée. Un chiffon bouchait à peu près le trou du tuyau de poêle.

Honorine ouvrait la porte à chaque instant, s'imaginait entendre des pas, des voix. On allait venir lui apporter Françoise, sur un brancard, en mal d'enfant.

– Qu'est-ce que je vais faire, mon Dieu ?

La vieille ne tenait plus en place et tournait comme une bête autour des chaises et du père Lazare accroupi.

Il lui dit :

– Françoise rentre bien tard, ce soir.

– Il y a de l'ouvrage là-haut, répondit Honorine au hasard.

Une idée lui vint. Elle ajouta :

– Tu ne vas donc pas te coucher, vieux ?

Le vieux parut étonné.

– Tu es donc pressée que j'aille me coucher ? Pourquoi ça ? Tu as peur que je

mange toutes les truffes ? Je t'en laisserai, va, ne t'émeus pas, pour toi, et puis pour le cochon encore. Même si Françoise en veut, elle en aura une ou deux.

La grand'mère s'agitait de plus en plus. Le temps passait, rien ne venait.

Le père Lazare eut des craintes, également :

– Faudrait voir, dit-il.

– Je vais voir, fit Honorine, impatiente de partir.

Elle prit sa lanterne. Elle monta le village, presque courante. La rue était bien calme. Tout Titly dormait paisiblement, la maison des Lérin comme les autres. Elle entra dans la cour : point de lumière. Elle fit le tour de la maison. La barrière du jardin était ouverte. Un gémissement plaintif avait l'air de l'appeler.

Françoise ne s'aperçut pas de son approche, toujours tremblante et absorbée.

XXV

– Où qu'il est ? dit simplement la grand'mère.

Comme Françoise ne lui répondait pas, elle reprit :

– Où que tu l'as mis ? Françoise, cause donc, Françoise !

Prise de terreur, elle approcha la lanterne de son visage. Françoise avait les yeux grands ouverts, mais semblait ne rien voir. Comme Honorine la secouait, elle trembla plus fortement, les dents claquantes.

Alors la grand'mère se mit aux recherches. Elle promena sa lanterne sur l'allée de sable, cherchant des traces, de l'herbe foulée, des pas marqués. Les brins de gazon, les cailloux se succédaient dans le rayonnement de sa lanterne, aussitôt repris par les ténèbres. Un crapaud se traîna gauchement sous les framboisiers. Des plants de fraises apparaissaient, comme tachetés de sang ; des chardons allongeaient leurs cornes fines.

Au noisetier, elle vit sur quel lit Françoise avait fait ses couches. Mais où était l'enfant ? Elle eut beau promener sa lanterne sous le noisetier, sous le banc, dans les œillets, dans les bandes d'oseille, elle ne trouva que le cloaque, des empreintes rouges, des traînées gluantes, mais pas d'enfant.

Elle revint à Françoise toujours ployée sur le rebord de l'auge, subitement songea au puits et devina ce qui s'était passé.

– Tu l'as jeté ? dit-elle d'une voix sourde.

Françoise parut s'éveiller. Elle passait sur son front mouillé le dos de sa main,

faisait effort pour se rappeler.

Enfin elle dit faiblement :

– Crois pas que je l’ai tué, grand’mère ! Je lui ai seulement dit de se taire ; tu comprends, il ne voulait pas se taire.

Fébrile, elle répéta avec douceur :

– Il ne voulait pas se taire, il ne voulait pas se taire.

« Il ne faut pas perdre la tête, » pensa Honorine.

Elle voyait très lucidement les choses. Toute la besogne n’était pas terminée. Elle dit à Françoise :

– Ne bouge pas de là.

Et, sans perdre de temps, elle plongea dans l’auge un vieux seau de fer-blanc qui passait toujours la nuit dehors et le porta plein d’eau sous le noisetier. Elle lava le banc. Elle inonda le gravier ; avec les mains, comme d’une caresse, elle relevait les œillets froissés, arrachait et jetait par-dessus le mur ceux qu’elle trouvait trop malades. Du plat de la main elle tapotait la terre, et sans bruit travaillait à ce que l’endroit, dans ses plus petits détails, parût n’avoir l’air de rien.

– Ils se lèvent tard, dit-elle. Le soleil sera chaud demain. La terre aura tout bu quand ils viendront. S’il reste des traces, je dirai que c’est les poules ou les chats, plutôt les chats.

D’un dernier balancement de sa lanterne, elle s’assura que tout était en ordre, remit encore deux ou trois cailloux à leur place et reporta le seau vers l’auge.

XXVI

– Viens ! dit-elle à Françoise.

Mais elle dut la tirer par la main. Françoise se leva, la suivit docilement, comme en proie à un sort. Mais ses forces la servaient mal. Sa grand’ mère la soutint par le bras. Elles quittèrent le jardin.

Dès que Françoise eut marché quelques minutes, appuyée sur sa grand’mère, elle se détendit et pleura.

Elle sanglotait, incapable de se retenir, versant tout ce qu’elle avait de larmes en elle.

Honorine fut obligée de s’arrêter.

– Faut pas que le père te voie comme ça, dit-elle.

– Seigneur, Seigneur, qu’est-ce que j’ai fait là !

Françoise abandonna sa tête sur l’épaule de sa grand'mère, et elle pleura plus abondamment, le corps tout secoué.

– Ça te fera du bien, dit Honorine.

La vieille femme n’avait pas fait un reproche. Elle n’accusait personne. Elle ne se dit pas que Françoise venait de commettre un crime. Elle acceptait tout, cela comme le reste, vaguement confiante en une sorte de justice où sa tendresse de pauvre vieille grand'mère trouvait son compte ainsi que son égoïsme de paysanne pour qui la tranquillité est tout le bonheur.

– Apaise-toi, disait-elle à Françoise.

– Je ne peux pas, je ne peux pas, disait celle-ci.

Et dans la rue déserte, dans la pleine solitude où les sanglots de Françoise avaient quelque chose de lugubre, Honorine raisonnait sur l’événement. Elle arrivait toujours à la même réflexion.

« Oui, oui, il vaut mieux que ça soit comme ça. »

Quand elles rentrèrent :

– Pourquoi donc qu’elle a pleuré ? demanda le père Lazare à demi-sommeillant.

– Je l’ai attrapée, dit Honorine d’une voix dure. Je ne veux pas qu’elle courre les rues si tard que ça, comme une gueuse.

– Ça, c’est vrai, dit le père Lazare en se rendormant, la voix perdue dans les draps qui rejoignaient son bonnet de coton par-dessus sa tête : faut pas... gueuse... si jamais... j’la tue, ma serpe... v’lan... d’un coup...

Dans le feu une bûche terreuse achevait de s’éteindre. La fumée montait, lente et blanche, s’arrêtait au jambon, le tournait avec complaisance pour ajouter encore une teinte à sa robe rousse comme du vieil or.

XXVII

M^{me} Lérin demanda :

– Qu’est-ce qu’elle a ?

– C’est rien, dit Honorine ; elle a un peu de fièvre. Je vas la remplacer pour aujourd’hui.

Et sans autre explication elle se mit à l’ouvrage. Son premier soin fut d’aller au jardin. La place était à peu près nette. On pouvait ne s’apercevoir de rien ou, en tout

cas, croire que des poules vagabondes et pillardes avaient passé là. Et même, pour faire illusion, dans le cas où on l'aurait observée, elle cria :

– Châcre ! diable aux poules ! Elles vont finir par tout saccager, oui !

Elle regarda dans le puits. L'eau était claire et reflétait la poulie sans une ride.

« On a plus de chance qu'on n'en mérite, » pensa Honorine.

M. Émile vint comme d'habitude se débarbouiller à l'auge. Par bravade la vieille tira un seau devant lui.

Il lui sembla que rien ne pouvait dénoncer Françoise et qu'elle avait le droit de se reposer en une tranquillité parfaite.

Vaillante, elle détacha le seau et laissa tomber la chaîne qui dansa quelques mesures avec un bruit métallique.

M. Émile, après s'être essuyé longuement avec sa serviette pelucheuse, l'étendit pour la faire sécher sur un poirier où Françoise s'était appuyée durant ses douleurs. Il remarqua qu'une branche avait été cassée.

Il en fut surpris et se laissa aller à des suppositions diverses.

Honorine l'observait, inquiète.

Émile se voûta, regarda de très près.

Il pensa :

« C'est une bigue qui aura sauté par-dessus le mur ! »

« Oui, mais une bigue aurait brouté les feuilles.

« Ça ne peut pas être une bigue !

– Alors, c'est le vent, pour sûr, dit-il en se redressant.

La vieille se sentit à l'aise.

Émile s'entretint encore avec lui :

– Et dire que je n'ai rien entendu !

Mais sans doute ce n'était pas là une raison bien forte :

– En effet, dit-il, je dors si bien !

Honorine parut toute heureuse :

« On croit qu'on sait tout ce qui arrive, pensa-t-elle. On ne sait des fois rien de rien. »

XXVIII

Chaque fois qu'elle allait au jardin Françoise cueillait des fleurs à pleines mains et les mâchait. Elle croyait manger de la fraîcheur. Cela calmait un peu sa fièvre et pour un temps l'odeur suppliciente se dissipait. D'abord le parfum d'un œillet lui suffit. Elle se crut tranquille. Elle fit effort pour sourire et y parvint. C'était une idée, cette odeur ! Il suffit quelquefois d'un rien pour qu'une idée s'en aille comme elle était venue. Elle sentait ses mains, ses vêtements, ce qu'elle buvait, ce qu'elle mangeait. Plus rien ! C'était fini. Une petite fleur à son caraco chassait le cauchemar.

Bientôt il revint. Elle dut lutter contre lui. Mais il l'envahissait comme l'eau s'empare d'un noyé. Elle grossit les bouquets, s'emplit la bouche de belles roses humides. L'odeur de cadavre était la plus forte. Elle s'obstina, chercheuse de bonnes senteurs.

Des pétales se fanaient dans ses poches et répandaient autour d'elle leurs parfums mourants.

M^{me} Lérin, en la regardant faisait la moue, tandis que ses narines palpaient.

– Dieu, que vous sentez bon, Françoise ! Qu'est-ce que vous avez donc à sentir bon comme ça ?

Cependant l'odeur nauséabonde la poursuivait, plus intense.

Elle en arriva à ne plus pouvoir se passer de fleurs. On la voyait toujours avec une rose entre les dents. Son visage était triste et très pâle. Ses yeux sans flamme semblaient comme des yeux d'aveugle. Toute sa personne était empreinte de tristesse. L'accablement pesait sur elle comme un poids matériel. Mais elle piquait son corsage de bouquets aux couleurs éclatantes, et ses lèvres blanches se rougissaient du sang des fleurs.

– Vous avez l'air d'une mariée qui serait morte, lui disait M^{me} Lérin.

Françoise lui demanda la permission de garder près d'elle, à la cuisine, dans la chaleur du fourneau, des vases pleins de fleurs.

– Ah ! ça, vous devenez stupide ! lui dit M^{me} Lérin.

Françoise hochait la tête :

– C'est une idée que j'ai à moi, dit-elle, mais, si vous ne voulez pas, je serai bien malheureuse.

XXIX

Elle crut voir un châtiment dans cette peste acharnée après elle et, à la pensée qu'elle subissait la peine de son crime, elle douta de pouvoir jamais se délivrer de cette obsession.

Elle était prise de nausées et même de vomissements, d'envies de se rouler dans de hautes herbes, de prendre des bains de luzerne, d'avaler des cruches de liqueurs aromatiques.

Elle s'en prit aux flacons de M^{lle} Eugénie. Elle mouillait d'eau de Cologne son mouchoir et se frottait le front et les tempes. À son contact, l'eau de Cologne se changeait en eau pourrie.

– Vous pourriez m'en demander, lui dit un jour en souriant M^{lle} Eugénie. C'est mal, d'être coquette, ajouta-t-elle.

Mais le regard indulgent démentait le reproche.

– Je veux rire, dit-elle. C'est de votre âge.

Elle ajouta :

– C'est de nos âges, sur le ton mélancolique d'une vierge qui chaque matin se réveille un peu moins jeune fille.

– Mais soyez au moins coquette tout à fait. Votre coude a un trou. Vous avez là un tablier déchiré. Il n'est même pas d'une propreté exemplaire. Vous ne vous soignez plus comme autrefois, ma Françoise. Quelles bizarres manies vous prenez ! Enfin, dit-elle avec une pointe de malice, si vous lui plaisez ainsi !...

Innocemment elle torturait Françoise, qui balbutia :

– Oh ! mademoiselle, pouvez-vous croire !...

– Mais c'est naturel, dit celle-ci.

Françoise courba la tête.

Les émanations de chair morte voltigeaient autour d'elle, se collaient à sa peau, à ses mains, à ses cheveux défaits, à tout ce qu'elle touchait, s'étendaient sur les draps de son lit, l'accompagnaient partout, sortaient de sa bouche avec ses paroles, entraient en elle avec une aspiration, composaient l'air dont elle vivait, la prenaient à la gorge dans son sommeil comme pour l'étouffer, et elle était obligée de se lever, frissonnante, d'ouvrir la porte, de mettre sa nudité à l'air des nuits froides, ne se souvenant déjà plus de son enfant que comme d'une chose informe et décomposée.

Parfois elle se tenait droite devant Émile et le regardait, hébétée. Le fils de bourgeois se cachait derrière un journal, plongé dans les annonces. Aussitôt M^{me} Lérin rappelait Françoise à l'ordre. Elle lui affirmait que ces giries ne pouvaient pas durer.

Françoise changeait simplement la direction de son regard et fixait, de moins en moins consciente, des yeux stupides sur M^{me} Lérin.

Sa pensée devenait trouble comme ces coins d'eau dormante qu'on bat avec une perche pour attirer les goujons.

D'étranges rêves, des rêves gonflés d'une réalité possible, la visitaient la nuit.

Elle tirait, tirait !

« Jamais je ne l'aurai, ce seau-là !... » :

Il arriva enfin. Elle prit la chaîne et mit le seau sur la margelle du puits. Quelque chose d'informe nageait dessus. Avec rapidité tout le village s'assemblait autour d'elle. Elle rougissait, pâissait, balbutiait. Un gendarme tout à coup surgit la prenait au collet :

– Au nom de la loi, Françoise, au nom de la loi !...

Il ne pouvait pas achever, le brave gendarme : l'indignation l'étranglait.

En même temps tous les regards se fixaient sur elle comme des crocs. La colère allait éclater, les poings menacer, les pierres voler peut-être !

Quel événement !

Mais non, ce n'était pas cela.

L'enfant monté par le seau arrivait jusqu'à elle, tellement inattendu qu'elle allait lâcher tout et s'enfuir.

Mais M^{me} Lérin se précipitait, décrochait le seau, l'emportait avec l'enfant et jetait à l'effarement de Françoise ces inexplicables mots :

– Soyez tranquille, j'en fais mon affaire.

Voyons, sérieusement : rêvait-elle ou ne rêvait-elle pas ?

XXXI

– Allons nous promener, Petit-Pierre.

– Je veux ben, cheurotte.

Petit-Pierre avait changé le nom de sœur en celui plus doux et plus familier de cheurotte.

Tout ce que sa cheurotte voulait, il le voulait bien.

Par ce beau dimanche de printemps, chaud comme un jour d'été, ils ne pouvaient aller qu'au bois, à la passe-rose.

Ils partirent, Petit-Pierre courant à côté de sa grande sœur, revenant sur ses pas, faisant des lieues de chien sur la vieille route bosselée et moussue.

Dans l'herbe jusqu'au ventre, de grands bœufs blancs les regardaient passer.

Déjà, aux pointes des cenelliers s'ouvraient des boutons d'aubépine blanche. Mais c'est l'espèce la moins odorante. De beaucoup, Petit-Pierre préférait l'aubépine plus tardive. Il passa près d'elle sans même en casser une branche.

Moins difficile, Françoise en arracha des « paquettes » qu'elle mâcha, silencieuse.

Las de courir, de se rouler dans l'herbe, de cabrioler, ce qui rend lourd, d'exécuter le chêne droit, ce qui met le sang à la tête, de faire ronfler, après avoir craché dessus, des pierres qui rebondissent sur les cailloux de la route, de tomber « sans faire le semblant, tout en le faisant d'exprès », Petit-Pierre que peinait la tristesse de Françoise songea qu'il connaissait des amusements moins turbulents et qui lui permettraient de rester tout près de sa cheurotte.

– Si ma grand'mère était là, elle me dirait : Vas-tu t'arrêter, Petit-Pierre ? Vas-tu t'arrêter ? Tu ne me dis rien, toi, cheurotte !

– Mais non, Petit-Pierre ; amuse-toi bien, au contraire, amuse-toi bien.

Malgré l'encouragement, Petit-Pierre demeura quelques instants tranquille.

– Mais après, aussi, tu t'amuseras avec moi.

Il avait une pleine poche de boules de toutes les couleurs. Il en donna la moitié à Françoise et garda les autres. Un jeu captivant commença. Petit-Pierre, la figure souriante et maligne, mettait ses deux mains derrière son dos et faisait de l'une à l'autre main des échanges, des additions, des soustractions de boules compliquées. Enfin, il montrait à Françoise un de ses poings fermé.

– Lanterne, cheurotte.

Elle répondait :

– Bigouberne, Petit-Pierre.

Petit-Pierre demandait :

– Sur combien ?

– Sur trois, disait Françoise.

Si elle devinait juste, toutes les boules étaient pour elle. Si non, elle devait donner la différence à Petit-Pierre.

À son tour, elle disait :

– Lanterne, Petit-Pierre.

Petit-Pierre répondait :

– Bigouberne !

Et ainsi de suite jusqu'à la ruine.

À chaque erreur de Françoise, Petit-Pierre éclatait de rire et se donnait exubéramment des tapes sur les genoux et sur les cuisses.

Françoise fut vite « quinée ». Petit-Pierre connaissait des ruses, des attrapes vraiment bien trouvées. Trois fois de suite, par exemple, il mettait le même nombre de boules. Françoise était prise au moins deux fois.

Mais il réservait le grand coup pour la fin. Ses deux mains restaient si longtemps derrière son dos que tout d'abord Françoise en était troublée. Lentement, avec des précautions visibles, Petit-Pierre se décidait à apporter son poing. Il était gonflé, prêt à éclater. Un doigt se soulevait, malgré lui. Deux autres s'écartaient un peu. Le pouce levait la tête comme quelqu'un qui étouffe et demande de l'air. En même temps, Petit-Pierre se roidissait sur ses jambes, le corps en arrière, et son bras d'abord tendu, droit comme une barre, se pliait, se cassait, et baissait, sûrement entraîné par la lourdeur d'un poids.

– Sur combien ? sur combien ?

Comme Françoise hésitait, bien embarrassée :

– Dépêche-toi, disait Petit-Pierre, dépêche-toi donc, ça va tomber.

Françoise entraînée disait :

– Sur vingt.

Très calme, son délire contenu, Petit-Pierre desserra un à un ses doigts qui se levèrent et dansèrent comme sur les trous d'une flûte.

– Sur zéro ! dit-il simplement. Puis, dans sa bouche grande ouverte, des éclats de rire se bousculèrent. Il était temps : il s'étranglait.

Françoise n'avait même pas de quoi le payer !

Petit-Pierre, ayant chanté à tue-tête les paroles bien connues de : « Tra, la, la », voulut siffler sa victoire pour finir.

Comme ils passaient près d'un noyer, il pria Françoise de lui faire la courte échelle avec ses mains jointes, se hissa sur ses épaules et atteignit une branche mince qu'il coupa. Il choisit entre deux nœuds un morceau bien lisse et bien tendre et tailla l'une de ses extrémités en embouchure. Il s'agissait de faire un flûteau :

*Tolle, tolle, mon flûteau
Dans la cour à Jean Bargeot.
Jean Bargeot est un bonhomme
Et sa femme une bonne femme,
Son garçon
Joue du violon,
Et sa fille
De la béquille
Quille, quille, quille.*

Avec le manche de son couteau, il frappait à petits coups sur l'écorce et disait :

– Ça se desserre, ça se desserre !

En effet, l'écorce se décollait du bois. D'un tour de poignet il l'enleva. Il fit une large encoche au bois, en façonna le bout, remit l'écorce et bientôt flûta fortement aux oreilles de Françoise qui souriait.

– Si c'était du saule, ça serait encore plus joli, disait-il. Soudain il s'arrêta.

XXXIII

– Nom de nom de bon sang, messieurs, que j'en vois ! messieurs, que j'en vois !

Il voyait des cancouelles sur la haie. Lourdes de chaleur, elles étaient suspendues aux feuilles dentelées et presque transparentes. Il secoua les branches. Les cancouelles tombèrent en boule, dans l'herbe, sur le dos, réveillées par cette catastrophe imprévue, les pattes remuantes. Petit-Pierre bourra ses poches de feuilles et y installa une pleine main de cancouelles. Il les remettrait au maître d'école qui les lui paierait en sous. Il en avait gardé une entre ses doigts. Du bout de l'ongle il commença par lui faire gratillon au ventre. Elle agita ses pattes avec ardeur. À l'une d'elles Petit-Pierre noua un fil, puis il fit décrire à la cancouelle au-dessus de sa tête des cercles de plus en plus rapides. La cancouelle tournait, les ailes ouvertes, agréablement bourdonnante. Petit-Pierre s'excitait comme les petites filles qui dansent à la corde. « Du vinaigre, du vinaigre ! » On ne voyait plus la cancouelle : on n'entendait plus que son bourdonnement continu.

Petit-Pierre se rendit. Ce jeu-là l'essoufflait. Il lâcha le fil. La cancouelle, lancée comme par une fronde, partit, emportant le fil.

– Bon sang, que j'ai chaud, cheurotte !

Françoise voulut le prendre par la main. Il refusa. Comme sa grande sœur avait entre les lèvres un bouton d'or, il en cueillit une gerbe et la lui apporta.

On les aurait cru en or pour de bon. Au cœur de chacun une gouttelette tremblait. Françoise y plongeait ses lèvres, tout son visage.

– Ah ! si tu les manges, cheurotte, je ne t'en donnerai plus.

Cependant ils abondaient au pied des traces, par les prés, comme si on les avait semés. Parmi eux, déjà, quelques pavots levaient leurs têtes rouges, rois pourprés de toute cette floraison jaune.

De nouveau, Petit-Pierre proposa des jeux.

– Veux-tu jouer à la peste ?

Il y a diverses pestes. Les trois principales sont : la peste courante, la peste coupée, la peste baissée. Mais pour la peste coupée il faut être au moins trois. La plus amusante est la peste baissée.

– Je te donne une tape sur le bras, sur le dos, où ça se trouve ; c'est la peste. Tu as la peste et tu la garderas tant que tu ne m'auras pas rendu la tape, et tu ne peux pas me la rendre si je suis baissé. Veux-tu, dis, cheurotte ?

– Non, va, Petit-Pierre, pas aujourd'hui ; je suis trop lasse.

Il voulut piquer sa curiosité :

– Je sais bien un nid, mais je ne peux pas te « l'enseigner ».

Comme elle ne demandait pas de détails, il précisa lui-même :

– C'est un nid d'ouasse ; il y a trois œufs dedans.

Françoise s'enfonçait dans une tristesse muette.

Avec autant d'insuccès, Petit-Pierre lui annonça qu'il avait trouvé, ce matin même, en un endroit connu de lui seul, deux petits chats qui venaient de naître. Il avait porté du lait à la mère. C'est une mauvaise époque pour les petits chats. Au mois de mai les matous les mangent.

Petit-Pierre vit bien que toutes ces nouvelles n'intéressaient pas sa cheurotte. La lassitude le prenait, et avec elle l'ennui de voir sa sœur si triste. Il résolut de se taire et de se raconter ses histoires en dedans.

XXXIV

Cependant le bois les enveloppait de toutes parts. Au-dessus de l'allée les branches se rejoignaient et se tendaient leurs feuilles comme des mains. Longtemps dans l'épaisseur d'un chêne Petit-Pierre chercha des yeux la tourterelle qui roucoulait si gentiment. Comme elle ne se montrait pas, il ne s'occupa plus que des balais. Leurs fleurs jaune tendre s'ouvraient comme des ailes de papillons.

Petit-Pierre en coupa une grande quantité : cela peut servir, pour recouvrir le toit des poules, par exemple.

– Nous allons nous asseoir un peu, dit Françoise.

Petit-Pierre posa sa botte de balais par terre, croisa ses jambes en tailleur et s'assit. En coupant des balais il s'était piqué aux orties et, sur ses mains, ça et là, blanchissaient des « camboules ». Il les soigna en y passant la langue : la brûlure se calma.

Il n'avait plus rien à faire et regardait la botte de balais. Il aurait bien cherché des nids,

Un nid

Un nelle

Pirini

Pirinelle

Jean Dubois

Carabois

Prout !

mais, scrupuleusement, il s'interdit de laisser sa sœur toute seule.

Il se dit :

« Si je faisais du feu ? »

Et à l'instant il s'approuva.

« Tiens, c'est une idée, je vais faire du feu. »

XXXV

Petit-Pierre avait toujours dans ses poches ce qu'il faut pour faire du feu, des allumettes et du papier. Il écarta les balais, creusa une niche entre eux, y installa du bois mort, des bertilles, des feuilles sèches, du papier, l'alluma et, l'oreille contre terre, souffla de toute son haleine.

De la botte verte une fumée épaisse monta bientôt avec une âcre odeur. Enfin une

flamme claire parut. Les tiges vertes crépitèrent et les fleurs jaunes se tordirent avec de petits cris comme des cris d'insectes. Petit-Pierre promena des balais enflammés sous des nids de chenilles, pareils à des flocons de laine que des branches auraient accrochés à des passages de moutons. Les chenilles, surprises, se recroquevillaient, en C, en S, en toutes sortes de lettres, puis tombaient dans l'herbe, grillées, le dos couvert de petits points rouges.

Faute de chenilles, le grillage cessa. Petit-Pierre à bout d'émotions se rassit près de Françoise, mais se releva soudain.

– Cheurotte, je te parie que tu ne « joupes » pas par-dessus.

– Non, dit Françoise. C'est bon pour toi, mais prends garde de tomber, au moins.

Petit-Pierre rentra sa blouse dans son pantalon, prit son élan. Au bord du feu il s'arrêta, les bras levés, le corps en avant, tout à coup peureux et indécis.

– Le pied m'a manqué, dit-il ; je vais me reprendre.

Il recommença et, cette fois, hardiment, d'un bond franchit les flammes.

Ce fut le plus beau de la fête. Le danger enivrait Petit-Pierre. Les flammes un peu agitées étaient presque aussi hautes que lui. Grisé, il passait au travers, partait tantôt du pied gauche et tantôt du pied droit, lancé en arc, en boule, de côté, les bras en couronne au-dessus de sa tête ou croisés. Enfin, audacieusement, les pieds joints, sans tricher, sans « piger », ses deux sabots exactement de front, il sauta.

Parfois il « prenait » vent en renouvelant la provision de bois mort, en ajoutant un écheveau de vieilles ronces qui s'enflammaient comme de l'amadou. Il était rouge, comme si quelque langue de feu eût léché ses joues et déteint sur elles.

Françoise le regardait, divertie. Un moment, un moment bien court, elle fut presque heureuse comme s'il eût fait clair de lune en elle. Elle jouissait de la belle journée.

Petit-Pierre se démenait à ce point que tous ses mouvements se brouillaient devant les yeux de Françoise. Couchée dans l'herbe, appuyée sur son coude, elle fermait parfois les paupières et la danse de Petit-Pierre se continuait en elle et s'y déformait.

Il lui semblait qu'ainsi que dans les contes de veillée, un diabolotin était sorti de terre et, à coups de pieds, de poings et de tête, dans une dislocation de tout son corps, s'efforçait d'y faire rentrer une gerbe de feux follets. Une somnolence lourde commençait de l'envahir. Cependant, elle se secouait encore :

– Petit-Pierre, c'est assez, tu vas te faire du mal !

Mais Petit-Pierre n'entendait rien. Sur la flamme décroissante ses bonds se resserraient. Bientôt il ne prit plus la peine de sauter, et se contenta d'enjamber. Au

choc de son sabot, un envollement d'étincelles se perdit dans l'air.

– Plus de balais, ça va s'éteindre. Je cours en chercher. Viens donc m'aider, cheurotte !

XXXVI

Françoise resta seule. À travers les branches, un rayon de soleil jouait, lumineusement blanc, sur ses yeux fermés. Machinalement, de sa main, elle tentait de l'écarter. Mais elle perdait de plus en plus la notion des choses, très loin de tout ce qui pouvait se passer près d'elle. Des amertumes étouffantes se levaient en elle jusqu'au cerveau, comme aux jours de cuisson des colonnettes de fumée épaisse montent et salissent la voûte d'un four. Un cousin la piqua au poignet et, dans l'abandon, le dérèglement de sa pensée, cette piqûre se multiplia jusqu'à lui couvrir tout le corps. Le temps perdait ses limites. Elle revivait tout son passé, tout, jusqu'au supplice de ces odeurs imprégnantes qui lui gonflaient le cœur et mettaient sa vie au bord de ses lèvres, vengeresses sans doute et mortelles, car au-delà elle ne voyait plus rien. Il faisait devant elle un noir d'encre, sans fissure, impénétrable.

Petit-Pierre accourut, en sueur, les bras en cercle, autour d'une grosse botte de balais qu'il jeta sur le feu presque mort.

De nouveau il se pencha, les joues rondes et pleines d'air, prêt à souffler.

Il se releva :

– Bon sang, de bon sang, que ça sent donc le brûlé ici !

Il secoua sa blouse et visita ses chaussons. Ce n'était pas lui !

– Cheurotte, tu ne brûles pas ?

Françoise se dressa, les yeux troubles, toute à l'épouvante de ses rêves brouillés, une vive douleur au mollet.

– Mais si, c'est moi. Tiens ? c'est vrai que je brûle.

La jupe en effet avait pris feu. Mais ce n'était rien. Elle en serra fortement les plis entre ses mains, et, sous quelques poignées de terre et d'herbe fraîche, étouffa les premières étincelles. Elle en fut heureusement quitte pour la peur. Comme elle éprouvait encore une sensation cuisante au mollet, elle dit à Petit-Pierre :

– Va donc chercher un peu d'eau au fossé du vieux château, tu sais, là, tout près.

Petit-Pierre lui dit :

– Ne laisse pas éteindre les balais, cheurotte, et, remis de son alarme, s'élança.

XXXVII

Aussitôt Françoise se coucha à terre et d'un souffle fort activa la flamme qui enveloppa bientôt la nouvelle botte, se releva, posa ses deux mains sur les balais enflammés et, droite, ses vêtements tachetés de soleil bluté, les bras pendants et les doigts noués sur son ventre, sans un frémissement, les lèvres seulement un peu ouvertes et contractées, le regard mort, perdu là-bas, semblable à une hallucinée, extatique, dans l'attitude de sainte consacrée par les images aux folles que hantent des apparitions de Vierge, elle attendit, martyre sur un pauvre petit bûcher de rien du tout.

Des cousins et des mille-pieds filandreux se heurtaient contre elle, attirés par le feu, d'abord à son visage, puis toujours plus bas, plus près des langues ardentes, obstinés vers la mort.

– Crrr ! crrr ! faisait encore la tourterelle dans les ténèbres du chêne.

Dès que la flamme, grimpant aux jambes, se coulant aux plis de la jupe, commença de ronger son caraco, Françoise eut encore la force de retourner à l'endroit où Petit-Pierre l'avait laissée, où il avait fait si noir dans son cerveau, de s'y coucher sous le rayon de soleil de plus en plus oblique et, toute en feu, de s'y étendre pour mourir.

XXXVIII

Cependant Petit-Pierre, dans le creux de ses mains exactement jointes, apportait l'eau demandée, levant et posant le pied avec lenteur, s'arrêtant et ne respirant pas quand un tremblement exagéré l'inquiétait, le regard en arrêt sur les bords de son vase irrégulier et fragile. Tout au milieu une petite lentille verte nageait doucement. Elle s'était introduite, glissée entre deux doigts par surprise. D'abord amusé par son léger roulis, Petit-Pierre se retint à quatre pour ne pas l'enlever du bout du doigt, ce qui aurait amené un malheur.

Brusquement ses mains s'écartèrent et toute l'eau tomba sur ses sabots avec un « floc » sec.

Immobilisé, planté, stupide et béant, Petit-Pierre regarda les balais dont la flamme haute et vive montait joyeuse et bruisante, regarda tout près cette masse longue en feu, vit une tête défigurée, grimaçante, bouffie et rouge, aux cheveux fumants, cria :

– Bon sang de bon sang ! et puis, tremblant sur ses jambes, déséquilibré, fit un effort, se déracina, de deux coups de pieds jeta au loin ses sabots, et sur l'herbe

touffue et sur la route aux pierres tranchantes s'enfuit épouvanté.

XXXIX

On entendait Petit-Pierre sangloter et crier :

– Si j'avais pas allumé du feu !

Et la vieille Honorine :

– Si je lui avais pas dit d'aller se promener !

Mais elle ne pleurait pas. Ses yeux étaient tirés et plissés comme des bourses. Il n'en pouvait rien sortir.

Tout à la queue de l'enterrement la vie recommençait avec son frémissement, ses occupations enfantines, ses petits projets, échappait à la tristesse comme une anguille aux doigts du pêcheur.

– As-tu de la salade à me vendre, Jaquot ?

La mère Suzanne et l'épicière M^{me} Ledru s'étaient raconté pour au moins la dixième fois les genres d'accidents causés par le feu. Mais rien n'est plus terrible que le feu du ciel. Une fois, un coup de foudre avait frappé deux jeunes filles sous un chêne. L'une avait été brûlée au dos et vivait encore enveloppée dans de la ouate. L'autre avait été tuée sur le coup. Est-ce assez drôle ? Arrangez ça : on n'avait trouvé sur elle aucune trace de la foudre ; si, pourtant, en cherchant bien : un tout petit point noir gros comme une tête d'épingle derrière la tête : le tonnerre était entré par là.

– Allons, Madame Ledru ?

– Je vous suis, maman Suzanne.

– Pas besoin de courir, allez. D'abord, moi, dans les enterrements, j'aime bien être en arrière. On peut faire ses réflexions sans que ça gêne le mort.

– C'est comme moi dans les chemins de fer : je prends chaque fois le dernier wagon. Dans les accidents, c'est toujours le mécanicien qui est tué. Plus on est loin de lui, moins on a de chances.

– Pauvre Françoise, quel malheur ! Si jeune !

– Et de la vie pour cent ans. Vous me croirez si vous voulez. Eh ! bien, moi qui vous parle, j'avais comme une idée de ce qui est arrivé. L'autre jour, quel donc jour déjà ? tenez, le jour de la foire, je lui disais encore, la voyant pâle comme si elle avait attrapé un coup de lune : Ma pauvre Françoise, du courage. Elle m'a répondu : Madame Ledru, vous ne me verrez plus guère longtemps. Ç'a été plus fort que moi :

j'ai pleuré. Elle avait les yeux noirs comme du réglisse. Elle a pleuré aussi. Pauvre Françoise ! Mais je voyais bien qu'elle devenait innocente.

- Qu'un vieux perde la tête, bon, mais une jeunesse, je vous demande un peu !...
- Elle avait ma foi une bonne place chez ces Lérin...
- Qu'est-ce qu'ils ont donc qu'ils n'avancent pas ?
- Les porteurs changent de main.

XL

- Croyez-vous qu'elle soit lourde, Madame Ledru !
- C'était une belle fille, maman Suzanne, mais le feu l'a rétrécie.
- C'est égal, ça doit sentir. Il paraît que les grosses personnes crèvent de tous les côtés, quand elles sont dans la guérite. Des fois, par les fentes des planches, il coule des choses. Défunt mon pauvre homme est revenu asphyxié d'avoir porté la mère Maïtte. Tenez, je crois que ça sent.
- Dame, par cette chaleur, on se croirait en août.
- Je l'avais dit hier soir, Madame Ledru ; le soleil ne se couche pas avec son chapeau, il fera chaud demain.
- Nous allons être bien à l'église, au frais.
- C'est un bon temps pour la salade.
- Oui. La mienne est trop épaisse. Je vais être obligée d'en arracher. C'est dommage. On dirait du cresson. Mais je vais la manger.
- Moi, je trouve que les fromages se font bien. Ça gagne moins que le beurre. Mais tant pis. J'aime ça.
- Dites-donc, de vous à moi. Mettez-vous un linge sous vos fromages, maman Suzanne ?
- Je peux bien vous le dire à vous, madame Ledru. J'en mets un. Ça s'égoutte mieux. Mais vous savez, au marché c'est pas présentable, un fromage dans un linge. Les dames au nez fin croient toujours qu'on s'est servi d'un pan de chemise. Puis elles tiennent à voir les tétines. Alors, quand le fromage est bien égoutté, j'ôte le linge et je remets le fromage dans la feurcholle pour qu'il se fasse des tétines.
- C'est comme les femmes, les fromages : les petites mamelles font toujours bien.

– Ne parlons plus de ça, madame Ledru, notre temps est fini. Bientôt, nous serons comme la petite.

– Tout le monde y passe : voyez Guillaume.

– Le roi d'Allemagne. Il est donc mort ? Je croyais que c'était Bismarck...

– Non, maman Suzanne. Il allait même nous rendre l'Alsace-Lorraine. Il n'a pas eu le temps, le pauvre cher homme.

– Ça a dû être tapé, son enterrement !

– Pour sûr : un peu mieux que celui-ci : M. Lérin n'y est seulement pas.

– Ah ! lui, s'il pouvait ne pas venir au sien, il s'en abstiendrait, allez, Madame Ledru.

– Je ne ris pas, moi, maman Suzanne. On peut ne pas avoir de religion et aller à un enterrement.

– Un homme qui a écrit des lettres au roi de Prusse, qu'est-ce que vous voulez qu'on en tire !

– On dit qu'il a mis sur son testament qu'il voulait être encrotté sur le chaume des Genêtres avec les bêtes, les vaches, les bestiaux crevés.

– Voyez-vous ça ? C'est un philosophe, mais comme disait l'autre jour notre petit curé : « Vous autres, petits philosophes, vous n'êtes jamais que des petits philosophes ». Il les « magne » bien !

– Comme qui dirait des avocats de campagne ; c'est synagogue. Ça n'a pas de cœur. C'est pas comme moi, je suis sûre de pleurer quand on va la descendre avec les cordes.

– Moi aussi, dans ces moments-là, j'ai les yeux pleins d'eau. Je ne vois plus. Vous verrez que je mettrai l'eau bénite à côté de la fosse. En me passant le goupillon, vous me guiderez, madame Ledru.

– Soyez tranquille. Mais voilà qu'ils s'arrêtent encore. Faut croire qu'elle pèse son poids.

XLI

– Si c'était un petit enfant, elle pèserait moins, Madame Ledru.

– Ça pourrait bien en être un. Il en meurt plus qu'il n'en naît au jour d'aujourd'hui. Aimez-vous les enfants, maman Suzanne ?

– Oh ! oui, je les aime ; je les trouve gentils, bien qu'ils occupent beaucoup.

- C’est vrai qu’il faut être tout le temps après.
- Il y en a qui s’élèvent tout seuls.
- Ça dépend des caractères.
- C’est vrai. Les petits, c’est comme les grands.
- Jamais nous n’arriverons. Si au moins on pouvait voir la couronne des Lérin !
... Mais M. Émile cache tout : une vraie perche, ce garçon-là !
- À la bonne heure, il est venu, lui ; un bon garçon, pas fier. On ne croirait jamais qu’il est le fils de M. Lérin.
- C’est comme sa femme, on ne croirait jamais que c’est la sienne.
- Êtes-vous maligne, Madame Ledru !...
- N’empêche qu’elle a aussi une bonne nature et qu’elle est bien désolée. On dit que c’est elle qui a mis le sou dans la main de cette pauvre Françoise et qui lui a donné sa chemise.
- Ça, c’est bien : mais pourquoi donc qu’on met un sou ?
- Une habitude, vous savez : on dit que c’est pour payer la barque à charron.
- Quel donc charron ?
- Ah, dame ! vous m’en demandez trop. Tenez, maman Suzanne, M^{lle} Eugénie tire son mouchoir.
- Encore une qui a l’âme sensible. Pourquoi donc qu’elle ne se marie pas, Madame Ledru ?
- Est-ce qu’on sait ! Elle a peut-être une tache. J’ai connu une jeune fille, moi, qui avait une cuisse grosse comme un manche à balai. Elle s’est mariée tout de même. Mais vous comprenez que ça n’a pas pu aller.
- Qui donc ça, Madame Ledru ?
- Oh ! vous ne la connaissez pas. C’est une Alsacienne-Lorraine. Le mari a fait un procès. Il avait droit à deux cuisses pareilles, cet homme, pas vrai ?
- J’en ai connu une, moi, Madame Ledru, qui avait fait coudre sa chemise. Mais le mari en a ri comme un chien qui a le nez pris dans une porte.
- C’est mal, maman Suzanne, d’être libertine à un enterrement. Faudra vous confesser à M. le Curé !
- Je l’aime bien, moi, ce petit curé : l’avez-vous vu l’autre jour quand il s’est pris avec le curé Mindeau, à Marigny ?
- Quand il faisait le diable, et que le curé de Marigny faisait le bon Dieu ? C’était fameux.

- Dites donc, Madame Ledru, n’y a-t-il pas de danger à écharnier ainsi le diable ?
- Non, il craint l’eau bénite, ça le brûle !
- Ça me fait songer que je cuis dans mon jus. Fait-il chaud ! Je parie que mes haricots verts vont sortir aujourd’hui.
- En tout cas, l’herbe pousse bien. Regardez-moi ce cimetière ! C’est honteux. On y engraisserait des bœufs. C’est entretenu comme un sabot. Les cochons y sont familiers. Les oies entrent comme chez elles. Ma parole, qu’est-ce qu’on fait donc de nos impôts ?

XLII

- Qu’est-ce que vous voulez, avec un gouvernement comme nous en avons un ! ... Les républicains, c’est des pouilleux.
- Vous l’avez dit. C’est comme l’isthme de Panama : ça marche tout de travers. Il n’y a non plus guère de confiance à avoir dans un homme qui a autant d’enfants que de chevaux.
- On dit pourtant que c’est un grand Français.
- Possible, mais enfin, j’en suis à ceci, moi : ce n’est pas lui qui nourrirait nos enfants, le gouvernement, tandis que la noblesse fait travailler.
- Tout de même, y a toujours des paresseux. Voyez donc le père Moreau qui se dépêche de finir la fosse. Il attend le dernier moment. Dire que nous allons tous y venir, à ce trou-là !...
- Vous comme moi, maman Suzanne.
- Ne m’en parlez pas, Madame Ledru. J’en suis comme une poule. Je vais lui dire une prière, à cette pauvre Françoise. Venez donc à ce banc-là. Nous allons être bien, droit devant les cierges. Ah ! je savais bien que j’avais quelque chose à vous demander : Avez-vous des bougies à vingt-deux sous ?
- À vingt et un, maman Suzanne. Mais je vous dois une livre de beurre, ça fera quitte. D’ailleurs, je n’ai pas la tête aux affaires. Cette vieille Honorine a pourtant les yeux secs comme du fer.
- Croyez-moi, Madame Ledru, c’est à la fosse qu’elle va commencer. Ça empoigne là comme des tenailles. On crie, on hurle, on danse la polka, on mange de la terre. Défunt mon pauvre mari, si je ne m’étais pas retenue, je tombais.
- Regardez donc le Petit-Pierre. Il fait mal à voir.

– Ah ! Madame Ledru, les enfants, ça comprend déjà ce que c'est que la mort.

– Ce qui me fait le plus peur à moi, c'est les pelletées de terre qu'on jette sur le cercueil. On croirait qu'on entend des coups de canon. À vrai dire, je n'aime pas ce bruit-là.

– Moi, pas. Ce qui m'areutit le plus, c'est la descente par les cordes. Si un homme lâchait, on tomberait la tête la première. Je sais bien qu'il n'y a plus que notre âme ; c'est égal, je ne peux pas me faire à cette idée. Pensez donc ! Entrer là-dedans les jambes en l'air ! Il y a de quoi se réveiller en peur. Et puis j'aimerais bien qu'on fasse avec une vrille des trous dans les planches, à cause de l'air. Des fois, on ne sait pas. Comme M. le Comte qui s'est fait mettre un tuyau de pompe. Avez-vous regardé dans le tuyau, vous, Madame Ledru ? Moi, j'ai jamais osé. D'ailleurs on ne voit rien. C'est tout noir.

– Taisez-vous donc, maman Suzanne. Tenez, voilà qu'ils vont la prendre pour l'emporter. Oh ! pauvre, pauvre Françoise !

XLIII

En revenant de l'enterrement, Émile aperçut ses trois amis sur le pont. Ils regardaient flotter les tolles de bois qui, prises par les tourbillons, dansaient comme des bouchons énormes.

Émile n'en pouvait plus. De telles aventures sont bien fatigantes. Il lui fallait respirer, souffler un peu. Tous, convenablement attristés, lui firent un bout de conduite. Ils longèrent le château. Au-dessus du mur les sapins imprégnés de soleil dardaient leurs aiguilles sèches et fines comme des traits de plume.

Une guirlande de hêtre courait du pont à la porte d'entrée. Ils marchaient sans rien dire, ici lisant les affiches du gouvernement collées dans un renfoncement du mur, plus loin regardant la boîte aux lettres blanche avec ses lettres noires : La levée de samedi est faite.

Émile, tout à ses pensées troubles, courbait sa tête lourde d'un secret qui ne lui avait jamais tant pesé. Quand ils arrivèrent près de la ferme du château, Ludovic leur dit :

– Entrez-vous ?

Ils le suivirent machinalement.

Les pas des bêtes et des hommes avaient treillissé la terre et les mailles durcies les prenaient par le talon, par le bout du pied et leur faisaient faire des enjambées capricieuses.

Bien qu'ils ne fussent pas en train, Ludovic fit les honneurs. Sa tête chevelue semblait une tête de loup pour nettoyer les araignées. Félix fumait un cigare. Il le savourait, car ce cigare avait passé la frontière entre les deux seins d'une femme.

– Éteins ton cigare, dit Ludovic.

Félix en écrasa le bout sur le poli d'une pierre et le porta dans sa main ainsi qu'un instrument de travail. Ludovic poussa la porte de la bergerie. Dans l'ombre claire, sous les barreaux blanchâtres des râteliers, ils aperçurent d'abord des taches sautantes. L'une d'elles bondit dans la projection d'une fenêtre étroite où les araignées avaient filé un épais rideau. Elle l'éclaira de son demi-jour. C'était un agneau.

Leurs yeux se firent à l'obscurité des teintes. Tout se précisa. C'était l'époque des naissances. Tous les matins Ludovic comptait un agneau de plus. Il le trouvait égaré entre les pattes des mères, gauche, flageolant sur ses jambes raides, tout pareil aux petits agneaux en bois découpé dont on emplît des boîtes au jour de l'an.

À l'entrée de ces messieurs, il y eut une grande agitation.

Les agneaux se rangeaient autour d'eux, suçotaient leurs sabots, posant leurs deux pattes de devant sur leurs cuisses, un brin de foin dans la bouche, pleins de vie et parfois, montés sur le dos d'une mère, se détendaient comme des ressorts.

Les agneaux d'un mois, de leur arrière-train, exécutaient un zig-zag en l'air. Ceux de deux jours trottaient hardiment, les genoux anguleux, maigres encore.

Un petit de cinq minutes se traînait, baveux, visqueux et non léché. Sa mère le repoussait à coups de tête, gênée par sa bourse pleine d'eau et ballottante.

– Il y a comme ça des mauvaises mères, dit Ludovic. Celle-là laisserait traîner son petit au coin d'une borne, pour qu'on le mette au biberon. Mais ça ne dure pas. Et puis on les mâte bien.

Il la prit par la tête et lui noua autour du cou une cravate de paille pour la reconnaître. Il la poussa dans une cage isolée. L'agneau la suivit. La mère se mit à manger et le petit, frissonnant, se levait sur ses pattes molles, cherchait à téter et retombait plaintif, le museau comme enveloppé d'une gelée tremblante.

Cependant d'un bout de l'écurie à l'autre les bêlements des mères se croisaient, monotones à les entendre, mais nuancés pour leurs petits qui ne s'y trompaient pas. C'était la sonnerie des tétées. Tous se précipitèrent aux tétines qu'ils sucèrent avidement à les arracher.

– Est-ce drôle, dit Étienne, que des ballots de laine se reconnaissent entre eux !

Les mères, le cou tendu, continuaient de manger tranquillement. Un à un les bêlements se calmèrent dans le bruissement sourd du foin broyé.

Une limousine pendait à un râtelier.

– Je leur fais prendre du fer, dit Ludovic.

Ils purent voir dans l'eau d'une auge en pierre des anneaux de chaîne rouillés, des morceaux de roue, des bouts d'une pelle brisée.

Comme au théâtre, le décor changea. D'un coup de coude, Ludovic ouvrit une porte qui donnait dans l'écurie des vaches. Elle était bien éclairée et chaude comme une alcôve. Une odeur chargée l'emplissait, pénétrante.

– J'aime bien ce goût-là, dit Émile.

– Je connais un pays, dit Ludovic où l'on guérit les malades en les soignant dans une vacherie.

Comme personne ne demandait le nom du pays, il ajouta :

– On leur fait même boire du purin.

– À quoi bon exagérer ? dit Félix.

Jusqu'au fond de l'écurie ils apercevaient les lignes droites des dos qui se multipliaient et décroissaient comme des reflets de glace.

Ils passèrent la revue.

Ludovic les caressait de la main, leur disait des paroles affectueuses et faisait lever d'un coup de pied celles qui étaient couchées.

– C'est pour qu'elles se soulagent, disait-il.

Elles n'y manquaient pas. Elles portaient aux fesses de larges médailles en fumier.

Il s'arrêta, très grave.

Dans un coin, à part, cinq petites taures étaient rangées, comme mises en pénitence.

Elles avaient à peine dix-huit mois. Dans les prés, il y avait environ de cela neuf mois, un taureau les avait engrossées. Quand on s'en aperçut, quelle surprise !

– Il n'y a plus d'enfants, dit Étienne.

Elles étaient là, tournant la tête vers les visiteurs, l'œil stupide, le ventre bombé et ballonnant, effarées de sentir en elles se préparer l'événement.

– Si jeunes ! dit Ludovic. Elles seront abîmées. Il faudra vendre les veaux tout de suite, pour rien. Qu'est-ce que vous voulez qu'on en fasse ?

Il les déplaçait, ennuyé, les gourmandait, les traitait de libertines. Ou bien il les regardait d'un œil sévère, comme un père près de blâmer sa fille mineure, après un détournement.

Félix, l'oreille collée au flanc de l'une, prétendit qu'il entendait remuer « le bébé ».

La taure-mère avait la respiration anhéleuse, penchait la tête.

– Elle n'a pas l'air fier, dit Étienne. Elle sent bien qu'elle a mal fait.

Les quatre amis la considéraient comme une coupable, vaguement convaincus, dans l'odeur entêtante qui montait du fumier aux poutres, qu'ils avaient le droit de la juger selon les règles d'une morale spéciale aux bêtes...

– Tenez, dit Ludovic, en voilà une qui ne va pas tarder de faire sa bouteille.

Il lui souleva la queue, palpa ses reins et, pris de colère, lui donna un coup de sabot dans les jarrets.

– Sale bête !

Étienne dit :

– Ce n'est pourtant pas tout à fait de sa faute.

– Comment ça ?

– Dame, le taureau !...

– Le taureau ! je m'en moque, moi, du taureau. C'est son affaire, au taureau. Il fait son métier, lui.

Il tournait autour de la bête, frottait ses flancs de sa main :

– Enfin, voyons !

Il regarda fixement Émile.

– C'est comme chez nous. S'il arrive un malheur à une fille, on ne sait jamais qui. Mais quand on le saurait, est-ce qu'on irait s'en prendre à l'homme ?

Émile ne trouva rien à dire. Mais Félix et Étienne levèrent la tête et, avec un ton de goguenarderie, sûrs d'eux-mêmes, ils répondirent :

– Il ne manquerait plus que ça !

XLIV

Le lendemain Honorine se présenta chez les Lérin, l'œil clair, toujours droite, plus décharnée. Sa peau semblait accrochée à ses os, prête à tomber.

Les Lérin étaient tous réunis. M. Lérin s'isolait de plus en plus dans sa nature escarpée. Toujours sous le même toit, ils étaient maintenant, sa femme et lui, séparés l'un de l'autre comme des continents. Émile n'en finissait plus avec sa tasse de

chocolat. Entre deux cuillerées, il faisait place à une rêvasserie. De tels événements ne peuvent se passer sans qu'on y prête un peu d'attention. À travers les vitres son regard s'en allait au hasard par la plaine, se suspendait à une branche d'arbre, suivait une feuille morte emportée ou se perdait n'importe où.

– Ma pauvre Honorine ! dit M^{me} Lérin.

Elle se sentait sur le point de pleurer. M^{lle} Eugénie avait encore les yeux rouges. Décidément sa vie de vieille fille commençait, et déjà, résignée d'attitude et de pensée, elle ne vivait plus que de souvenirs. Chacune de ses espérances s'était envolée comme un oiseau qu'on veut prendre avec la main. Longuement, dans son miroir, elle observait ses pommettes saillantes et les petites taches rouges qui lui donnaient une mine vieillotte.

Ces dames regardaient Honorine, oppressées, sans trouver une parole.

Messieurs Lérin père et fils attendaient, vaguement inquiets.

La vieille dit nettement :

– J'y vois bien clair, à cette heure, allez !

Et, du bout de ses doigts, elle soulevait ses paupières, afin de montrer à l'assistance combien ses yeux étaient limpides.

Où voulait-elle en venir ?

Elle laissa retomber ses paupières et dit avec décision :

– Avec ces yeux-là, je peux encore aller dix ans.

Tous furent à ce point stupéfaits que M. Lérin dressa la tête.

Elle ne leur laissa pas le temps de répondre, et sur un ton qui coupe les difficultés, elle continua :

– D'abord la Lise ne ferait point votre affaire, c'est une coureuse ; ni la Marie... c'est une faignante ; ni l'Henriette : elle est folle.

Elle les jugeait avec âpreté, rapidement, écartant de la sorte toutes celles qui pouvaient avoir des chances.

Elle acheva :

– Il n'y a que moi qui peux remplacer ma Françoise.

Voilà qui était fort ! M^{me} Lérin ne savait pas elle-même si l'occasion était bonne de rire ou de s'attendrir.

En ce moment Fabrice entra : il ne put se contenir. Il embrassa fortement la vieille femme, et après quelques paroles incohérentes s'écria :

– Je l'aurais bien épousée tout de même, moi !

Personne n'eut l'air de comprendre. Honorine ne songea pas à remercier d'un signe le facteur. Elle regardait M^{me} Lérin, tout le haut du corps tendu vers elle.

Elle eut peur et faiblement demanda :

– Ça ne vous va donc pas ?

Eugénie, pleine de pitié, implorait du regard sa mère indécise.

M^{me} Lérin commença :

– Oh ! ma pauvre Honorine, quel malheur !

À ce début la grand'mère devina la fin et que la chance allait une fois de plus se tourner contre elle.

Mais Émile posa sa tasse sur la table et dit :

– Pourquoi pas ? nous lui devons bien ça.

La bienveillance de cet avis n'échappa à personne. Mais ces simples paroles magiquement changèrent M^{me} Lérin tout entière.

Elle se précipita dans les bras d'Honorine et lui dit en larmes :

– Ma pauvre Honorine, si j'accepte vos bons services !... Comment pouviez-vous en douter ?

XLV

Émile sortit avec lenteur. Il souhaitait d'être un peu seul. En effet, grâce au hasard et à son habileté, il venait enfin de fixer son existence mobile et de se mettre d'un coup un terme à ses ennuis.

Il désirait éviter désormais toute tentation, et c'est pourquoi il avait, en appuyant Honorine de son autorité, enlevé à de plus jeunes l'espoir de le troubler dans sa paix.

Sans doute la leçon avait été bonne et l'alarme chaude.

« Maintenant, pensa-t-il, j'en ai pour longtemps. C'est fini, les femmes. Avec des jeunes, on ne sait pas ce qui pourrait arriver. Avec Honorine, on le sait. »

Et il se promena par les allées du jardin, libre, à l'aise. Parfois il s'arrêtait devant un poirier et l'examinait en détail avec une sollicitude inaccoutumée, sûr de lui et de l'avenir. Ses joues bien remplies tremblaient maintenant comme de la gelée.

Tout de suite Honorine se mit à l'ouvrage. Elle trouva le ménage négligé, les cuivres vert-de-grisés, et deux toiles d'araignée. M^{me} Lérin depuis un long temps privée, parla avec une facilité toute neuve. Elle exécuta des gammes de rires et de

larmes. M^{lle} Eugénie, doucement émue, sourit avec résignation de ses lèvres minces, et c'est pourquoi, résumant en elle-même, tandis que ses paroles pressées allaient à l'aventure, la récente histoire dont elle avait, heureusement seule et bien peu il est vrai, redouté les conséquences fâcheuses, M^{me} Lérin dit à la vieille servante Honorine, roidie sous une pile d'assiettes :

– Tout ça, voyez-vous, Honorine, on a beau dire et beau faire, ça ne veut pas dire charrette !

Préface des Cloportes

Cette préface figurait en tête de la première édition.

« *Les Cloportes* », écrivait Léo Trézenik dans le *Mercure de France* d'octobre 1890, « ne sont guère, à proprement parler, un roman, s'il est entendu que ce vocable définit une œuvre où l'affabulation tient une place importante ; aussi, feuilletonnés dans un quotidien par tranches minces, ils eussent peu fait haleter les clients de M. Jules Mary, voire les friands de M. Georges Ohnet. La petite « histoire » qui s'y dévide tout doucement se réduit à ceci : la vieille bonne des Lérin, dont la vue baisse, est remplacée un beau matin par une jeune, Françoise, nièce d'Honorine, la vieille. (Trézenik, a ici commis une erreur : Françoise n'est pas la nièce, mais la petite-fille d'Honorine). Dans une minute de déraison le fils de la maison engrosse Françoise. Clandestinement celle-ci accouche, jette son enfant dans le puits et, déséquilibrée par son crime, se fait extatiquement brûler sur un feu de bourrées. Honorine reprend sa place. Et la vie d'avant recommence. Un point, c'est tout. »

Un mois après, dans *Le Roquet*, journal de satire et d'art, du 10 octobre 1890, le même Léo Trézenik disait, rendant compte de *Sourires Pincés* : « Les lecteurs du Roquet vont prochainement pouvoir juger à leur aise le talent si personnel, ne relevant d'aucune école, de Jules Renard, puisque, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, *le Magot de l'oncle Cyrille* (roman de Trézenik), touche à sa fin, et que le roman qui suivra n'est autre que *les Cloportes*, une œuvre singulière où le lecteur retrouvera les qualités d'observation et le pittoresque d'expression qui vont faire le succès des *Sourires Pincés* et populariser *Poil de Carotte* dans la jeune littérature. »

Mais, sept jours après, (le 6 novembre 1890), une note parue en tête du *Roquet* annonçait la disparition, ou plutôt la transformation de cette revue qui s'enrôlait « armes et bagages, tambour et rédaction en tête, sous la bannière d'un journal illustré », *Le Carillon*. Ce fut dans le premier numéro du *Carillon* (du jeudi 13 novembre 1890), que prit fin la publication du *Magot de l'oncle Cyrille* accompagné de cette note : « Très prochainement nous commencerons *les Cloportes*, un fort curieux roman de M. Jules Renard. »

Or, en 1893, M. Alfred Vallette, résumant la carrière littéraire de Jules Renard, écrivait : « Entre temps, il travaillait aux *Cloportes*, un roman qu'il cache comme un

péché honteux. » Ce qui signifierait que ni *le Carillon* ni quelque autre revue que ce soit n'avait publié *les Cloportes*. En effet : il en était ainsi. Au dernier moment Renard avait changé d'avis. Il eut raison, et il eut tort.

Il avait commencé ce livre en 1887, à l'âge de vingt-trois ans, alors qu'il n'avait encore guère écrit que des vers, et le termina le 30 juin 1889, alors qu'il avait déjà donné les huit longues nouvelles (*Crime de village, Flirtage, la Meule, le Retour, À la belle étoile, Passionnette, Héboutioux, À la pipée*), dont se compose le petit volume de 105 pages qui parut le 1^{er} octobre 1888 aux éditions de la *Grande Correspondance* sous le titre : *Crime de Village*.

C'est de 1887 à 1888 qu'il écrivit les quinze premiers chapitres des *Cloportes*, et je crois que l'on s'en apercevra. Certes, ils ne sont pas dénués d'intérêt puisque nous y trouvons exposée dans ses moindres détails la vie de la famille Lérin dont il fera, trois ans après, avec les premiers chapitres de *Poil de Carotte*, la famille Lepic ; M^{lle} Eugénie deviendra sœur Ernestine et Émile « grand frère Félix ». Mais en 1887 Renard n'était pas encore en possession de tous ses moyens ; il s'engageait dans un chemin dont il ne pouvait que par expérience personnelle apprendre à connaître les détours : il n'avait pas été nourri dans le sérail. Il sortait de la fréquentation des poètes, de ceux du moins qui écrivent en vers. Et il en écrivait pour son compte du genre de ce sonnet que publia *La France littéraire* du 15 avril 1889 :

*Dans le ciel vif comme une chair
Vive, le rêve au hasard rôde,
Et d'astre en astre, plein de flair,
Cherche une place toute chaude.*

*Comme en quête d'un rendez-vous,
Par le ciel vif comme une danse,
Il regarde plein de prudence
Si l'un d'eux lui fait les yeux doux.*

*Soudain, tandis qu'à son adresse
Dans l'air vif comme une caresse
Clignent des yeux, vibrent des cils,*

*Le rêve avec des soins subtils,
Comme un ver au creux d'une prune,
A fait son gîte dans la lune.*

Publié en 1889, ce sonnet fut composé à une date sensiblement antérieure. J'y vois parfaitement les mots pour la rime et même pour l'octosyllabe, mais j'y distingue aussi la fine et ténue image du dernier tercet. Nous avons tous passé par là. Nous savons tous qu'aux environs de la vingtième année on peut écrire des vers

somme toute acceptables et de vraiment mauvaise prose. Ce ne fut d'ailleurs pas tout à fait le cas de Renard. Les quinze premiers chapitres des *Cloportes* se tiennent, avec cette restriction qu'ils piétinent un peu, qu'il n'y a développement sensible ni de l'action ni presque de la psychologie, bref qu'ils sont d'exposition purement narrative sans que les personnages interviennent directement. C'est Renard qui les regarde à la loupe, – ce n'est pas encore le miroir déformateur dont, avec *Sourires Pincés*, il commencera de se servir, – pour les étudier chacun comme un « cas » qui lui donne un peu la nausée. Et, au lieu de disséminer ses notations de vie terne, il les a toutes rassemblées, dirait-on, au début de ce livre ; à coups répétés de pinceau il mettait du gris sur du gris.

Il y avait à cette époque, parmi d'autres mouvements plus caractéristiques, une tendance pourtant très accentuée des jeunes écrivains à chercher leurs sujets dans la vie la plus quotidienne et la plus banale. Je n'en veux comme autre preuve que *le Vierge*, de M. Alfred Vallette, qui n'était dans la pensée de son auteur qu'un des groupes dont l'ensemble devait constituer la fresque de *la Vie grise*. Il n'était plus question pour eux de la stricte formule naturaliste qui, faisant à la pure documentation la part trop belle, laissait un peu trop de côté la psychologie vivante, non pas celle des « psychologues » attitrés de l'époque. Et il n'était pas encore question de cette sympathie de l'auteur pour ses héros qui, depuis, nous est venue de Russie, à moins que ce ne soit des cieux. Entre ce qui devait être et ce qui avait été ils se tenaient dans un juste milieu. Et c'est à cause de ce bel équilibre intellectuel, si différent de l'oscillation sentimentale, que j'ai toujours éprouvé pour *Le Vierge* mieux que « l'admiration protestante » que Renard lui vouait. Encore faut-il préciser – sans vouloir établir de vaine hiérarchie, mais pour revenir à mon sujet, – que M. Alfred Vallette publia *le Vierge* à l'âge de trente-trois ans, alors qu'il était en pleine possession de lui-même, tandis que Renard en avait à peine vingt-trois lorsqu'il commença à écrire *Les Cloportes*.

Ces quinze chapitres, j'aurais pu, les retravaillant après lui selon, – autant qu'il m'eût été possible, – la méthode qui fut la sienne pour écrire le reste du livre, les amener au « ton » général. Je n'aurais eu qu'à serrer la deuxième cheville du violon pour que le *ré* sonnât la quinte juste au-dessous du *la* que donnent les chapitres suivants. J'ai estimé préférable – sinon pour le gros public, du moins pour les amis littéraires de Jules Renard, – de laisser toutes choses en l'état où lui-même les a laissées.

Mais ce n'était pas seulement, j'en ai la certitude, à cause des imperfections du début qu'il enferma à clef ce roman dans son tiroir. Si les soixante-huit autres chapitres, à mon gré, sont infiniment meilleurs, si même plusieurs d'entre eux ne laissent rien à désirer comme mise au point, je vois nettement ce qui eût vite fait d'en déplaire à Renard qui, avec *Sourires Pincés*, avait trouvé sa première manière : une certaine dramatisation de la vie (le facteur Fabrice guettant Émile dans le bois,

Françoise montant sur le bûcher de « balai » en flammes), contre quoi dès 1890 il commença de protester par sa production personnelle. Déjà il avait pris en aversion les combinaisons d'intrigues romanesques qui, selon lui, au lieu d'agrandir la vie ou de la creuser en profondeur, n'aboutissent qu'à la déformer, les grands gestes éperdus qui lui paraissaient caricaturaux les fins « à effet », les récits rétrospectifs, en un mot tout ce qui n'était pas l'expression exacte de l'existence humaine dans ce qu'elle a de plus ordinaire et dépouillée de tout ce qu'il considérerait comme oripeaux de sentimentalité romantique et de faux métier naturaliste. C'est pourquoi, étant celui qu'il était de bonne heure devenu, à vingt-six ans, il eut raison de ne point publier *les Cloportes*.

De ce qu'il ne les détruisit pas doit-on conclure qu'il n'était pas opposé à ce qu'ils fussent publiés après sa mort ? Je l'ignore absolument. En tout cas, j'estime que ni M^{me} Jules Renard ni son éditeur ne desservent aujourd'hui sa mémoire.

D'abord on découvrira un Jules Renard à peu près inédit et d'avant sa première manière. J'ai déjà fait remarquer qu'il en avait eu trois, nettement différenciées : celle de l'écriture artiste à la Goncourt mais déformatrice à la Jules Renard ; celle de la description précise, pittoresque et psychologique, sans artifices littéraires ; celle, enfin, de la « note » en dehors de toute préoccupation de récit à bâtir avec un commencement, un milieu et une fin. C'est à son retour, à son attachement de plus en plus fort au village où s'était écoulée son enfance qu'il dut les deux dernières transformations de son art. Or la publication des *Cloportes* offre un intérêt de premier ordre en ce sens que l'on s'apercevra que Renard était *littérairement* parti de son village en sabots avant que de chausser les bottines – éculées pour un bottier, mais « artistes » tout de même pour un écrivain, – de *l'Écornifleur*. On verra avec plus de précision que la courbe décrite par son talent n'a servi qu'à le ramener à son point de départ, et que le village de *Nos frères farouches* est bien celui des *Cloportes*. Désormais, il faudra donc dire qu'il eut quatre manières dont la première, et la plus ignorée, aura été celle de *Crime de Village* et des *Cloportes*.

Ensuite, on l'y verra « romancier », je veux dire : auteur d'un véritable roman où s'agitent de nombreux personnages, non plus seulement les quatre principaux de *l'Écornifleur* : M. et M^{me} Vernet, Marguerite et Henri, ni les cinq de *Poil de Carotte* : M. et M^{me} Lepic, Ernestine, grand frère Félix et Poil de Carotte, mais M. et M^{me} Lérin, Eugénie et M. Meltour, Émile, Françoise et petit-Pierre, la vieille Honorine et son homme le père Lazare, maman Suzanne l'aubergiste, Félix, Étienne, Ludovic, etc. Et je m'en voudrais d'oublier Eusèbe, l'âne de Fabrice, qui joue un petit bout de rôle, mais dont il ne doit pas être médiocrement fier. Ces différents personnages, j'ai dit de quelques-uns où nous les retrouvions. Mais Eugénie et M. Meltour, Émile et Françoise, nous les connaissons déjà un peu par tel passage de *Coquecigrues* et, les deux premiers, nous les avons revus dernièrement dans *la Bigote* sous les noms d'Henriette Lepic et Paul Roland ; Honorine est un peu partout

dans l'œuvre de Renard. (Il serait même à souhaiter qu'un éditeur fit pour elle ce qui fut fait pour *les Philippe* : qu'il réunît en un petit volume tout ce que Renard écrivit sur elle.) Et l'on ne manquera point d'établir des comparaisons entre la forme des chapitres extraits de ce roman que Renard corrigea pour les publier de son vivant en manière de contes, de chapitres indépendants ou de « notes » et la forme que primitivement il leur avait donnée dans *Les Cloportes*.

Puis, on remarquera l'absence complète, dans ce livre, de celui que, vers la fin de la comédie en un acte, M. Lepic appelle son « cher petit François ». C'est que Poil de Carotte ici n'est même pas dans la coulisse : il est spectateur, et auteur. Il a suffisamment à faire d'observer la famille Lérin pour ne pas prendre part à l'action.

On remarquera aussi çà et là, et de plus en plus nombreuses à mesure que le roman s'achève, les indications sur la future deuxième manière de Renard et, à tel endroit, des réalisations. Il y avait déjà de bien délicates promesses dans le volume *Crime de Village*. Qu'on lise par exemple ce passage extrait de *À la pipée* : – Dans le crépuscule, le bois se couvrait de brumes blanches. Elles s'accrochaient à des pointes de branches comme à des doigts complaisants, se creusaient en lits, se gonflaient en édredons, s'enfonçaient à travers les feuilles, s'envolaient en filoches capricieuses ou restaient suspendues en l'air, retenues on ne sait où, immobiles, comme si des laveuses invisibles eussent étendu leur linge. Elles s'épandaient partout, sur les bruyères, sur la terre labourée. Le village nageait tout entier dans une teinte d'ardoise. On n'apercevait plus que le coq du clocher, dont le bec de fer chantait l'heure. Les champs bariolés dégringolaient à la rivière qui se cachait derrière un rideau de vapeurs.

Dans *les Cloportes* on goûtera particulièrement, outre le chapitre XXXIX, que j'appellerais le chapitre des « traces » – c'est le vrai nom qu'en Nivernais et en Morvan l'on donne aux « haies », – outre certains raccourcis d'expression que l'on ne trouve point dans *Crime de Village* et trop nombreux ici pour que j'en fasse la nomenclature, on goûtera particulièrement, dis-je, certaines images dont la plus neuve est la première de toutes celles qui, par la suite, firent la fortune littéraire de Renard. Elle se trouve au chapitre XLIII de la seconde partie.

– Tous les matins Ludovic comptait un agneau de plus. Il le trouvait égaré entre les pattes des mères, gauche, flageolant sur ses jambes raides, TOUT PAREIL AUX PETITS AGNEAUX EN BOIS DÉCOUPÉ DONT ON EMBLIT DES BOITES AU JOUR DE L'AN.

Enfin – et c'est ce sur quoi je veux surtout insister, – ce roman me paraît être un des meilleurs tableaux que je connaisse de la vie d'une petite commune française. Je ne prétends point que tous ses aspects s'y trouvent résumés ni même effleurés. Quel est le romancier qui pourrait se flatter d'y avoir réussi, *dans un seul livre*, autrement que par synthèse ? Et Dieu sait si sur les villages et sur les petites villes de France nous possédons une littérature abondante ! Je serais, certes, le dernier à m'en

plaindre si elle était un peu meilleure. Pas plus qu'un autre, ce roman de Jules Renard n'épuise le sujet, mais c'est assez qu'il le renouvelle ; et pour cela, et autant à cause du nom de son auteur que de sa valeur intrinsèque, esthétique et documentaire, ce roman méritera de figurer parmi les meilleurs, malgré les imperfections du début.

*

Il y a peu de communes, peu de petites villes qui ne possèdent chacune son Émile, fils d'une famille mi-bourgeoise, mi-paysanne, et qui, sorti du lycée, incapable de se créer une situation, ne passe son temps, ne tue le temps à flâner de porte en porte, salué et considéré par les paysans qui voient en lui « un monsieur pas fier » dont la familiarité voulue les honore, et à faire des parties de cartes à l'auberge de la commune ou dans un des cafés de la petite ville. Nous le saluons, nous, à notre façon comme une vieille connaissance que nous avons rencontrée dans *le Père Perdrix* sous les traits de Paul Lartigaud. Les trois camarades aussi d'Émile, nous les avons rencontrés pour peu que nous ne nous cantonnions point entre le Vaudeville et la rue Drouot : Félix, Étienne et Ludovic, ses partenaires à l'auberge, qui parlent femmes qu'ils n'ont jamais eues, et émettent doctrinalement leurs théories ! Au gré des relations – si tant est qu'ici le pluriel ne soit pas ambitieux, – qu'il a avec Françoise, la robuste et jolie servante, Émile, qui est déjà le garçon pâle, indolent et poltron que nous verrons dans *Poil de Carotte*, s'avère non seulement héros du naturalisme amateur de tares physiques et morales, mais surtout un de ces jeunes hommes répandus à des milliers d'exemplaires dans nos communes et nos petites villes. Sa lâcheté devant les devoirs que lui crée son insouciance volontaire, les attitudes presque toujours effacées et sournoises qu'il affecte de prendre devant ses trois camarades, son ignorance apparente de l'accouchement clandestin et du suicide de Françoise, son intervention – qui le réhabiliterait si c'était encore possible, – auprès de sa mère pour qu'elle consente à reprendre Honorine, tout cela est d'une psychologie naturelle, mais aussi fouillée, qui nous change singulièrement des lourdes documentations du pur naturalisme.

Et la vieille Honorine ! Comme elle apparaît différente, parce que tout de même plus près de Renard et par conséquent plus étudiée, de la vénérable « Catherine-Nicaise-Élisabeth Leroux » ! Elle non plus, pourtant, n'est pas autre chose qu'un demi-siècle de servitude, mais on comprend mieux pourquoi elle l'est et pourquoi, sa petite-fille morte, elle veut le redevenir. Je ne veux nullement assumer le ridicule de dire qu'avec les *Cloportes* Renard ait écrit un livre qui soit supérieur à *Madame Bovary*. Je tiens seulement à en préciser les mérites, à dire que, si Titly n'est pas Yonville, du moins on y trouve certaines figures d'humbles plus burinées et, pour parler net, que la vieille Honorine des *Cloportes* me semble pouvoir être la sœur non

désavantagée du *cœur simple* que fut Félicité, la servante de M^{me} Aubain à Pont-l'Evêque.

Et les Lérin que nous ne connaissions qu'en tant que Lepic ! Sur le cas de cette famille, dont certains critiques qui ne vivent que dans les nuages d'un ridicule idéalisme littéraire ont dit qu'il n'était applicable à aucune autre, sur ce cas diversement nuancé par des causes différentes mais dont les résultats s'équivalent, je ne dirai point que *les Cloportes* projette une lumière plus éclatante que celle dont l'éclaire *Poil de Carotte*, avec sa lanterne sourde. Mais certaines scènes précisent particulièrement tels détails que Renard, par la suite, jugea bon de laisser dans l'ombre. Ici M^{me} Lérin, c'est-à-dire M^{me} Lepic, est complice du crime. Et ceux qui ont critiqué la famille Lepic auront beau critiquer la famille Lérin : plus d'une M^{me} Lérin, d'ailleurs assidue aux offices du dimanche et aux prières de la semaine, se moque des souffrances et de ce que Françoise croit être son déshonneur, pourvu que son fils chéri, son Émile, s'en tire, lui, sain et sauf, et à son honneur. Nous pénétrons aussi un peu plus dans l'intimité de M. Lepic, – de M. Lérin, – fils de paysan et qui, à la force des poignets, s'est élevé, socialement, de quelques échelons.

Je ne veux point parler des personnages de second plan, ni du dialogue – un peu long peut-être mais si caractéristique, – de maman Suzanne, l'aubergiste, et de M^{me} Ledru, l'épicière, lorsqu'elles accompagnent au cimetière le corps de Françoise. Je ne veux même pas revenir à Eusèbe, si sympathique pourtant.

Il me suffira de dire qu'en écrivant ce livre Renard a fait œuvre moins d'homme de lettres professionnellement indifférent que simplement d'homme qui parle de ce qu'il connaît bien, décrit des aspects de la vie qui lui sont familiers et parle d'abondance de cœur. Il avait trouvé le « filon » proprement Nivernais ; des circonstances qu'il ne fut pas en son pouvoir de dominer l'en éloignèrent temporairement, mais il eut vite fait d'y revenir après *l'Écornifleur* pour écrire la plupart des pages de *Coquecigrues*, de *la Lanterne sourde*, des *Philippe*, jusqu'au jour où, définitivement reconquis par l'âpre pittoresque de ce milieu, il laissa l'humour parisien pour se consacrer tout entier à ses « frères farouches ». Ce que faisant, il revenait au point de départ qu'avait été pour lui *les Cloportes*. Mais, entre temps, il était devenu maître de son sujet aussi bien que maire de son village. Je serais presque tenté de dire : *trop maître*, si je ne savais que dans *les Philippe* et dans *Ragotte* il s'est débarrassé des pointes d'esprit qui, tout en ravissant d'aise ses amis les Parisiens purs, (évidemment !) contribuaient à donner des paysans de là-bas une idée un peu inexacte, mais si « littéraire » ! Je ne dirai pas que je le préfère à l'époque où il n'était que « simple citoyen ». Et pourtant !... Et pourtant !... Je l'ai si longtemps connu en perpétuelle défiance devant les beaux sujets que lui proposait la vie qu'il ne me déplait aucunement, je l'avoue, et que même je me réjouis de savoir qu'un jour lui aussi s'y est laissé prendre. C'est cette soumission de Renard à son sujet qui nous a valu l'atmosphère des *Cloportes*, tantôt de vie grise, tantôt de vie

facile et gaie, qui est si bien du Nivernais et de presque toutes les campagnes, avec quelques différences accessoires ; elle nous a valu aussi cette figure de Françoise à laquelle plus jamais il n'est revenu : peut-être parce qu'elle l'effrayait. De-ci, de-là, il est entraîné, débordé par son sujet ; il ne lui résiste pas continûment pour le dominer toujours, comme il fera quelques années plus tard. Faut-il vraiment le regretter ? Je ne le crois pas.

Et c'est le village qui, plus vigoureux qu'Eusèbe, prend sa revanche par anticipation et rue dans les brancards avant même d'avoir senti la main qui, tirant sur les guides, dès le premier tournant le fera marcher droit.

Henri BACHELIN.

Notes

I

Bibliographie

1919

Extrait du *Journal général de l'imprimerie et de la librairie* : 4395. – Les Cloportes, par Jules Renard. Abbeville, impr. F. Paillart. G. Crès et Cie, 21, rue Hautefeuille. 1919, in-16. XIX-260 pages. 4 fr. 55.

II

Les Cloportes et la critique

Quand j'écrivis, en 1913, une préface pour le roman *les Cloportes* qui devait paraître en 1914 et que la guerre ajourna jusqu'à 1919, j'ignorais la *Correspondance* et le *Journal* de Jules Renard.

Le 1^{er} janvier 1888, il écrit à sa sœur : « J'ai achevé, hier soir, la moitié d'un roman, d'un vrai roman, avec des personnages que je prends au sérieux, que j'aime, et dont l'intimité m'est précieuse... Ce roman n'aura peut-être pas plus de vie que tout ce que j'ai tenté, mais, quand il ne me donnerait que l'innocente joie de l'écrire, je serais satisfait. J'en ai encore pour un mois ou deux. » Deux jours après, le 3 janvier, il mande à son père : « J'ai à moitié achevé un roman que M^{me} Lion m'a promis de présenter. Je réussirai peut-être cette fois : on ne sait pas. Je te demande à ce propos un autre service... Tu as la collection de la *Nièvre Républicaine*. Peux-tu passer une heure à trier les numéros qui contiennent des lettres écrites en *patois*,

morvandiau ou autre ? Ils me seraient d'une grande utilité... Je pense avoir terminé mon roman dans deux mois, au plus tard. », Il ne l'achève que le 30 juin, et de l'année suivante. Il s'est marié. Sa correspondance, sinon son travail, en pâtit un peu. Il faut attendre jusqu'au 10 mars 1890 pour qu'il écrive à sa sœur : « Je m'explique très bien le refus qui m'a été fait de mon roman, et, si je n'en suis pas plus fier, je n'en suis pas non plus très malheureux. » Refusé par un éditeur ? À peu près certainement. Par qui ? M^{me} Jules Renard n'a plus, sur ce point, aucun souvenir précis. Quoiqu'il en soit, sept et huit mois après, en octobre et en novembre, *le Roquet* et *le Carillon*, son successeur, annonçaient comme imminente la publication des *Cloportes*. Renard donna des chroniques au *Carillon*, mais son roman n'y parut pas.

Son *Journal* ne nous dit pas explicitement pourquoi. Peut-être y trouverons-nous, cependant, un peu plus que des indications.

Le 5 novembre 1889 il écrit, au cours d'une Préface possible : « Je me suis aperçu qu'une aventure épisodique me déplaisait... J'ai pris sur moi de la supprimer. » Le contexte précise qu'il s'agit de la mort, plus romanesque que tragique, de la jeune Françoise. Le 30 mai 1890 il songe à donner à son livre, comme épigraphe, une phrase de Flaubert tirée du *Journal des Goncourt* : « Je n'ai eu que l'idée de rendre un ton, cette couleur de moisissure de l'existence des cloportes. » Le 18 février 1891 il veut réunir en un seul volume *les Cloportes* et *l'Écornifleur*. En 1892 il pense à récrire son livre. Il dit, le 3 août : « Y aurait-il moyen de reprendre *les Cloportes* en style direct ?... Je ne jouerais aucun rôle, mais je verrais tout... Faire très gai de surface et tragique en-dessous. » Le 27 octobre de la même année, débaptisant son livre pour l'appeler *l'Herbe*, – et on retrouve ce titre encore en 1896 dans le *En préparation* qui figure en tête de *la Maîtresse*, – il envisage une autre possibilité qui se greffe sur son idée du 3 août : « Traiter ça en style direct comme *L'Écornifleur* et faire de moi l'Émile du roman. » Le seul essai qui nous en reste, c'est, dans *Coquecigrues*, la deuxième partie de *Un roman*, sous le titre *le Seau*. Deux notes encore, d'une extrême brièveté. Le 2 novembre 1896 : « *Les Cloportes*. Les récrire. » Le 22 mai 1897 : « Reprendre *les Cloportes*. » La dernière lui est suggérée par le spectacle de son père, malade. Ce sont des souvenirs d'enfance qui lui reviennent ; du point de vue purement littéraire, son projet renouvelé n'offre aucune consistance.

Il n'y a, dans tout cela, rien qui infirme ni qui contredise les explications que j'avais données en 1913 quand je me demandais pourquoi Renard avait gardé ce manuscrit dans son tiroir ; ce qui s'y ajoute, grâce à son *Journal*, c'est qu'on peut constater qu'au moins jusqu'à 1896 il pensa le publier sous une forme nouvelle.

Mais était-il possible qu'il passât à la réalisation ? Je ne le crois pas. D'abord, quiconque a écrit un ou plusieurs romans sait qu'il est beaucoup plus difficile, et plus fastidieux, d'en transformer un que d'en écrire un nouveau. Ensuite, c'était d'autant

plus compliqué pour Renard que, de 1888 à 1892, il avait fait peau neuve. Son premier roman était écrit, quoique de façon déjà personnelle, en conformité plus ou moins évidente avec l'esthétique réaliste, sans plus. Rappelons-nous sa lettre du 1^{er} janvier 1888 à sa sœur : il aime ses personnages ; leur intimité lui est précieuse. En 1892, il publie *l'Écornifleur*, à quoi il n'a pas joint *les Cloportes*, car *l'Écornifleur* est conçu tout entier selon l'esthétique de l'humorisme pointu et cruel, où le romancier sourit, moqueur, de tous ses héros. Ç'eût été, enfin, pour lui qui, par la suite, eût repris *les Cloportes* en style direct sous leur nouveau titre *l'Herbe*, beaucoup plus qu'une refonte : un roman nouveau, mais dont les personnages primitifs n'eussent pas résisté à la formule nouvelle : « Faire très gai de surface. » Le sujet originel s'y refusait obstinément, et je ne doute point qu'à un tournant de son évolution, dès 1896 sans doute, Renard ne l'ait senti et compris.

Mais il y fit d'assez nombreux emprunts, avec retouches et transformations.

De la première partie des *Cloportes*, on retrouve du chapitre I dans *Poil de Carotte* avec *l'Aveugle*, des chapitres II et V dans le même livre avec *la Marmite* et *Agathe*, du chapitre XIV dans *Coquecigrues* avec *Partie de silence*, du chapitre XV avec *Ciel de lit* dans *Sourires pincés*, des chapitres XXVI à XXXII avec *Œuf de poule* dans *Coquecigrues*, des chapitres XXXIII et XXXVI avec *le Rêve* et *le Beau-Père* dans le même livre et jusque dans *La Bigote*. De la seconde partie, on retrouve des chapitres I et II avec *les Rainettes* dans *Coquecigrues*, du chapitre VII avec *le Mur* dans le même livre, du chapitre XV avec *la Première bécasse* dans *Poil de Carotte*, des chapitres XIX à XXV avec *le Seau* dans *Coquecigrues*, du chapitre XLIII avec *les Moutons* dans *Poil de Carotte* et *la Visite* dans *Coquecigrues*.

Des *Cloportes*, qu'a pensé la critique quand ce livre parut en 1919 dans sa forme primitive ?

La Vérité disait, le 12 août 1919 :

« Après la mort d'un écrivain ayant acquis la célébrité, ses héritiers ont l'habitude de recueillir la moindre parcelle des écrits tombés de sa plume depuis l'époque où, collégien inexpérimenté, il s'essayait dans l'art d'écrire. C'est ainsi que nous avons eu en volume les lignes que Flaubert traçait à seize ans, les contes que Mirbeau composait vers sa vingtième année ; et j'en passe, la liste serait trop longue s'il fallait citer tous les noms de ceux dont les balbutiements, les tâtonnements, les primes tentatives, les ébauches, les croquis, furent livrés au public, dans un but d'intérêt littéraire assez minime, et un désir de gain assez fâcheux. Jules Renard n'a pas échappé à ce petit commerce posthume. »

Et *le Pays* du 26 juillet 1919 :

« Des écrivains de la classe de Mirbeau et de Renard devraient être respectés sans discussion par ceux qui ont assumé l'honneur de veiller sur leur gloire. Jules Renard n'avait pas cru devoir publier son premier roman *Les Cloportes* (Crès), écrit

à l'âge de vingt-cinq ans ; il était seul juge, et nous ne pouvons savoir si notre admiration même ne le trahit pas. »

La Vérité daignait ajouter :

« *Les Cloportes*, écrits en 1890, alors que Renard avait vingt-trois ans, n'ajoutent rien à la réputation de l'auteur de *Poil de Carotte*, mais présentent pourtant quelque intérêt. »

Et *le Pays* :

« Cette réserve faite, je me hâte d'ajouter qu'il ne me semble pas que la mémoire de Jules Renard ait à souffrir le moins du monde de cette divulgation ; je crois même que notre ferveur pour le poète et le peintre de *Nos Frères farouches* y devra trouver un nouvel aliment. »

M. Fernand Vandérem (*Revue de Paris* du 15 décembre 1919), approuvait cette publication :

« Qu'on le veuille ou non, il existe, dans le public, contre les œuvres posthumes une sorte de prévention.

La masse s'en méfie et a tendance à n'y apercevoir que des laissés pour compte, des raclures, des fonds de tiroir. Et, parmi les lettrés, c'est un autre genre de résistance. On s'y donne volontiers la belle attitude de crier au sacrilège. On proteste au nom de la mémoire du défunt. On proclame que c'est méconnaître sa volonté que d'éditer des œuvres jugées par lui indignes de la publication. Il y a là-dedans un peu à prendre et beaucoup à laisser. D'abord la mise en valeur des raclures et fonds de tiroir n'est pas uniquement le fait des œuvres posthumes. Bon nombre d'auteurs vivants, et surtout parmi les auteurs arrivés, ne dédaignent nullement l'emploi de ces résidus pour gonfler et monnayer ce qu'Alphonse Allais appelait leurs œuvres anthumes. On ne voit donc pas pourquoi nous interdirions aux morts ce que nous avalons si bénévolement, si gloutonnement même, des vivants.

Quant à l'opportunité et à la décence des publications posthumes, l'une et l'autre se mesurent à l'intérêt du livre, qui peut être de deux sortes : ou bien tenant à l'œuvre elle-même et à ses mérites ; ou bien aux renseignements qu'elle nous apporte sur l'auteur même, son tempérament, ses procédés d'art.

C'est particulièrement le cas, par exemple, pour les volumes de début. On y distingue comme le premier vol de l'aigle, le premier essor vers les cimes. Et, que le maître s'annonce déjà dans le débutant, ou au contraire qu'on ait peine à l'y présager, l'histoire littéraire trouvera son compte à étudier ces pages d'essai.

Enfin, si respectable que soit la volonté d'un auteur défunt, souvent, en gardant certaines œuvres sous le boisseau, cette volonté a pu se tromper, soit par manque de discernement, soit par exagération de scrupules, soit par excès d'orgueil ; et il arrive que nous fassions nos délices d'ouvrages que le maître condamnait. Et puis il ne faut

pas croire que la non publication d'un livre implique nécessairement chez l'auteur mépris et reniement à son égard. Plus d'une fois, c'est la négligence, la nonchalance qui laissèrent au tiroir ce que les héritiers ou exécuteurs testamentaires en tirent...

Bref, je tiendrai toujours pour les « posthumes » Si l'ouvrage est médiocre, en le comparant aux chefs-d'œuvre d'ensuite, on n'en jugera que mieux le chemin parcouru de l'un aux autres. S'il est bon ou simplement convenable, il prendra dans l'œuvre du défunt la juste place dont tel ou tel hasard l'avait privé. De toutes façons il ranimera autour de cette œuvre l'attention, le souvenir – et aussi, le fera momentanément revivre. »

M. Henri Dalby aussi (*Carnet critique*, 1^{er} octobre 1919) :

« Il s'agit d'un livre posthume.

On commet fort souvent, à l'égard des œuvres posthumes, une erreur qui conduit aux pires injustices : on oublie de les situer. On tend trop à les considérer comme une suite à la production d'un auteur, voire comme un sommet, un terme, oubliant qu'elles en sont maintes fois une partie déjà lointaine. Dès lors, les œuvres posthumes deviennent un danger, et l'exemple n'est pas rare des anéantissements qu'on a tentés en s'en faisant une arme.

Il faut croire que *les Cloportes* n'échapperont point à la règle, puisque des admirateurs de Jules Renard, ai-je lu quelque part, ont déploré cette publication. J'aime infiniment l'œuvre entier de Jules Renard, mais ne partage point ces regrets. »

Les motifs qui, selon moi, l'avaient fait garder inédit son roman, la critique les a approuvés, ou discutés, ou elle y en a ajouté d'autres. M. Jean de Pierrefeu (*Journal des Débats*, 28 septembre 1919), discute et ajoute des motifs :

« M. Bachelin, qui présente l'ouvrage au public, pense que l'auteur se détacha des *Cloportes* à cause du caractère dramatique qu'il lui avait par endroits imprimé. Ce qui allait, comme on le sait, à l'encontre du but poursuivi par Jules Renard, dont tout l'effort tendait à la représentation de la réalité nue, de la vie moyenne dépouillée de tout romanesque. Cette raison ne me paraît pas assez forte pour légitimer la suppression complète d'un livre qu'on pouvait aisément retoucher ; Françoise pouvait mourir autrement que comme Jeanne d'Arc, et il était facile d'enlever la scène de Fabrice dans le bois sans nuire aucunement à l'ensemble. Quant à l'accouchement clandestin de Françoise, il est malheureusement d'une vérité assez courante pour que Jules Renard n'eût pas à craindre, à son endroit, d'encourir le reproche de romanesque.

La vraie raison, voyez-vous, c'est bien celle que je crois avoir entrevue, Jules Renard avait mis dans *les Cloportes* presque tout ce qu'il avait à nous dire sur son village et ses habitants. Il eût fallu ensuite que, sous peine de paraître trop se répéter, il changeât de lieu et de milieu. En effet, sous la forme d'ensemble du roman, les

choses s'usent beaucoup plus vite que lorsqu'on les examine à la loupe, détail par détail. On les peint dans leur masse et dans leur mouvement, et l'on ne peut plus y revenir. Or, Jules Renard était d'imagination trop courte ; il était lui-même trop casanier et, disons le mot qu'il applique à ses personnages, trop cloporte pour entreprendre de s'expatrier littérairement de son petit pays. Car il ne pouvait peindre que ce qu'il connaissait bien, après une longue fréquentation ; son imagination ne suppléait pas à la vision réelle des choses, comme chez les romanciers bien doués.

Et puis, pour tout dire, il était au fond de l'avis des classiques : la matière lui importait peu ; ce qui lui importait, c'était la façon de la présenter, de souffler sur l'argile. Il avait trouvé du premier coup, par un effet de son talent, un procédé d'art, une manière d'interpréter le réel, de refléter le monde et les êtres vivants. Un carré de jardin lui aurait suffi pour mener à bien ses expériences de chasseur d'images. Car il ne fut que cela toute sa vie. Mais l'image ne vaut réellement que si elle a été patiemment et longuement mûrie.

Chaque fois qu'il applique son procédé à des spectacles qu'il connaît peu : la mer, la Côte d'Azur par exemple, ses images sont extrêmement artificielles. C'est de l'article de Paris, de la monnaie de caricaturiste. Je sais bien que c'est par là surtout qu'il s'est rendu célèbre, mais n'empêche que dans son œuvre il faut établir une distinction profonde entre « Le voyage à Nice » et « Une famille d'arbres ».

Que lui faisait, dans ces conditions, un beau sujet ? Comme le ciseleur, il préférait broder de menus objets où sa fantaisie de décorateur spirituel et souvent émouvant se déployait à l'aise, qu'entreprendre une statue dont il n'eût pas su dégager les lignes principales. »

M. Jacques Boulenger (*L'Opinion*, 7 novembre 1919) approuve et ajoute, lui aussi des motifs :

« Pourquoi *les Cloportes* ne lui plaisaient pas, il est aisé de le comprendre. D'abord, il y paraît une certaine gaucherie. Le livre n'est pas parfaitement équilibré ; il ne tourne pas très bien ; et à côté de fragments extrêmement beaux, il s'y en trouve qui sont médiocres. C'est naturel, dans un livre de jeunesse, surtout dans un livre de Renard, dont le souffle fut toujours court.

Et puis l'auteur use d'un procédé facile et auquel il renoncera bientôt : il commente, il explique. Je veux dire qu'au lieu de se borner à écrire, par exemple : Tel personnage fit ceci, dit cela, il ajoute : S'il agit de telle façon, c'est qu'il pensait, sentait ainsi, c'est qu'il avait le caractère bâti de cette manière, etc. (Je me contente de ce schéma peu clair pour éviter de longues citations). Vous sentez qu'il est d'un art beaucoup plus raffiné de suggérer au lecteur, par le seul récit des discours, des gestes, des actions des personnages, les états d'âme de ceux-ci, que de les lui expliquer tout simplement. Il faut que ces discours, ces gestes, ces actions soient si caractéristiques qu'ils fassent comprendre à tout le monde la psychologie des héros

qui les prononcent et les accomplissent. Ainsi un bon film cinématographique doit comporter le moins possible de commentaires écrits : quand on est forcé de faire passer à tout moment sur l'écran un petit guide-âne imprimé, c'est que le film n'est pas fameux.

Aujourd'hui, la plupart des romanciers s'appliquent à suggérer par les faits la psychologie des personnages ; et Renard s'y est efforcé particulièrement. Je crois bien qu'à lire toute son œuvre, à part *les Cloportes*, on n'y trouverait pas une ligne de commentaire. On conçoit donc bien que tel chapitre de ce livre, comme le sixième, qui est un historique de l'âme de M. Lérin, lui ait plus tard semblé tout à fait enfantin.

Et puis le roman est inégal, traînant au début, maladroit parfois, ce qui ressort d'autant mieux qu'il renferme des morceaux de premier ordre. Mais surtout il est romanesque – oh ! pas beaucoup – mais cela, non, Renard ne pouvait pas le lui pardonner.

M. Henri Bachelin qui a donné à l'œuvre une préface excellente, a fort bien indiqué le dégoût qu'avait Renard pour toute « dramatisation de la vie », pour toute « combinaison d'intrigues romanesques qui, selon lui, au lieu d'agrandir la vie ou de la creuser en profondeur, n'aboutissent qu'à la déformer », pour « les grands gestes éperdus » qui lui paraissent caricaturaux, les fins « à effet », les récits rétrospectifs, en un mot tout ce qui n'était pas l'expression exacte de l'existence humaine dans ce qu'elle a de plus ordinaire. » La littérature n'était pour Renard qu'une sorte de reportage supérieur. À comparer *les Cloportes* et *Poil de Carotte* (le roman), on sent bien, en effet, à quel point il avait ce dégoût-là. »

M. Gaston Sauvebois se demandait (*Nouvelle revue française*, 1^{er} octobre 1919) :

« Pourquoi Jules Renard, qui avait de la patience, de l'obstination même, n'entreprit-il pas une besogne qui n'avait rien d'insurmontable et qui lui eût permis de ne pas laisser perdre le travail de deux années ?

Eh ! bien, je ne crois pas me tromper en disant que Jules Renard a bel et bien recommencé *les Cloportes* et qu'il les a publiés. Seulement il leur a donné une autre forme et un autre titre, plusieurs autres titres même, dont le principal est *Poil de Carotte*. Tous les principaux personnages de ce premier roman, nous les retrouvons en effet dans son chef-d'œuvre : la famille Lérin est devenue tout simplement la famille Lepic et Honorine est restée Honorine. Seule Françoise manque ; mais n'est-ce pas elle qui est le personnage romantique des *Cloportes*, et n'est-il pas tout naturel que Jules Renard l'ait supprimée ? Voilà encore, sans nul doute, le même village de la Nièvre, les mêmes paysans, la même maison avec le même jardin, le même puits et le même banc dans le jardin. Voilà aussi presque les mêmes scènes, et les mêmes idées. (L'anticléricalisme de M. Lepic, dans *Poil de Carotte* et *la Bigote*, ne le voit-on pas déjà apparaître dans le chapitre XVIII des *Cloportes* ?) D'ailleurs

M. Henri Bachelin ne reconnaît-il pas que l'auteur exploita lui-même son roman lorsqu'il écrit, toujours dans la préface : « Et l'on ne manquera point d'établir des comparaisons entre la forme des chapitres extraits de ce roman que Renard corrigea pour les publier de son vivant en manière de contes, de chapitres indépendants ou de notes, et la forme que primitivement il leur avait donnée dans *les Cloportes*. » Ayant utilisé son livre de cette façon, Jules Renard, dont on sait la probité, pouvait-il vraiment le publier ensuite dans sa première rédaction ? Il en avait tiré parti, il ne pouvait plus que le garder secret dans ses tiroirs. Pour lui, ce n'était plus un roman, une œuvre, mais une esquisse ou plutôt une suite d'esquisses de valeur uniquement personnelle ».

M. Fernand Vandérem trouvait une autre explication :

« Dans la préface admirative et affectueuse dont il accompagne *les Cloportes*, M. Henri Bachelin cherche à percer le mystère de cette sévérité, et il en attribue la cause au dédain que peu à peu l'auteur de *Poil de Carotte* avait acquis pour le roman proprement dit, pour les combinaisons romanesques. L'explication n'est pas à rejeter. Cependant, pour ma part, j'en imaginerais une autre, car je crois que l'ostracisme dont Jules Renard frappa son œuvre tint bien moins à une question de genre qu'à une question de style.

Certes, *les Cloportes* sont très agréablement écrits, semés de tours heureux, de jolies images. Néanmoins, entre cette écriture plaisante et ces morceaux de choix superfin, ces joyaux d'anthologie qu'il devait nous donner plus tard, la différence de qualité est flagrante.

Très probablement, dès 1889, Jules Renard avait entrevu mieux que ce qu'il venait d'accomplir, rêvé un style plus plastique, plus coloré, plus nerveux, et à cet idéal de perfection, il avait, sans hésiter, sacrifié son livre. Hypothèse d'autant plus admissible que le rêve ne tarda pas à se réaliser. Hypothèse plus plausible encore si l'on se rappelle les dogmes artistiques de la génération littéraire d'alors.

L'exemple de Flaubert, sa correspondance, la tradition de ses principes pieusement transmise par ses disciples, avaient inculqué à cette génération l'idolâtrie de la forme. Et n'entendez pas par là le culte de la syntaxe et des orthodoxes grammairistes ; ni davantage un de ces retours aux classiques, qui, dans le début du présent siècle, entraînaient tant d'écrivains aux pastiches du XVII^e ou du XVIII^e. Il s'agissait au contraire d'une création incessante, d'un perfectionnement continu. Il fallait que chacun fit montre d'un style neuf, personnel, aux muscles saillants, aux couleurs tranchées, aux rythmes harmonieux, aux images imprévues. En sus, ni surcharges d'incidentes, ni l'opprobre des tournures « toutes faites », ni la honte des répétitions de mots. Autrement, cela n'existait pas, cela n'était pas de la littérature. Et notre horreur pour tout ce qui s'éloignait de ces règles était telle qu'à certains de nous elle fermait l'accès des maîtres, coupables d'avoir failli à notre credo.

Je n'oublierai jamais, un soir chez Alphonse Daudet, comme l'auteur du Nabab confiait à un petit cercle l'enthousiasme que venait de lui causer la relecture des *Chouans*, Rodenbach me tirant à part et me murmurant avec aigreur presque :

– Oui, mais Balzac ne vivra pas parce qu'il n'a pas le style.

« Avoir le style » – et je vous ai dit lequel, – tous nous ne vivions que pour cela, Renard plus peut-être qu'aucun autre. Et à présent je me demande si ce quasi maladif souci de la forme pittoresque et parfaite n'a pas restreint ou rétréci la production de beaucoup d'entre nous. L'œuvre, par exemple, d'un Marcel Schwob, d'un Jules Renard, qui vaut tant par le style, a sans doute comme volume une importance suffisante pour compter au palmarès des lettres. Mais, avec leur profondeur d'observation, leur perspicacité, leur finesse, qui sait si, tels un Stendhal ou un Balzac, libérés du cilice de la forme, ils n'eussent pas produit davantage, gagné en fécondité, en largeur ?... Qui sait si à suivre la libre allure des *Cloportes*, Jules Renard, au lieu de ses délicieux tableaux champêtres, ne nous eût pas tracé des mœurs campagnardes une fresque définitive, exhaustive, et à jamais inimitable ? »

Du roman lui-même, M. Vandérem disait :

« Enfin avec *les Cloportes* de Jules Renard nous revenons à l'œuvre de jeunesse, mais une œuvre de jeunesse d'un caractère particulier, car, publiée même quand son auteur était célèbre, elle lui eût encore fait grand honneur. Ces *Cloportes*, vous l'avez pressenti, je suppose, ce sont ces petits ruraux, bourgeois étriqués et durs villageois, dont Jules Renard s'était institué le peintre attitré. Nous retrouvons d'ailleurs parmi eux, sous d'autres noms mais avec les mêmes visages, les mêmes tics, les mêmes faiblesses, presque tous les personnages que l'auteur a fait recevoir dans la troupe des types populaires : monsieur et madame Lepic, Poil de Carotte, Ragotte – et aussi ces décors champêtres, ces fines notations campagnardes, ce sens aigu de la nature, cette ironie retenue qui font le charme des *Bucoliques*, du *Vigneron*, des *Philippe* et de tant d'autres œuvres exquises. Le roman en outre est fort bien composé. L'idylle qu'il nous conte entre un galvaudeux de village et une candide petite servante est retracée avec beaucoup de vérité, beaucoup de fermeté. Bref, cela ferait un excellent Prix Goncourt. Et quand on songe que Renard avait vingt-cinq ans lorsqu'il termina ce livre et qu'il ne tenait qu'à lui de s'assurer, en le publiant, une brillante entrée dans les lettres, on s'étonne du tiroir forcé auquel il le voua, durant des années. »

M. Sauvebois :

« Pour les critiques, pour les curieux de l'histoire littéraire, il est précieux de découvrir aujourd'hui *les Cloportes*. Ils en comprennent mieux Jules Renard qui leur apparaît ainsi, obstinément, patiemment, amoureuxment, l'écrivain d'un seul livre – le livre de son village. Ce livre, il le travailla toute sa vie, le reprenant page par page, faisant de chaque page une sorte de dessin, d'eau-forte, qu'il poussait davantage à chaque reprise, apportant plus d'exactitude dans le détail, creusant le trait, marquant

surtout le caractère expressif des êtres et des choses – à la manière des artistes japonais dont les Goncourt avaient, eux aussi, pris pour modèle l'art fini et tourmenté – mais en ajoutant au style artiste cette marque bien à lui, l'ironie sèche et pincée – parce que les hommes et leurs actions, il les jugeait en en traçant l'image. »

M. Raoul Narsy (*L'Opinion*, 9 septembre 1919) :

« *Les Cloportes* sont, en effet, un « curieux roman » qui nous révèle un Jules Renard « à peu près inédit », selon l'expression de M. Henri Bachelin, abondant, mouvementé, passionné, épris de l'image pittoresque et de la description colorée, çà et là poète agreste, déjà censeur mordant, mais dont la verve s'épanche librement et que hantent des préoccupations de psychologue. Au surplus, il en est encore à la rhétorique courante du livre « construit », du récit progressivement mené, développé comme un drame, avec un sujet, une action, une conclusion, évoluant seulement avec une souplesse plus propice aux abandons de l'écrivain et aux fantaisies de l'artiste. Quel contraste avec la « manière » condensée qui le rendra célèbre ; avec ce procédé de fragmentation du sujet qui vous détourne systématiquement de toute vue d'ensemble et concentre despotiquement l'attention sur un choix savant de détails arbitraires ; avec cet art précis, direct, sincère, qui ne répugne pas moins à l'outrance naturaliste qu'à la redondance romantique, qui se défie de ses élans jusqu'à la contrainte et poussera jusqu'à la sécheresse son goût de la discrétion et de la mesure, un parti pris de sobriété élégante ! »

Rapprochant *Poil de Carotte* des *Cloportes*, M. Jacques Boulenger écrivait :

« C'est la même famille et le même milieu qu'il peint dans les deux livres. Aucun personnage de l'un ne manque à l'autre – sauf un : Poil de Carotte lui-même. C'est que, dans les *Cloportes* c'est lui qui tient la plume, qui regarde et qui écrit. – Voyons un peu ce qu'ils sont devenus d'un roman à l'autre, ce qu'ils ont gagné et ce qu'ils ont perdu.

M. Lérin-Lepic, je ne trouve pas qu'il ait gagné. L'explication de son caractère dans les *Cloportes* (chapitre VI) est certes un peu superficielle ; elle a d'ailleurs pour principal défaut d'être une explication et d'enlever au personnage son mystère. Mais justement, dans le roman de *Poil de Carotte*, il n'en a plus : son silence bourru et obstiné, qui est un des plus saisissants effets des *Cloportes*, il n'en est plus question : M. Lepic parle ; enfin la scène si curieuse de M. Lérin et du fiancé d'Eugénie disparaît. M. Lepic n'est plus qu'un personnage incolore, et ce n'est que dans la pièce qu'il reprendra un peu d'accent.

Émile et Eugénie, devenus Grand frère Félix et sœur Ernestine, c'est bien simple, ils n'existent plus. C'était pourtant un amusant caractère que celui du fils Lérin. Quant à Honorine, sa figure reparaitra dans tous les fragments villageois de Renard, sous des noms divers, sans cesse plus creusée, plus finement burinée, comme une gravure sur bois ; mais dans *Poil de Carotte* elle ne fait que passer : de ce qui faisait

tout le charme de la vieille servante des *Cloportes*, son admiration pour ses maîtres ignobles, sa fidélité envers eux, rien n'est resté. Elle n'est plus qu'une vieille paysanne épisodique, à peine dessinée.

M^{me} Lepic est plus accentuée que M^{me} Lérin, mais elle a perdu quelques traits qui enrichissaient beaucoup son personnage, et que Renard reprendra en partie dans la pièce, comme les scènes de désespoir, mi-hypocrites, mi-hystériques, qu'elle fait. Elle n'est plus, dans *Poil de Carotte*, qu'une sorte de sadique, la mère qui torture son enfant-martyr. Son caractère a pris de la force et de l'unité en se simplifiant. Pourtant il a perdu aussi les nuances qui faisaient son prix.

Mais, ce qu'il faut regretter le plus, c'est Françoise. C'est peut-être le seul personnage que Renard ait jamais entièrement inventé et, certes, il est romanesque : aussi est-ce le seul des *Cloportes* qu'il n'ait jamais repris. Quel dommage ! »

Et il concluait :

« Le romancier Jules Renard est mort jeune. C'est dommage. »

M. Henri Dalby :

« Mais cette précision du détail qui ne se cherche pas, cette certitude du geste qui, tout droit, découvre ce qu'il voulait, cette clarté rapide et minutieuse qui frappe à l'exacte minute où l'on désirait voir ces éléments d'impression juste, nous les trouvons présents, serrés, constants, à la peinture des gens de ce village, et ces êtres amorphes vont vivre à nos yeux.

Jules Renard n'écrit pas ses pages : il les griffe de traits secs, de dessins pointus, sans courbes, sans nuances. Il n'a qu'une encre et qu'un crayon. Parfois, il étend l'encre ou double le trait : de là le seul relief du livre, qui ne doit rien, ni en lointain, ni en mouvement, à la couleur. On songe à ces silhouettes faites d'encre de Chine, mais où les parties blanches sembleraient exprimer vraiment l'absence de quelque chose ; l'auteur n'a rien oublié ; ce qu'il n'a pas mis, c'est chose étrangère à son modèle.

Nous avons sous les yeux des gens étroits, étriqués, anguleux – et complets. Les choses courbes sont de la vie qui gonfle, de l'élan, de la joie. Ici, il n'y a pas de choses courbes, il n'y a que des traits secs, des gens secs, des cœurs secs. Il n'y a que de petites gens, Petit-Pierre excepté, peut-être, et sa sœur, surtout, Françoise. »

André Beaunier (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} janvier 1919) :

« ^A vrai dire, n'y a-t-il point un personnage sympathique, dans *les Cloportes* ? Oui, la pauvre servante Françoise, celle-là qui a des malheurs, qui est tombée dans le foin, qui s'en relève comme elle peut, qui accouche et qui jette son enfant au fond du puits. Elle est gentille, elle n'a pas de chance, il faut la plaindre. Est-ce que Jules Renard ne la plaint pas ? Il ne l'a guère épargnée : tant de calamités dont il l'accable et qui la mènent au suicide ! C'est pour la plaindre davantage ? Mais la plaint-il ?...

Un jour que les petits messieurs du village font, au café, leurs parties de manille, les paysans les entourent, les écoutent, rient quand il s'agit de ces pauvres filles dont les petits messieurs parlent en libertins : « Il ne vint pas à l'idée de ces messieurs que, leurs servantes, c'étaient les filles des hommes qui écoutaient là, qui buvaient comme eux, riaient comme eux, pensaient comme eux. De leur côté, les paysans ne songeaient pas à faire observer que c'était peut-être aller un peu loin. Non : tous se comprenaient, s'entendaient fraternellement ! » Et c'est l'auteur, on le voit, qui intervient, avec colère, en faveur des pauvres servantes.

Une telle intervention de l'auteur est probablement de ces choses que bientôt Jules Renard n'aima plus dans son roman des *Cloportes*.

Plus tard, il a grand soin de ne jamais intervenir et de laisser les personnages qu'il invente ou qu'il peint se débrouiller sans lui. Non qu'il ne soit pas là : mais il se dissimule. Et non que l'on n'ait point à deviner le sentiment qui l'anime : du moins, il ne l'énonce pas et devinez-le. »

M. Jean de Pierrefeu :

« Il est arrivé à certains personnages de rencontrer dans leur jeunesse une bohémienne qui, lisant dans les lignes de leur main, leur révèle avec précision de quoi seront faits les jours qu'ils ont à vivre. *Les Cloportes*, c'est pour Jules Renard la prophétie de la bohémienne.

Toute son œuvre y est contenue. À vingt-cinq ans, il avait déjà rassemblé, comme un potier soigneux, la terre glaise dont il allait avoir besoin pour sa vie durant. Il n'a plus fait que la pétrir et la repétrir, perfectionnant ses maquettes, ajoutant quelques détails de décoration, là une fleur, ici un oiseau.

Ceci n'a rien de surprenant. Jules Renard a été d'une précocité rare. Tout de suite il fut en possession de lui-même, il a su ce qu'il voulait faire. Aucun écrivain ne s'est si peu cherché. Au cours de l'article qu'il lui a consacré dans « Le livre des Masques », Rémy de Gourmont s'étonne à bon droit de l'originalité de Jules Renard. On dirait un enfant trouvé de la littérature. Jules Renard ne ressemble à personne. Les écrivains ont tous plus ou moins un père spirituel qu'ils imitent d'abord, dont ils se dégagent ensuite. Lui, il a surgi un beau jour avec ses rythmes, ses images, ses types qui lui appartenaient en propre. Il est né original comme on naît boiteux ou bossu. Maintenant, une telle originalité ne laissera pas que d'être fort restreinte. Il a bu dans son verre, mais son verre était fort petit.

Les personnages qu'il met en scène dans *les Cloportes*, le village où il nous conduit, nous ne cesserons de les revoir, à travers ses autres livres. Tout son univers est là, dans ces 250 pages écrites entre vingt-trois et vingt-cinq ans. »

Enfin, M. Gustave Kahn (*L'Heure*, 6 août 1919) :

L'intéressante préface de M. Henri Bachelin situe ce roman dans l'œuvre de

Jules Renard. C'est un roman de jeunesse, mais la jeunesse de Jules Renard était empreinte de maturité. Sensible pourtant aux influences, car dans les « Cloportes », comme dans ses premières nouvelles, on saisit les traces d'admiration qui consultent Dickens, Flaubert et Maupassant : Dickens pour quelques brefs lyrismes naturalistes, Flaubert pour la coupe de la phrase, Maupassant pour la dramatisation des faits. C'est de l'influence de Maupassant que Jules Renard se débarrassa le plus rapidement ; c'est sans doute pour l'avoir reconnu et pour avoir constaté qu'elle faisait dévier, par la recherche de l'effet et de la péripétie, sa vision personnelle si sobre, si dévouée à l'observation exacte, au dessin rigoureux des personnages, qu'il hésita à publier les « Cloportes ». La mort violente de l'héroïne n'était plus d'accord avec son esthétique, et ne constitue qu'un artifice horrible et diminué par sa cruelle singularité.

Il est très heureux que les « Cloportes » aient été publiés. Ils complètent bien l'œuvre volontaire de Jules Renard et la grâce de leurs imperfections n'est point pour déparer cette haute figure littéraire. On y voit embryonnaires les types de M. et M^{me} Lepic sous les traits de M. et M^{me} Lérin.

Dans *les Cloportes*, il laisse voir de la tendresse et de l'émotion ; sa petite Françoise, la servante qui se tue de remords et d'amour, est tracée avec un réalisme très teinté de sympathie. C'est l'être vivant parmi les immobiles, la grâce lourde, inexpérimentée, mais vraie, parmi ces « cloportes ». Avant cette phase de son talent où il sembla formuler que parmi les habitants d'un village, les plus décoratifs, les plus amusants, ceux qu'il fallait peindre, c'étaient les animaux de la basse-cour, il a préféré parmi eux les simples de cœur, et son roman le dit avec cette netteté qui est sa marque, et sans appuyer, ce qui est son esthétique. »

Touchant Dickens, M. Gustave Kahn s'est trompé : il est certain qu'à l'époque où il écrivit *les Cloportes*, Renard n'en avait pas lu une ligne. Il note dans son Journal, le 20 février 1893 : « Tristan Bernard me dit que j'ai beaucoup de Dickens. Encore un qu'il va falloir lire parce que je lui ressemble ! S'il est aussi ennuyeux que les autres ! » Plusieurs années après, on pouvait lire, dans la dédicace des *Mémoires d'un jeune homme rangé* : « Je croyais alors que Dickens vous avait fortement impressionné. J'ai su, depuis, que vous le lisiez peu. » Disons : pas du tout. – Henri Bachelin.

Ce livre électronique a été réalisé par Françoise Pique
pour le site pour-jules-renard.fr
d'après le volume 3.1 des Œuvres complètes de Jules Renard
(éditions François Bernouard, 1925-1927)
numérisé par la Bibliothèque nationale de France
et consultable sur [Gallica](http://gallica.bnf.fr)